

Images de chair

Noël Simsolo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

NOËL
SIMSOLO
**IMAGES
DE CHAIR**

INEDIT



IMAGES DE CHAIR

Paris 1925. Temps des scandales autour du surréalisme naissant, guerre du Rif mais aussi temps des folies erotiques dans les quartiers louches de la capitale. Prostituées, gigolos, truands et. policiers se croisent à

Montmartre où Gloria Saphir, belle, veuve et riche paye ses amants pour assouvir ses plaisirs plus ou moins pervers.

Le belge Paul Albin se vend ainsi à Gloria, mais aussi aux plus offrants et sert de pourvoyeur à une secte satanique dont les messes noires attirent politiciens, grands bourgeois et toute une faune qui a pignon sur rue. Le jeune Edouard Moreau découvre ce monde étrange et pressent que son ami Paul est en danger de mort. Avec l'aide de son oncle, Cyril Vandekest, écrivain populaire, il tente de le prévenir... et c'est alors que les assassinats se multiplient à Pigalle.

Le commissaire Br°lis enquête, faisant alliance avec le vieux truand Max Tardoux. Monde fou où Gloria Saphir malgré la protection de Romain, son chauffeur, risque sa vie dans ce sordide jeu de massacre. Toute à ses plaisirs, elle ignore que derrière la secte de libertins démoniaques, une autre terreur s'installe, en une toile d'araignée tissée de la Rome fasciste à Berlin en mal de nazisme.

Paul Albin tente de se révolter, décidant de se racheter en détruisant la secte. Mais qu'est-elle ? Et que cache-t-elle ?

Images de chair, au travers de son héros, Edouard Moreau, ce sont les années 20 ressuscitées, loin d'une fausse nostalgie et de la fascination.

Derrière les masques de la débauche, les vapeurs de l'opium, la bête immonde ^a grandit.

Né en 1944, réalisateur, scénariste, comédien et producteur de radio, Noël Simsolo est également spécialiste de l'histoire du cinéma, et auteur de romans policiers.

LES PI...TONS DU SIÈCLE

Noël Simsolo

IMAGES DE CHAIR

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Nuit putride et glaciale, épouvantable nuit
Nuit du fantôme infirme et
des plantes pourries
Incandescente nuit, flamme et feu dans les puits
Ténèbres sans éclair, mensonges et roueries !

The Night of Loveless Nights Robert Desnos

- ç bas la France !

L'individu qui hurlait cette phrase fut projeté hors de La Closerie des lilas.

Un vacarme de vaisselle brisée, de menaces, d'insultes et de lutte à mains nues s'échappait du restaurant. Attirés par le bruit, des Parisiens s'agglutinaient sur le boulevard Montparnasse. Les bicyclettes et les automobiles ralentissaient à la hauteur de l'attroupement. Des fenêtres s'ouvraient. La lumière charbonneuse d'un réverbère éclairait le petit homme qui venait d'être exclu des lieux.

- ç bas la France !

Il répéta son cri en regardant la foule avec défi.

Des badauds indignés se précipitèrent aussitôt sur lui et commencèrent à le frapper. Chacun prenait d'ailleurs parti sans bien savoir de quoi il s'agissait. On conspuait le provocateur. Les coups pleuvaient d'abondance.

Sur le trottoir d'en face, Edouard Moreau et Paul Albin assistaient à ce début de lynchage.

- C'est Michel Leiris, s'étonna Moreau.

- qui est-ce ? demanda Paul.

- Un surréaliste... Il vient acheter des livres à la librairie de ma mère.

Ces fous vont le tuer... Viens... Nous allons le tirer de là.

11

Ils traversèrent la chaussée à l'instant où des personnes vêtues de smoking ornés d'étoiles de perles sortaient de l'immeuble pour secourir leur camarade. Ce renfort augmenta la violence des agresseurs. L'incident tournait à l'émeute.

Edouard Moreau se retrouva étendu sur les pavés. Pour empêcher qu'il soit piétiné dans la bousculade, Albin joua en virtuose de sa lourde canne plombée.

L'arrivée de la police provoqua une débandade. Des agents de la force publique ramassèrent un Michel Leiris au visage ensanglanté, puis l'emmenèrent au poste avec brutalité. D'autres sortaient de La Closerie des lilas en escortant une femme très agacée.

- Rachilde, dit Edouard.

- Connais pas, marmonna Paul en l'aidant à se relever.

Autour d'eux, les esprits ne se calmaient pas. Des nouveaux venus posaient des questions. Les témoins vociféraient.

- C'est intolérable, s'indigna un manchot à la poitrine couverte de médailles militaires. Ces crapules ont même crié : ' Vive l'Allemagne !

a

-Moi, j'ai plutôt entendu ' ç bas l'Allemagne^a, rectifia une femme au visage outrageusement fardé.

-En tout cas, l'olibrius qui a été arrêté, il a crié : ' ç bas la France ^a, rétorqua un vieillard en caressant le ruban rouge de la Légion d'honneur qu'il portait au revers de sa veste.

Un nouveau groupe quittait à présent le restaurant. Parmi eux, Moreau put reconnaître Max Ernst, André Breton et Robert Desnos. Son envie de les rejoindre fut stoppée par la poigne ferme de son ami.

- Ne restons pas ici, déclara Paul. Les flics vont nous embarquer...

12

Il entraîna de force son compagnon dans un estaminet où un dandy à monocle haranguait la clientèle.

- Ces voyous ont perturbé un hommage à Saint-Pol Roux.

-C'est honteux ! commenta un ivrogne en s'accrochant au comptoir.

- Non, intervint un grand gaillard doté d'un accent espagnol. C'est un acte de protestation légitime contre les crimes de l'esprit. Aujourd'hui, les surréalistes sont les seuls à croire en la poésie.

- Ils ont osé distribuer un tract contre Paul Claudel, se lamenta une femme. Notre ambassadeur ! Un homme célèbre au talent incontestable !

- Une belle crapule ! ricana le géant. Comme tous ceux qui siégeaient à la table d'honneur...

- Imbécile ! attaqua le dandy. Vos mauvais poètes ne sont pas des patriotes. Ils viennent même de soutenir cette raclure d'Henri Barbusse qui ose condamner l'intervention au Maroc. Je l'ai lu ce matin dans L'Humanité.

-Et c'est un sale boche qui s'est attaqué à Mme Rachilde, renchérit un militaire aux cheveux d'un rouge incroyable.

- Vous êtes un crétin, menaça l'Espagnol. Max Ernst est un génie.

-Pas du tout... Ce peintre est un malade... Un obsédé... Un obscène...

- Taisez-vous... De quel droit le jugez-vous ? Vous n'êtes pas un peintre.

Moi, je suis un peintre et je vous méprise... Sale soudard !

- Je ne me laisserai pas insulter par un étranger, hurla le soldat.

L'allié des surréalistes esquiva sans peine un coup

de poing, puis il souleva son adversaire et le secoua en riant.

- Vous voulez que je vous casse en deux ? Edouard était fasciné par la scène. Il admirait le courage du colosse et se tenait prêt à combattre à ses côtés.

- Ils vont se taper dessus, soupira Paul. Allons ailleurs...

- Non. Moi, je veux voir ça.

Le peintre projeta le militaire derrière le comptoir.

- Foutons le camp, je te dis, insista Albin en poussant Moreau vers la sortie.

Dans la rue, Robert Desnos rajustait soigneusement ses lunettes.

- Vous étiez là, vous ? s'étonna-t-il en reconnaissant Edouard.

- Par hasard... que s'est-il passé au juste ?

- Pas le temps de vous expliquer. Leiris est en prison. Je vais tenter de joindre Herriot pour essayer de le faire libérer. Au fait, dites à votre mère que j'irai bientôt la voir à L'Or des livres... Prenez ça...

Il lui donna un tract imprimé en rouge et s'éloigna.

Le jeune homme déchiffra le titre : Lettre ouverte à Monsieur Paul Claudel, Ambassadeur de France au Japon, puis il plia soigneusement la feuille de papier et la glissa dans la poche intérieure de son veston.

Paul l'interrogea du regard.

- Allons prendre un verre, dit Edouard. J'en ai sacrement besoin.

- D'accord... En route pour Pigalle. -C'est à l'autre bout de Paris !

- Et alors ? Il est encore tôt. Trouvons une voiture... Ne t'inquiète pas, c'est moi qui paye...

À bord du taxi qui les conduisait au nord de la capitale, Moreau se souvenait de la manière dont il avait

14

fait la connaissance de Robert Desnos. C'était pendant la représentation du Locus solus de Raymond Roussel. Accusé par son voisin d'être payé pour faire la claque, le poète avait cessé d'applaudir pour répondre : ' Vous, monsieur, vous êtes la joue ! ^a, et il avait giflé son interlocuteur. Le geste avait déclenché les hostilités dans la salle de théâtre. Edouard s'était rangé du côté des agitateurs qui étaient alors plus révoltés que révolutionnaires. Certains d'entre eux ne lui étaient d'ailleurs pas inconnus. Ils déposaient leurs publications dans la librairie de sa mère, car Simone Moreau suivait avec une réelle attention leurs différentes activités.

Lorsqu'elle discutait avec Antonin Artaud ou Louis Aragon, son fils se taisait. Il était décontenancé par l'attitude hautaine et glacée de ces jeunes contestataires. La lecture du récent Manifeste d'André Breton lui avait ouvert des perspectives séduisantes et il lisait La Révolution surréaliste, sans partager toutes les idées qui y étaient énoncées, mais se sentant toujours troublé par elles et regrettant en secret que le groupe ne lui demande jamais de signer leurs tracts ou de participer à leurs manifestations subversives.

Cette fois, le hasard l'avait comblé. Il savait que le scandale de cette soirée du jeudi 2 juillet 1925 allait marquer une étape importante dans leur combat. Cette évidence le ravissait. Il se sentait gonflé d'importance d'en avoir été le témoin et il tirait beaucoup d'orgueil d'être intervenu pour défendre Michel Leiris.

La voiture roulait dans la ville embaumée par la nuit d'été. Edouard avait mal à l'épaule gauche, là où quelqu'un l'avait frappé avant de le jeter à

terre... ; ses côtés, Paul Albin demeurait silencieux et contemplait ses jolies mains avec une évidente satisfaction. Un vague sourire hautain durcissait son visage de bell,tre.

15

I

Le cerne de ses yeux révélait une vie de plaisir. Sa bouche aux lèvres charnues témoignait d'une sensualité sans rivages.

Moreau l'aimait bien. Tous deux s'étaient connus quelques semaines plus tôt en faisant de la figuration sur le Napoléon d'Abel Gance, dont la production ruinée s'était arrêtée le mois précédent.

Depuis leur première rencontre, ils se donnaient fréquemment rendez-vous au gymnase afin de s'entraîner ensemble à la boxe française, puis ils allaient voir des films, dînaient et buvaient quelquefois jusqu'à l'aube dans les bars.

Cette relation privilégiée ne favorisait pourtant pas les confidences intimes. Edouard savait peu de chose de Paul, sinon qu'il était gantois et avait juste trente ans. Cinq ans de plus que lui... Ce qui le surprenait surtout, c'était une évidente aisance dont le Belge profitait. Toujours habillé de vêtements co'teux, il portait de grosses sommes d'argent sur lui, ce qui indiquait l'évidence d'autres revenus que ceux d'acteur de complément au cinéma... Mais jamais Moreau ne lui avait posé de

questions sur ce sujet, parce qu'il devinait qu'Albin ne lui aurait pas répondu. Ses soupçons le conduisaient toutefois à penser qu'il se faisait entretenir par des femmes. Cette possibilité ne le choquait pas. Paul Albin était suffisamment beau et sans scrupule pour être un parfait gigolo.

Place Blanche, ils entrèrent dans un café, commandèrent du vin rouge et allumèrent des cigarettes. La clientèle de l'établissement était un amalgame de la faune ordinaire qui hantait les nuits dans ce quartier interlope. Des hommes en habit attendaient d'être accostés par des jeunes filles peu farouches ou des garçons au charme empreint d'une ambiguïté

révélatrice.

16

quelques proxénètes gominés surveillaient la constance du jeu de séduction de leurs protégées qui arpentaient le boulevard d'une manière insolente.

Des pourvoyeurs de cocaïne ou de fruits verts guettaient l'amateur en feignant de lire un journal vespéral. Des noctambules, seuls ou en groupe, s'excitaient en simples voyeurs du sordide irradiant l'endroit, tandis que des épaves humaines flottaient dans les brumes provoquées par l'alcool ou les stupéfiants.

Edouard aimait le romantisme glauque qui régnait dans ce lieu où Paul Albin semblait avoir ses habitudes. Il avait d'ailleurs remarqué à quel point le Belge s'y sentait à l'aise, saluant les uns et les autres d'un geste discret, et bénéficiant de complicités tacites qui lui servaient de bouclier aux sollicitations des prostituées ou aux combines des voyous.

Ici, personne ne les importunait. quelques regards montraient même une réelle crainte à leur égard. Cette forme de distance prudente et respectueuse contrariait un peu le jeune homme qui aurait préféré se frotter de plus près à ce monde interlope, mais il s'en consolait en pensant que son oncle Cyril habitait le quartier et pouvait un jour lui permettre d'explorer plus avant les arcanes de cette société en marge des lois.

- Tu ne bois pas ? lui demanda Paul.

-Je n'ai pas envie de me soûler tout de suite. -Moi, je ne suis jamais ivre... Enfin, rarement... Un grand garçon très mince l'interrompt en

posant doucement la main sur son bras. -Tu viens chez Pascin tout à l'heure ?

- Non, Louis, répondit simplement Albin. -Dommage, soupira l'autre en se repliant vers le

comptoir où l'attendait un Noir d'une grande élégance. Edouard se retint d'interroger son compagnon. Il

17

1_

savait que le peintre Pascin organisait des réunions très libertines dans son atelier du boulevard de Clichy, au-dessus du Cabaret de la Lune rousse, et il n'était pas surpris d'apprendre que son ami devait le fréquenter.

La porte du café s'ouvrit. Une femme blonde et très belle entra.

Albin parut contrarié en la voyant. Il se leva sans empressement et l'invita à venir à leur table.

Elle s'installa, prit la cigarette des lèvres de Moreau et tira une bouffée.

- Paul, murmura-t-elle. Vous vous faites rare depuis la dernière fête chez le comte... C'est bien dommage... qui est donc ce jeune homme ?

-Il s'appelle Edouard Moreau... -Enchantée... Moi, je suis Gloria...

Prenons du Champagne...

- Ici ? s'inquiéta Albin.

- Mais oui, mon joli... Cet endroit m'excite terriblement. Vous aimez quand je suis excitée, non ?

Elle éclata d'un rire rauque et fit signe au garçon.

- Champagne !

Moreau remarquait une gêne inhabituelle chez son ami. Il se sentit lui aussi mal à l'aise et baissa les yeux.

- Je vous fais peur ? lui demanda Gloria.

- Non. Pas vraiment, répondit Edouard dans un souffle.

- Alors, je vous fais envie, affirma la femme en souriant.

- Laissez-le tranquille, intervint Paul. Elle prit la main du Gantois. -

Pourquoi ? Il est si mignon-Lé retour du garçon la fit taire. Elle le regarda verser

le Champagne, sortit une liasse de billets de son sac, 18

paya en laissant un généreux pourboire, leva sa coupe, la vida d'un trait et se resservit aussitôt.

- Vous ne devriez pas exhiber votre argent, prévint Edouard. C'est dangereux.

-J'aime le danger, dit-elle en vidant à nouveau son verre. De toute façon, avec Paul, je ne crains rien...

Albin demeurait crispé. Plusieurs regards convergeaient vers eux et Gloria en semblait contente.

-Je comptais me rendre chez Pascin, mais j'ai changé d'avis et je vous garde pour la nuit, dit-elle en prenant le menton du Belge. Ne refusez pas, je ne vous le pardonnerais jamais.

Edouard se leva aussitôt pour prendre congé.

Elle le retint par le bras.

- Vous êtes si pressé ? Je n'ai pas dit que je ne voulais pas vous garder avec nous... Pour la nuit... Toute la nuit...

-Désolé, j'ai un autre rendez-vous, mentit Moreau en rougissant.

- Si elle est belle, nous pouvons passer la prendre. J'aime la pluralité.

- Une autre fois, marmonna le jeune homme. -Tant pis pour vous... Et pour moi, soupira Gloria.

Embrassez-moi pour vous faire pardonner cet affront.

Elle l'attira vers elle et posa sa bouche sur la sienne. Paul restait impassible. La clientèle du café observait la scène avec concupiscence.

La femme détacha ses lèvres de celles de Moreau et lui tendit un

mouchoir.

- Effacez mon rouge pour éviter une scène de jalousie.

Son rire était moqueur.

Paul Albin la mit debout avec délicatesse et 19

l'emmena jusqu'au trottoir où un chauffeur en livrée tenait la portière ouverte d'une Hispano noire. Edouard les escorta.

- Je te vois demain, lui promit son ami. Vers 6 heures au Cyrano.

- C'est d'accord, répondit le jeune homme, en regardant le couple monter dans la voiture qui démarra et partit en direction de la place Clichy.

Il éprouvait un sentiment trouble. Sa main tremblante froissait le mouchoir de Gloria. L'air lui manquait. Il était incapable de bouger.

Le grand garçon très mince sortit du café pour le rejoindre sur le trottoir.

-Vous venez de faire connaissance avec Gloria Saphir. C'est étonnant que vous ayez pu lui résister. ¿ moins que vous n'aimiez pas les femmes... Dans ce cas, je peux vous intéresser...

-Désolé... J'aime les femmes, répondit sèchement Moreau.

- Alors, Gloria vous aura, ricana Louis. Elle les a tous...

Il rentra dans le café.

Mécontent, Edouard marcha vers la place Pigalle. Des filles l'apostrophaient au passage. Il évitait de les regarder, baissait obstinément la tête et accélérail le pas. Ses pensées frémisaient en désordre. Le goût du baiser de Gloria persistait sur ses lèvres.

Parvenu au coin de la rue des Martyrs, il respira le mouchoir qu'elle lui avait donné. Un parfum d'orchidée l'imprégnait. Moreau prit conscience qu'un piège se refermait sur lui et fit demi-tour.

Depuis sa calamiteuse liaison avec Delphine, une actrice du Grand Guignol, le jeune homme s'interdisait de tomber amoureux et n'avait aucune honte à

ter des femmes vénales. Il savait maintenant qu'il finirait sa nuit en compagnie d'une prostituée, regretta qu'aucune des filles présentes sur le boulevard ne ressemblât à Gloria Saphir et, dans une réaction de sauvegarde, il aborda une grande créature brune aux seins lourds en espérant qu'elle puisse le débarrasser de toutes ses ardeurs, ainsi que de l'image envoûtante de Gloria.

Les rideaux de satin blanc filtraient mal le jour naissant et une pâle lumière blafarde inonda la chambre de Gloria Saphir. Paul ouvrit les yeux, contempla le jeu d'ombres floues qui oscillaient en figures mystérieuses sur le haut plafond de la pièce, puis il tourna lentement la tête vers la femme endormie, dont le visage était entièrement enfoui dans l'oreiller. La longue chevelure en désordre formait une chimère blonde qui contrastait avec la couleur noire de la luxueuse literie.

Albin se leva lentement. Une sensation d'amertume accompagnait son retour à

la réalité. Il regarda son corps nu dans l'immense miroir qui faisait face au lit et aperçut les traces rouges qu'avait laissées sur sa poitrine la griffure des ongles de sa maîtresse. Contrarié par ces marques, il ramassa rapidement ses vêtements, les enfila en silence, se mit à la recherche de ses chaussures et les trouva devant la porte. Une liasse de billets de cent francs dépassait de l'une d'elles. Le Gantois enfouit l'argent dans sa poche, prit ses souliers à la main, sortit de la chambre sans faire de bruit, descendit l'escalier recouvert d'un tapis de velours rouge et se retrouva dans le grand hall aux murs bleu ciel de l'hôtel particulier du boulevard des Maréchaux.

Assis sur un fauteuil Louis XV, le chauffeur à l'uni-23

forme impeccable lisait un numéro de L'...patant. Il posa son journal amusant sur le dallage, regarda Paul et sourit avec effronterie.

- Vous avez eu le temps de vous reposer ?

- Très peu, grogna le Belge en enfilant ses chaussures. -Normal... Madame aime en avoir pour son argent. Albin ignore l'humiliation.

- Je vous reconduis où ? lui demanda l'homme en livrée.

- Aux Invalides, répondit-il en boutonnant ses guêtres. -C'est drôle,

ricana son interlocuteur. Vous vous

faites conduire chaque fois à un endroit différent... Comme si vous aviez quelque chose à cacher...

-Romain, vous posez toujours autant de questions aux autres amants de Madame ?

- Aux amants réguliers seulement, monsieur Paul. Le Gantois haussa les épaules, frotta le cuir souillé

d'un de ses souliers avec sa pochette de soie, alluma une cigarette et suivit le chauffeur dans la cour garnie de vieux marronniers. L'air frais du petit matin lui donna un frisson. Il releva le col de son veston, monta dans l'Hispano, se cala sur le siège arrière et demeura silencieux pendant la durée du trajet.

Les rues de Paris étaient encore désertes. Une rosée scintillante accentuait la verdure des pelouses des jardins publics. Les oiseaux chantaient dans les arbres fleuris. Une belle journée s'annonçait.

Romain chantait Valentine à tue-tête. Il imitait consciencieusement toutes les intonations de Maurice Chevalier et répétait inlassablement le couplet polisson qui évoquait les tétons, en guettant les réactions de son passager dans le miroir du rétroviseur. L'impassibilité du Gantois le découragea. Il soupira d'ennui, fit le silence et appuya sur l'accélérateur.

24

quand l'automobile stoppa, Paul en descendit sans saluer le conducteur et il attendit que le véhicule disparaisse à l'horizon pour traverser la Seine et longer le Cours-la-Reine. Une certaine sérénité le gagnait, bien que la présence des traces de griffes sur son torse le mît encore de mauvaise humeur.

Place de la Concorde, une voiture à cheval déboula de la rue de Rivoli. Le cocher fouettait l'animal en jurant. Le choc des sabots sur les pavés provoquait des étincelles. quand le véhicule prit trop vite un virage, des cageots en tombèrent, explosèrent en morceaux et catapultèrent des kilos de fraises sur les pavés. Trop ivre pour s'en apercevoir, le maraîcher continuait sa course en hurlant de plus belle. Albin s'était figé. La vue des fruits éclatés lui rappelait les flots de sang qui s'épanchaient des soldats de son régiment pendant l'invasion de la Belgique par les armées allemandes... La Grande Guerre lui avait volé

ses vingt ans. Il en était sorti indemne, mais y avait perdu sa foi en Dieu et en les hommes. Sept ans après la signature de l'armistice, des cauchemars effrayants l'habitaient toujours et il lui arrivait souvent de repenser aux horreurs des combats quand il dépassait l'étal d'un boucher ou se retrouvait assis devant le tableau trop rouge de Soutine qui ornait un mur du grand salon du comte Félicien de Laval. Cela le fascinait aussi. Jusqu'à le conduire à des actes barbares... Innommables.

Il réussit à reprendre ses esprits et bifurqua en direction des Halles.

La ville s'animait aux frontières du gigantesque marché. Des gens traînaient en groupe et des voitures à moteur les dépassaient en klaxonnant. quelques rats effrayés par le tumulte se terraient sous les lourdes plaques de fonte grillagée qui protégeaient le bas des 25

arbres. Une rumeur s'amplifiait. Un léger souffle de vent emportait l'odeur des légumes.

Le Belge connaissait cet endroit.   son arrivée à Paris, il y avait travaillé pour gagner de quoi pouvoir manger. Huit mois plus tôt... Pendant trois semaines... Avant sa rencontre avec Louis... Avant cette nouvelle vie qui le rendait insatisfait, triste et malheureux... Avant d'avoir perdu ses derniers scrupules...

Il pénétra dans les allées que balisaient les sacs de nourriture, enjamba des prunes pourries, du papier gras et des croûtes de pain, évita de glisser sur les feuilles de salade ou de choux, parvint devant l' glise Saint-Eusta-che, entra dans un bistrot, commanda du café et de la charcuterie, se força à se restaurer en gardant les yeux baissés sur son assiette, supporta mal les cris et les rires de la clientèle, paya sans finir sa collation et s'enfuit de ce quartier en se jurant de ne plus jamais y revenir.

Rue Montmartre, les livreurs entassaient les journaux du matin dans les charrettes et les camions. La circulation était devenue de plus en plus dense. Les ouvriers, les employés et les commis portaient à leur travail en sifflotant ou en affichant des regards qui révélaient une résignation amère et douloureuse sur leur sort. Des commerçants ouvraient leurs boutiques, balayaient le trottoir et se saluaient les uns les autres. Chaque bouche du métropolitain enfournait des foutes pressées. Les premiers autobus sillonnaient la ville.

Paul Albin avait sommeil. Il détestait ces moments où tout lui rappelait sa vie passée à Gand, après la démobilisation, lorsqu'il s'occupait de

courtage pour un cabinet douteux et maquillait les écritures afin de détourner une partie de l'argent malhonnêtement gagné par le couple d'escrocs qui l'employait. L'arrestation de ses directeurs à la fin de l'année dernière le poussa

26

à passer la frontière et à changer d'existence, mais le destin voulut qu'il sombre dans d'autres marges et finisse par vendre son corps pour survivre.

Il atteignit enfin son immeuble au 15 de la rue Vivienne, monta les marches encaustiquées jusqu'au troisième étage et découvrit alors un mot épinglé à

la porte de son appartement : **SAMEDI SOIR 11 heures - José.** ^a

Cette découverte le déprima davantage. Il entra chez lui, se jeta tout habillé sur son lit et s'endormit en sanglotant.

*

* *

L'eau froide fouetta les nerfs de Moreau. Il se savonna le visage, le rince, puis saisit son blaireau. Le miroir accroché au-dessus de la cuvette de porcelaine lui renvoya l'image d'un beau jeune homme aux traits fatigués, à la chevelure hirsute et aux joues noires de barbe. Avec une grimace de réprobation, il barbouilla son visage de mousse, ouvrit son rasoir à manche d'ivoire, l'aiguisa sur la courroie de cuir qui pendait à

côté de la fenêtre ouverte et stoppa son geste en entendant la musique d'un orgue de Barbarie qui montait de la cour.

Il reconnaissait La Sérénade du pavé et se souvenait de l'avoir entendu chanter par Eugénie Buffet à L'Empire, quelques mois plus tôt, alors qu'il y avait conduit Delphine, un soir où le Grand Guignol faisait relche...

Les paroles de la plainte lui revinrent en mémoire et il fredonna : Sois bonne, ô ma belle inconnue ^a, mais s'interrompit aussitôt en pensant à

Gloria Saphir.

La petite cérémonie nocturne avec la fille de Pigalle ne l'avait pas guéri de sa fascination pour cette belle

27

femme insolente. Ses mains tremblèrent. Il eut toutes les peines du monde à

se raser sans entailler sa chair.

L'horloge normande indiquait midi quand il alla s'habiller dans sa chambre.

En enfilant les manches d'une chemise propre, Edouard constata que son épaule était encore douloureuse des coups reçus la veille devant La Closerie des lilas. Le besoin de raconter l'événement à sa mère le fit descendre dans la librairie.

Simone Moreau accueillit son fils avec un sourire sans reproche.

- Tu es rentré tard, dit-elle.

- Maman, les surréalistes ont provoqué un nouveau scandale à...

-Je sais, l'interrompit la libraire. Louis Aragon est passé tout à l'heure et il m'a tout dit...

-Mais j'y étais !

-Petit veinard...

Elle se moquait tendrement de lui.

Il baissa la tête pour simuler la bouderie, puis éclata d'un rire complice.

- Faut toujours que tu me taquines... -Tu le mérites, idiot...

Elle l'embrassa sur le front et passa la main dans ses cheveux mal peignés.

Il se dégagea doucement.

- La foule a voulu lyncher Michel Leiris. J'ai essayé de m'interposer, mais...

L'arrivée d'un client l'interrompit.

- Bonjour, madame Simone, vous avez rentré la collection des Naz en l'air ?

- Hélas, non... Toujours pas, monsieur Denis, répondit la libraire en allumant une cigarette.

Le vieux bonhomme aux ongles sales fronça les sour-

cils, inspecta les rayons d'une étagère et marmonna en déchiffrant le titre de chaque livre.

Edouard le regardait. Depuis des années, M. Denis venait tous les jours à

la librairie et il en repartait chaque fois avec un roman populaire.

- Et Les Chevaliers du chloroforme, vous l'avez toujours ?

-Je pensais que vous n'aimiez pas ce qu'écrivait Gustave Le Rouge ?

-Tant pis... Je vais le lire quand même... Elle encaissa l'argent et l'homme sortit en serrant

son achat sous le bras. quand la porte se fut refermée sur lui, le jeune homme ricana. -C'est vraiment le plus assidu des clients de L'Or des livres, maman-Simone Moreau eut un geste évasif.

- Il a besoin de rêves, mon petit... Comme tout le monde... Pas toi ?

- Moi, je ne cherche que les rêves qu'on trouve dans la réalité.

-Tu changeras avec l'âge... Edouard hocha négativement la tête.

- Je ne le crois pas... La vie est merveilleuse et elle me suffit amplement-La vieille femme écrasa sa cigarette dans un cendrier en cuivre.

- Dans les textes d'André Breton, dit-elle, on parle pourtant d'une réalité

de l'inconscient dans les songes...

- Je ne suis pas d'accord avec lui... Ce sont des idées de poète...

Sa mère prit un air sévère.

-Non. La psychanalyse est une science... Freud a raison.

29

- Toi et ta confiance dans les idées nouvelles ! soupira Edouard. La poésie surréaliste, oui... La peinture surréaliste, d'accord... Mais pas le dogme.

J'admire ton ami André Breton, mais il m'agace avec ses prises de position idéologiques et sa confiance aveugle en l'oni-risme...

N'ayant pas envie de poursuivre cette discussion, elle désigna la pendule.

- Il est plus de midi. Tu ne devais pas déjeuner chez ton oncle, aujourd'hui ?

-J'allais oublier !

Edouard embrassa sa mère et quitta le magasin.

L'Or des livres se trouvait au croisement du boulevard Magenta et de la rue La Fayette. Dans le ciel, on voyait souvent la fumée des locomotives qui entraient ou partaient à la gare de l'Est ou du Nord. Par temps d'orage, l'écho du ferraillement des trains trouait le brouhaha de la circulation et incitait ainsi au départ vers de lointains pays. Enfant, Edouard Moreau aimait aller jouer tout près des voies de chemins de fer et il s'émerveillait au passage des convois.

Une vive agitation régnait sans cesse dans ce quartier où les voyageurs et les pickpockets se bousculaient pour le bonheur des uns et le malheur des autres. Les policiers en civil ne parvenaient pas à en chasser la pègre, mais les riverains ne subissaient aucun dommage de la part des voyous, comme si un pacte tacite les liait à ceux qui sévissaient dans les rues ou sur les quais.

Le jeune homme emprunta la rue de Dunkerque. Il marchait vite et pensait encore à Gloria Saphir. Cette obsession ne lui déplaisait pas. Il avait très envie de revoir cette belle femme.

Au niveau de l'avenue Trudaine, son attention fut attirée par deux hommes qui se disputaient sur le trottoir

30

d'en face. L'un d'eux était Louis, le grand garçon mince aux manières

précieuses qui l'avait abordé la veille après le départ de l'Hispano. Son interlocuteur était l'Africain d'une beauté sculpturale qu'il avait remarqué au comptoir. Il empoignait son compagnon par les revers de sa veste et hurlait : ' Voleur ! Tu es un sale voleur ! ^a

quelques passants s'arrêtèrent près d'eux. Un petit attroupement se formait. Le Noir l'cha sa proie pour s'en prendre aux badauds.

- Foutez le camp ! C'est une affaire privée. L'inverti en profita pour détalé à toutes jambes vers

Saint-Lazare. L'autre renonça à le poursuivre et partit dans la direction opposée. Edouard continua son chemin, s'engagea sur le boulevard Rochechouart, entra dans une maison, prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage et sonna à l'unique porte située sur le palier.

Tania lui ouvrit. Elle portait un peignoir de satin rosé qui mettait en valeur sa peau mate de métisse.

-Bonjour, gamin... Cyril est dans son cabinet de travail.

Moreau emprunta un long couloir dont les murs étaient tapissés de livres et il pénétra dans une pièce encombrée d'objets exotiques, d'ouvrages aux reliures anciennes, de tableaux divers et de mannequins féminins en cire.

Son oncle était assis devant une large table couverte d'un morceau de velours mauve. Il tournait le dos à une haute baie vitrée derrière laquelle on voyait un ciel sans nuages sur lequel se dessinait le dôme immaculé du Sacré-Cour.

- Laisse-moi une minute pour écrire la fin de mon chapitre, dit-il sans lever les yeux sur son neveu. Je ne suis pas certain que le héros de cette histoire puisse se

31

tirer facilement de l'impossible situation où je viens de le mettre.

Edouard s'installa au fond d'un fauteuil de cuir et patienta en feuilletant le premier volume qui se trouvait à sa portée. C'était le Dictionnaire des sciences occultes de l'abbé Migne. Il l'ouvrit au chapitre qui évoquait les messes noires.

Au bout de quelques minutes, Cyril Vandekest posa son stylographe et frappa dans ses mains.

- J'ai fini... Laisse donc ce bouquin et prenons l'apéritif.

Il désigna une bouteille de porto qui se trouvait sur une petite table couverte de boules de verre multicolores.

-Tu t'intéresses vraiment à ces ,neries ? ricana Moreau en fermant le livre.

L'écrivain fronça les sourcils en reconnaissant le grimoire.

-Je trouve que tu exagères... C'est un texte passionnant. Et puis, ça m'aide parfois pour mes récits...

-Avec ton imagination débordante, tu n'as pas besoin de ces élucubrations de charlatans et d'imposteurs.

-Au contraire... D'ailleurs, tu as tort de penser que ce sont des inventions...

Le jeune homme ricana.

-Je te croyais anarchiste et réaliste... Ni Dieu ni maître...

Vandekest bourra lentement sa pipe et alluma le tabac en observant son visiteur. Il souffla la fumée avant de répondre.

-L'ésotérisme et certaines pratiques de la démono-logie reposent sur des choses exactes et vérifÔables. Les apparences de ces mystères venant d'ailleurs cachent des jeux lucides aussi dangereux qu'éclairants sur l',me 32

humaine et ils servent la volonté de puissance d'individus pas toujours aussi fous qu'on le pense... J'aime cette propension à piétiner les lois sociales et le fondement des religions, même si je redoute ceux qui en font une habitude... Les forces de l'étrange ont leur source dans des réalités effrayantes et nous ne sommes jamais à l'abri des psychopathes qui s'en servent adroitement...

Moreau préféra ne pas poursuivre ce dialogue. Il aimait beaucoup son oncle et ne comprenait pas les raisons qui l'incitaient ainsi à rédiger, sous de nombreux pseudonymes, des contes fantastiques, des histoires policières et des aventures en tout genre pour des éditeurs de romans populaires, alors que son érudition, son intelligence et ses nombreuses relations dans le cercle des arts pouvaient lui permettre de briller autrement dans le monde des lettres. Sa mère pensait comme lui. Lorsque M. Denis achetait un des ouvrages de son frère à L'Or des

livres, elle poussait toujours un soupir de regret en songeant qu'il gâchait son talent avec une production de cette sorte.

Edouard remplit les verres et trinqua avec Cyril.

-qu'est-ce que tu écris en ce moment? demanda-t-il.

-Une chasse au trésor en Amazonie. Pour Férenczy... Avec des réducteurs de têtes, des poissons carnivores, des Indiens adorateurs de la lune et une princesse à la cruauté absolue. La routine...

Ils dégustèrent le porto, puis l'écrivain déplaça des dossiers empilés sur le sol et en extirpa une coupure de journal.

-Je vais te montrer quelque chose, mon petit Edouard. Pour te prouver que la magie noire souffle encore sur nous en 1925. C'était dans un canard, il y a quelques semaines... Un beau fait divers aux relents de

33

soufre... ...coute donc le titre : ' La morte sacrifiée de la forêt de Chantilly ^a. Je te le lis : Une jeune femme au corps d'une grande beauté

a été découverte nue et sans vie dans la forêt de Chantilly. Elle gisait sur une sorte d'autel en pierre. Sa poitrine avait été ouverte par une lame de couteau. Il apparaît qu'on lui a retiré le cœur. La police soupçonne l'acte d'un fou désireux de faire ainsi un sacrifice humain à une divinité

quelconque. La victime n'a pas pu être identifiée. On a retrouvé quelques hosties enfouies dans son intimité. La mort semble remonter à deux ou trois jours. ^a Vandekest sourit à son neveu. ,

- Intéressant, non ? Edouard grimaça.

-Tu en as d'autres comme ça, mon oncle ?

-Attends... L'auteur de l'article dit que la mort remonte à deux ou trois jours et le journal est daté du lundi 4 mai... C'est clair, non ?

- Pas pour moi.

- Parce que tu ignores que le 1er mai est une célèbre date de sabbat, plus connue sous le nom de nuit de Walpurgis ^a.

-Des sorciers ? Tu déliras, mon oncle...

- Non. Je m'interroge...

- Et tu archives beaucoup de faits divers comme ça ? -Oui, mais je n'ai pas le temps de les classer. Tania entra dans la pièce.

- Si vous voulez manger, c'est prêt. J'ai fait du poulet à la diable.

* * *

Un serpent casqué d'onyx et de plumes dévorait un bébé qui souriait aux anges. Des lances de feu sortirent

34

du sol. Elles formèrent une croix d'épines géantes sur laquelle un christ en extase apparut dans une totale nudité. Le reptile cracha sa proie et se transforma en femme à deux têtes, l'une de jeune fille aux dents de vampire, l'autre de lépreuse chauve. Une cascade de sang jaillit du ciel.

Gloria Saphir s'éveilla en sueur. Son cour battait trop vite. Elle vomit dans ses draps et se leva pour se précipiter dans la salle de bains.

Romain pénétra dans la chambre, ouvrit la fenêtre et nettoya la literie avec indifférence. Il était habitué aux fréquents malaises de sa patronne.

La besogne ne le dégoûtait plus depuis longtemps. Son dévouement ne tenait pourtant ni de la compassion ni de la pitié. L'argent seul ne l'intéressait pas... Mais il profitait d'autres avantages en étant au service de la veuve...

Gloria Saphir revint dans la pièce, s'habilla sans aucune pudeur devant son chauffeur, s'installa ensuite face à la coiffeuse et se maquilla longuement.

Avec des gestes proches du rituel, Romain lui apporta un verre de cognac o

baignait un ouf cru. La femme le but d'un trait et alluma une cigarette.

- Attendez-moi dans la voiture, dit-elle. Nous irons chez Ludovic.

Il obéit aussitôt.

Restée seule, la femme blonde s'entoura les yeux de noir, farda sa bouche d'un rouge carmin, écarta son corsage, poudra ses seins, prit un mouchoir propre et l'aspergea d'un parfum aux effluves d'orchidée.

Cyril Vandekest offrit un cigare à son neveu.

-J'ai parlé de toi à Julien Duvivier, mais il ne m'a pas écouté. C'est un têtù, un ancien acteur lui-même... Pas de rôle pour toi dans son prochain film...

-Mais je ne veux pas être comédien, protesta Edouard. La figuration me suffit et je n'en demande pas plus. Mes ambitions sont ailleurs. Tu le sais bien...

- Si tu veux écrire des petites histoires comme moi je peux en parler chez Férenczy ou Tallandier.

-Non... Je préfère commenter les expositions de peinture, parler des pièces de théâtre ou des films... D'ailleurs, je pars lundi à Berlin pour Ciné-Miroir...

- Tu veux faire comme ton papa avant la guerre-Edouard Moreau s'assombrit en pensant à son père

qui était mort gazé au Chemin des Dames. Des souvenirs de son enfance heureuse revinrent à son esprit. Les promenades au jardin du Luxembourg.

Des longues parties de volant dans les allées des Tuileries. Guignol et ses facéties. Les manèges de chevaux de bois... La lecture à voix haute des romans de Jules Verne ou de Gaston Leroux pendant les journées pluvieuses... Tandis que sa mère tenait la librairie, André Moreau accompagnait son fils partout et lui ouvrait les yeux sur mille et une merveilles. Comme en ce jeudi d'octobre 1908

37

où il l'emmena pour la première fois au cinématographe. La salle des Grands Boulevards affichait Les Aventures de Nick Carter. Edouard fut subjugué par ces silhouettes géantes qui bougeaient en noir et blanc sur un immense carré de toile. Il n'en dormit pas de la nuit. Le détective devint son héros et, chaque année, il découvrait le film de ses nouveaux exploits...

Le matin de ses douze ans, son père le fit monter dans une automobile qui attendait devant la librairie. - Tu vas rencontrer Nick Carter, lui

dit-il.

Ils roulèrent jusqu'aux studios d'...pinay. Edouard n'oublierait jamais cette matinée où Victo-rin-Hyppolite Jasset les accueillit sur le plateau du tournage de Zigomar contre Nick Carter. Ce fut la fin de toutes ses illusions d'enfance et la découverte d'une machinerie formidable qui construisait du rêve. Il apprit que son plaisir de jeune spectateur reposait sur une organisation minutieuse des images. Au lieu de le frustrer ou de le décevoir, cette révélation le galvanisa et, quand il réalisa que la profession de son père était d'analyser les films et de s'entretenir avec ceux qui les faisaient, il se sentit fier au point de souhaiter pouvoir devenir plus tard comme lui.

L'année suivante, la mort de Jasset le bouleversa. André Moreau lui permit de l'accompagner au cimetière où on mettait le cinéaste en terre. La cérémonie était impressionnante à ses yeux d'enfant et, depuis ce jour-là, les enterrements lui faisaient toujours peur, mais le destin voulut que les obus allemands l'empêchent d'assister aux obsèques de son père.

Il se versa un verre de fine et l'avalait cul sec. -Fais attention avec l'alcool, lui reprocha Cyril. Tu bois trop...

Le jeune homme changea de conversation.

38

-Hier, j'ai rencontré une femme étonnante. Elle s'appelle Gloria Saphir...

Tu la connais ? Vandekest baissa les yeux sans répondre.

- Tout le monde la connaît, intervint Tania. C'est une insatiable. Depuis la mort de son mari, elle collectionne les amants comme d'autres accumulent les timbres-poste. quand j'étais encore dans la rue, on craignait qu'elle nous pique nos clients...

La métisse faisait très rarement allusion à son passé de prostituée.

Pourtant, elle ne cachait à personne que Cyril l'avait retirée du trottoir avec la bénédiction de Max Tardoux, un truand d'importance dont il était l'ami.

-Elle a l'air riche, articula difficilement Edouard.

- Son défunt époux était un industriel fortuné, précisa Tania. Et

comme il n'avait aucune famille, elle a tout hérité, tout vendu et placé ensuite son argent avec perspicacité. Mais faut te méfier d'elle. C'est une mante religieuse... J'admets que cette nymphomane est assez fascinante. En plus, elle adore le sport, en a pratiqué plusieurs et s'enorgueillit de quelques records assez prestigieux. Pilote de voiture de course et d'avion.

Championne de ski, de natation, de tennis... Tu ne fais pas le poids, mon petit...

-Elle m'a embrassé, déclara timidement Moreau.

-C'est l'une des deux seules choses qui la différencient des putains, dit la métisse. Gloria Saphir embrasse d'abord ses proies sur la bouche. Et c'est elle qui paye...

Edouard hésita à reprendre de la fine et alluma son cigare. Un silence gêné

régnait dans le salon. Le carillon de la pendule sonna 3 heures.

Tania se leva et s'approcha de son compagnon.

- Tu vas retourner travailler ?

39

- Je n'en ai pas vraiment envie... Allons faire un tour sur la Butte.

-D'accord... Je vais m'habiller... Elle disparut dans une des nombreuses pièces de l'appartement.

- Je déteste donner des conseils, Edouard, murmura Vandekest, mais ce serait mieux que tu évites Gloria Saphir. Ta liaison avec l'actrice du Grand Guignol t'a fragilisé. Cette femme ne ferait qu'une bouchée de toi.

Je n'ai pas envie de voir encore souffrir ta mère. Des jolies filles, il y en a plein les rues. Pour le plaisir, c'est pas compliqué... Mais le grand amour, ça peut vous détruire. J'en sais quelque chose...

Le jeune homme protesta.

-Tania et toi, pourtant...

Cyril leva les yeux au ciel.

-Abruti... J'avais cinquante ans quand je l'ai connue... Avant elle, il y en a eu d'autres... Plusieurs autres... J'ai mis longtemps à comprendre que les femmes comme Gloria Saphir portent la mort avec elles.

La gravité soudaine de son oncle lui laissa croire qu'il en savait plus qu'il ne voulait le dire mais, au lieu de le dissuader d'une aventure avec la maîtresse de Paul Albin, ce qu'il entendait ou imaginait ne faisait que l'exciter d'avantage. Une bouffée de désir l'enfiévrâ.

Tania réapparut, sourit aux deux hommes et ouvrit la porte de l'appartement.

- Avec un soleil pareil, je me croirais presque dans mon Afrique natale.

- Ta nostalgie du Sénégal ne te donne quand même pas envie d'aller au zoo ?

plaisanta Edouard.

- Pas question. J'aime trop la liberté pour contempler des fauves en cage.

40

-Tu as raison... Les prisons, c'est seulement pour les assassins.

- Et pour Gloria Saphir, à la rigueur, dit la métisse en appuyant sur le bouton d'appel de l'ascenseur hydraulique.

* * *

Le magasin de photographie de Ludovic Pion occupait le coin de la rue de la Verrerie et du faubourg Saint-Martin, juste à côté d'un marchand de mélasse aux yeux globuleux qui regarda Gloria Saphir entrer dans la boutique de son voisin en se léchant les lèvres avec envie.

La femme blonde referma la porte derrière elle.

Un rideau opaque se souleva et Ludovic apparut.

-Vous arrivez mal, madame. J'allais fermer... Une séance de poses... J'en ai pour une vingtaine de minutes...

- Moi aussi, je suis venue pour ça... Poser... Comme à P,ques... Un caprice...

Le photographe baissa aussitôt la voix.

- Vous aimeriez assister à ma séance ?

- Rien ne me ferait plus plaisir. -Je vais voir si c'est possible.

Il retourna dans l'arrière-salle, tandis que Gloria poussait le verrou.

Pion revint rapidement.

-Ils veulent bien... Suivez-moi.

Elle lui donna de l'argent et pénétra dans la pièce qui jouxtait le magasin.

Des projecteurs éclairaient un grand praticable avec un lit sur lequel étaient allongés deux hommes et une jeune fille. Ils étaient nus.

41

- Installez-vous sur le divan, proposa Ludovic en mettant une plaque dans son appareil.

Le trio s'organisa de manière à présenter leurs ana-tomies à l'objectif.

Les positions se succédèrent. Gloria regardait la scène en touchant lentement le bout de ses seins à travers son corsage. Elle respira un peu plus profondément quand les deux m,les se caressèrent l'un l'autre devant la jeune fille.

Les combinaisons bisexuelles défilaient devant ses yeux. M. Pion ne semblait aucunement troublé par ce spectacle. Il intervenait parfois pour mieux orienter un visage dans la lumière ou baisser une jambe qui cachait un pubis ou un sein.

quand les prises de vue s'achevèrent, Gloria se sentit bizarre.

-Monsieur Pion, dit-elle avec un sourire mal contrôlé, ils peuvent rester encore un petit moment pour me regarder poser ?

Le trio la contempla sans comprendre. - Je serai généreuse, promit la femme blonde. Ils haussèrent les épaules et se placèrent docilement sur le divan, tandis qu'elle se déshabillait et s'allongeait sur le lit.

Ludovic changea les éclairages, puis sa cliente s'exhiba devant l'appareil photographique, sans se rendre compte de l'indifférence polie des trois modèles qui la regardaient faire.

Paul Albin avançait sur le boulevard des Italiens. Son sommeil avait été

agité. Des images de guerre étaient venues bousculer ses rêves. Des corps désarticulés, décapités ou br^lés s'y étaient superposés au visage de 42

sa sour se noyant dans la rivière et à d'autres visions de plus récentes horreurs. Comme chaque fois, il avait revécu en dormant tous ses moments de l'cheté qui l'avaient empêché de la secourir en plongeant dans la Lys, d'aider ses camarades en s'exposant au feu des combats ou de freiner des gestes terribles à temps. Les fantômes le poursuivaient ainsi sans rel,che.

Nuit et jour-Errant au milieu des Parisiens épanouis sous le soleil du début de juillet, il s'efforçait de vider sa mémoire et n'y parvenait pas... Il n'y parvenait d'ailleurs jamais... Même quand il s'immergeait dans l'alcool ou se vautrait dans la luxure, ses fautes lui revenaient en ressac avec une précision impeccable et elles lui faisaient saigner le cour.

Son égarement augmentait pourtant le charme sombre qui se dégageait de sa personne. La détresse de son regard triste et la présence en lui de chagrins secrets éveillaient l'attention de ceux qui croisaient sa route.

Ils se retournaient sur lui avec intérêt, troublés par son aura pathétique et persuadés de son insolite force romantique. Paul Albin séduisait de la sorte les inconnus des deux sexes. Il en tirait d'ailleurs profit, mais se dégo^tait davantage à ce jeu vénal et sans joie.

Devenu objet de plaisir pour les autres, il s'en punissait dans l'espoir d'y trouver la rédemption, tout en sachant au fond de lui-même que cette descente aux enfers ne pouvait que mieux le détruire. Sa lucidité le rendait cruel. Il trichait avec tout le monde et maquillait ses haines sous une accumulation d'excès qui entraînait ses partenaires à se livrer à des actes o^ù ils perdaient leur raison et leur équilibre. Un instinct de vengeance le guidait. Ses maîtres en étaient dupes. Ils ne comprenaient pas que le Belge leur procurait des proies pour 43

certifier leur dépendance à son égard et se salir à jamais dans un rôle d'entremetteur ignoble.

Pourvoyeur infatigable en chair fraîche, Paul se complaisait à dénicher des êtres innocents et il pratiquait avec eux une habile comédie de l'amitié

avant de les livrer à ses commanditaires.

Ses sentiments pour Edouard Moreau n'étaient pourtant pas de cette nature.

Il le considérait comme un frère qu'il n'avait pas eu et cherchait à le protéger du pire, comme si cette mission pouvait aider à son propre salut.

Une infinie patience l'habitait à chacune de leurs promenades nocturnes. Il y trouvait un répit fragile et s'étonnait de rire au contact de son seul camarade. Car ce garçon était ce qu'il aurait tant aimé être si le vice, les violences et la veulerie ne l'avaient pas conduit où il pataugeait maintenant.

La veille, l'idée de l'entraîner dans une orgie avec Gloria Saphir lui avait paru odieuse et il espérait être capable d'effacer bientôt la fascination que cette femme exerçait sur le jeune homme. Le danger d'une corruption contagieuse l'incitait à briser les illusions de Moreau. Toute la bonté qui lui restait encore se concentrait dans ce but et il cherchait le moyen imparable d'éloigner la tentation amoureuse qui germait en vertige chez le fils de la libraire.

Place de l'Opéra, Paul Albin redevint un chasseur. Il sillonna les abords du monument et scruta le visage des êtres qui s'attardaient à la terrasse des cafés ou devant les vitrines des p,tiisseries. L'habitude lui permettait de repérer sans mal le manège des prostituées occasionnelles. Elles étaient beaucoup plus nombreuses qu'à l'habitude à cause de l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels. Leur maladresse les démasquait autant que la pauvreté de leurs vêtements 44

1

ou leurs yeux marqués d'angoisse et de honte. Le Belge savait que des proxénètes les observaient, attendant l'occasion de leur proposer une manière plus organisée de gagner leur vie en marchandant leurs charmes.

C'est pourquoi il ne s'occupait jamais d'elles. Entrer en rivalité ouverte avec le milieu parisien ne pouvait que lui causer des ennuis. Il se rabattait donc sur les filles qui n'osaient pas encore se vendre. Des

provinciales perdues dans la capitale... Les reconnaître lui était facile.

Elles montraient un épuisement accablant, évitaient le regard des hommes, entraient dans les boutiques pour s'enquérir d'une possible embauche et en ressortaient avec des larmes dans les yeux.

Son attention fut bientôt attirée par une adolescente rousse, dont les joues creusées par la faim et les souliers poussiéreux indiquaient la misère. Sa marche lente révélait une grande fatigue. Ses magnifiques yeux noirs semblaient éteints. Elle caressait une croix dorée qui pendait à son cou.

Paul la suivit de loin, attendit qu'elle s'arrête devant un traiteur et l'accosta.

- Vous ne devez pas traîner dans ce quartier, mademoiselle. C'est un conseil que je vous donne en toute amitié. Ne me répondez pas... Je devine que vous avez des ennuis et il me serait agréable de vous aider en tout bien tout honneur.

Il affichait un sourire apitoyé qui surprenait son interlocutrice.

- Je cherche du travail, dit-elle à mi-voix.

-Vous n'en trouverez pas ici... ¿ moins de faire comme ces femmes qui aguichent les passants... Et je ne crois pas que vous en ayez envie...

-J'en mourrais, monsieur...

Il prit un ton compatissant.

45

- Pourquoi êtes-vous partie de chez vous ? Ne protestez pas... Vous êtes mineure et en fugue... Il serait préférable que vous rentriez chez vos parents...

La fille rousse était surprise par la perspicacité de son interlocuteur.

Elle hésitait encore à se confier à lui, mais ne pouvait pourtant pas s'empêcher de se sentir en confiance.

Albin opérait toujours de la même manière. Cette stratégie lui permettait de jauger ses proies et de s'adapter ensuite à leur situation pour refermer le piège.

Il prit un air plus sombre.

- Vous êtes de Paris, j'espère ?
- Non... De Brest, confessa la gamine avec un sanglot mal réprimé.
- Alors, prenez un train aujourd'hui même et demandez pardon à votre mère.
- Je ne peux pas...
- L'argent vous manque ?
- Même si j'en avais, je ne retournerais jamais là-bas... Jamais...

Il gardait une distance respectueuse vis-à-vis d'elle et se composait un visage à la gravité sans reproche...

- Vous avez un endroit où dormir ? Elle laissa couler ses larmes.
- Plus depuis deux jours... Je n'ai pas arrêté de marcher dans les rues. La nuit, j'essaie de trouver des endroits où il y a du monde... Pour éviter la police... Je n'ai que seize ans...
- quand avez-vous mangé pour la dernière fois ? L'adolescente baissa les yeux et Paul hocha la tête

de manière apitoyée.

- Laissez-moi vous acheter quelque chose... Ne bougez pas, je reviens...

C'était l'étape la plus délicate dans l'application de 46 '

son plan. Il entra seul chez le traiteur, prit son temps pour choisir de la nourriture, exigea qu'on l'enveloppe de manière discrète et ressortit du magasin. La jeune fille n'avait pas fui.

- Tenez, lui dit-il en tendant le paquet de victuailles. Il la salua et s'éloigna de quelques pas, la laissant

étonnée de sa générosité.

Elle ne savait plus quoi faire, serrait le paquet dans ses mains et fut heureuse de le voir faire demi-tour pour la rejoindre.

- Je pense à une chose, déclara le Belge. Seriez-vous capable de poser pour un ami photographe ?
- quel genre de photos ? s'inquiéta la fille rousse. -De toutes sortes, je

crois... Mais vous devriez

d'abord vous reposer... Voilà ce que je vous propose... Je vais prendre une chambre d'hôtel pour vous...

Elle se raidit.

-L'hôtel?

- Oui, insista Paul. Ne vous méprenez pas... Ce sera votre chambre. Rien que la vôtre. Demain matin, vers 10 heures, je vous attendrai dans le hall pour vous conduire chez cet ami photographe... Acceptez-vous mon offre ?

- Pourquoi êtes-vous si gentil avec moi ?

- Je crois en la parole de Dieu.

Elle porta la main au crucifix de bronze qui pendait sur sa poitrine...

- Et puis, quand vous le pourrez, ajouta-t-il avec une fausse gêne, vous me rembourserez l'argent de la chambre.

Il avança en direction de la rue de Choiseul. Elle le suivit en luttant contre l'envie de déballer la nourriture et de la dévorer en chemin.

Paul Albin choisit un hôtel modeste et d'une propreté

47

impeccable. Il raconta à son propriétaire que la fille rousse était sa jeune cousine venue de province, régla une semaine d'avance en expliquant qu'il apporterait ses bagages le lendemain, tendit la clé de la chambre à

l'adolescente et lui glissa un peu d'argent dans la poche.

- Vous êtes bon, dit-elle avec sincérité.

- quel est votre nom ? murmura-t-il. -Nathalie... Nathalie Braque, lui souffla-t-elle dans

l'oreille en lui donnant un chaste baiser sur la joue.

- Moi, c'est Paul.

Elle répéta ce prénom en rougissant.

Gloria Saphir s'ennuyait. La séance imprévue chez Ludovic Pion l'avait déçue. Elle boudait à l'arrière de l'Hispano qui roulait lentement dans les allées du bois de Boulogne.

Romain connaissait suffisamment sa patronne pour deviner ses états d'me et préférait ne pas prendre d'initiatives pour la distraire. Il attendait qu'elle lui donne un ordre. Pour l'instant, la femme blonde semblait indécise. Son évidente frustration la rendait presque laide.

La riche veuve vivait à toute vitesse et ne supportait pas les moments de vide ou de calme. Ses courses au plaisir étaient ses seules occupations.

Une recherche des sensations rares ponctuait ses nuits et ses journées.

L'opium ou la cocaïne lui servait parfois d'évasion, mais la drogue ne lui procurait rien de comparable aux vertiges qu'elle s'obstinait à vivre entre les bras des hommes. Pour assouvir ses pulsions, aucune perversion ne la répugnait. Elle s'appliquait à perdre la notion des choses en se vautrant dans une luxure dont le bizarre ravivait sa sensualité mise à l'épreuve par les excès.

La fortune de son défunt mari lui permettait de se consacrer uniquement à

cette quête et de réaliser au mieux ses envies les plus folles. Elle avait d'ailleurs cessé toute autre activité. Les records sportifs ne flat-

talent plus son orgueil. La fréquentation des milieux mondains l'horripilait. Ses anciens amis ne la voyaient plus briller dans les soirées à la mode ou aux premières des grands spectacles parisiens. Elle ne se rendait plus jamais au Crotoy, à Deauville, à Biarritz ou sur la Riviera. L'exploration des enfers nocturnes avait remplacé la douceur de vivre au gré des événements de la saison et des migrations dorées pour oisifs éternels. Chaque expérience affolante lui donnait envie d'accélérer son escalade aveugle vers des passions outrées. Rien ne pouvait freiner sa boulimie de jouissances. Elle se sentait prête à traverser tous les miroirs, quitte à y perdre la raison.

La voiture remontait lentement vers la Seine illuminée par le soleil. Les gens s'entassaient à la terrasse des cafés. Les trottoirs de la ville débordaient d'enfants, de femmes et d'hommes qui goûtaient la chaleur avec insouciance. Ce spectacle d'un bonheur tranquille irritait davantage Gloria. Son passé de petite fille trop sage lui revenait en mémoire devant une si banale normalité.

Ses parents l'avaient choyée, protégée, amollie et momifiée par une éducation stricte prodiguée par des précepteurs consciencieux. Sans frère ni sœur, elle avait grandi solitaire en province, éloignée de tous, enfermée dans la belle maison qui bordait l'océan Atlantique, et persuadée que son sort était celui de chacun.

La maladie et la mort accidentelle de sa mère furent un réveil terrible pour elle. Son père se replia tristement sur lui-même. Il n'ouvrit plus la bouche et resta prostré dans sa demeure à pleurer sur son sort.

Le jour où elle eut ses quinze ans, Gloria le trouva pendu à une branche d'un platane centenaire du jardin. Comme elle n'avait aucune autre famille, c'est un tuteur, inconnu qui la prit avec lui et arrangea promptement 50

son mariage avec Joseph Saphir, un quadragénaire fortuné qui la considéra d'ailleurs plus comme sa fille que comme sa femme. Pendant sa nuit de noces, la découverte de la sexualité laissa l'adolescente indifférente.

Elle obéit passivement au désir de son époux et attendit ensuite de tomber enceinte. Ce qui n'arriva jamais...

Neuf ans passèrent dans un nouvel isolement. Le couple ne recevait personne dans leur grand château du Périgord. Trois vieilles dames soumises servaient de domestiques. Les journées se déroulaient avec une sinistre monotonie. L'industriel partait chaque matin à son usine en ville et il ne rentrait que tard le soir. Gloria vieillissait en arpentant les douves et se résignait à son insipide destin.

La déclaration de la guerre changea brusquement la situation. Les affaires de M. Saphir prirent un essor considérable avec les commandes faites par l'armée de terre. Joseph se mit à travailler avec des collaborateurs militaires et il les invita souvent chez lui pour des dîners de circonstance. La jeune femme sentit alors que ces beaux officiers du génie la regardaient avec insistance et elle n'hésita pas longtemps à se choisir un amant parmi eux.

À vingt-cinq ans, Gloria connut enfin la passion et le plaisir des sens dans des rendez-vous secrets avec un lieutenant de son âge.

Les aléas du conflit contrarièrent sa liaison. L'élue de son cœur fut envoyé

au front. Elle voulut lui rester fidèle et découragea les prétendants qui

cherchaient à la séduire. Un romantisme infantile lui ôtait toute envie de connaître d'autres aventures. Ses nombreuses lettres au lieutenant d'infanterie étaient enflammées. Il y répondit quelquefois, puis le courrier cessa. Gloria ne comprit pas les raisons de ce silence et elle finit par

51

raconter son infidélité à Joseph Saphir. Il ne lui fit pas de reproches et l'encouragea même à se trouver une consolation avec l'un des habitués de leur maison. Elle ne le voulut pas.

Après la signature de l'armistice, son époux s'affaiblit. Les médecins dirent qu'il était condamné et il rédigea son testament en faveur de sa femme. Comme la douleur lui paraissait de plus en plus intenable, l'idée de mettre fin à ses jours s'incrusta en lui. Sa foi chrétienne ne l'autorisant pas au suicide, il entra en contact avec un de ses mystérieux amis de Bordeaux, un aventurier rescapé du bagne, qui l'écouta expliquer son dilemme et lui présenta le jeune Romain. Monsieur Saphir conclut un pacte avec lui. Il devait l'aider à mourir et servir ensuite son épouse.

Les scrupules n'embarrassaient pas Romain. La proposition de l'agonisant le séduisit. Il maquilla son crime en accident cardiaque, mit Gloria au courant de l'accord pris avec le défunt, devint son chauffeur et son confident, l'installa dans la capitale, refusa d'être son amant et lui présenta les personnes susceptibles de lui procurer des plaisirs qu'elle n'avait jamais osé imaginer.

En quelques mois, la belle héritière devint la coqueluche de Paris. Invitée aux fêtes les plus courues, vedette de toutes les manifestations sportives et mondaines, objet d'articles louangeurs dans la presse, elle tourbillonna quelque temps au gré de sa fantaisie et s'en lassa au fur et à mesure de son initiation aux plaisirs de la chair. L'expérimentation du vice la transforma. Elle comprit que c'était ce qu'elle avait toujours attendu.

Romain l'aidait fidèlement à trouver de quoi nourrir ses désirs. Il lui servait d'intermédiaire, de recruteur, d'organisateur, de filtre ou de bouclier, paraissait en-52

tous lieux comme un implacable ange gardien diabolique prêt à intervenir contre quiconque serait susceptible de nuire à sa maîtresse et capable de tuer ceux qui auraient l'impudente faiblesse de la mettre en danger.

Satisfait de ce rôle d'éminence noire, cet homme au sourire de tigre semblait se complaire dans sa fonction d'esclave directif. Il y trouvait un étrange bonheur qui convenait à sa nature et agissait sans arrière-pensées.

N'ayant pas d'attaches amoureuses ou sentimentales, il trouvait ainsi une raison d'exister et savait en secret que Gloria Saphir lui appartenait pour toujours.

La jeune femme ne supporta plus l'indolence de la promenade en voiture.

Elle se mordit les lèvres au sang, détourna le regard des badauds abrutis de soleil et posa la main sur l'épaule de son chauffeur.

- quai Anatole-France. Chez le comte.

Romain appuya sur l'accélérateur et sourit.

* * *

Edouard s'était retrouvé seul à Montmartre. Tania et son oncle l'avaient quitté sur la place du Tertre et il errait maintenant dans les ruelles qui descendaient vers le Moulin-Rouge. Sa promenade l'amena devant un magasin de sous-vêtements féminins. Des mannequins de cire harnachés de corsets imposants en occupaient la haute vitrine. Il s'arrêta longtemps pour contempler le regard fixe des yeux de verre et les bouches peintes de rouge vif de ces figures de femmes sans jambes ni bras. L'image de Gloria Saphir l'envoûtait à nouveau. Sa silhouette lui apparut en reflet dans la devanture. Sa nuque rasée lui semblait d'une beauté pétrifiante. Il aurait aimé pouvoir y poser ses lèvres.

Respirer son 53

parfum. Mordre ses oreilles délicates... Lui arracher tous ses vêtements pour se noyer en elle.

Un fort bruit de mécanique détruisit brusquement sa vision. Une automobile 10 chevaux Citroën le dépassa et vint se garer devant le perron de l'hôtel Nuit Nord qui occupait le coin de la rue Tholozé.

Une femme brune était assise au volant. Elle ne coupa pas le moteur et fouilla dans son sac. Edouard passa près d'elle. Le visage très pâle de la conductrice lui rappela confusément celui de quelqu'un. Sans réussir à situer cette ressemblance, il continua son chemin jusqu'à la rue Lepic.

Trois détonations rapprochées retentirent. Il se retourna et vit la 10 chevaux Citroën redémarrer en direction du cimetière de Montmartre.

Un homme gisait sur le perron de l'hôtel. Des gens accouraient de partout.

Le sang coulait sur les pavés.

Edouard revint rapidement sur ses pas et identifia la victime. C'était le Noir qu'il avait vu auparavant se disputer avec Louis.

- Je vais chercher la police, déclara la concierge d'un immeuble voisin.
qui a vu quelque chose ?

Moreau s'apprêtait à répondre, mais quelqu'un lui saisit fermement le bras.

- Ne te mêle surtout pas de ça. Viens avec moi... Et reste naturel pour ne pas attirer l'attention...

Le jeune homme reconnut la voix de Max Tardoux et préféra lui obéir.

Ils s'éloignèrent du cadavre et entrèrent dans un bistrot au milieu de la rue des Abbesses.

Le vieux truand commanda deux Amer Picon au comptoir, choisit une table à

l'écart des autres consommateurs, attendit en silence qu'on vienne les servir, puis il se pencha vers Edouard.

54

- Mon petit, murmura-t-il, ce crime a eu lieu en face de mon appartement...

En entendant les coups de feu, j'ai regardé par la fenêtre et je t'ai vu revenir sur tes pas. Il m'a semblé que tu étais troublé. Alors, je suis descendu immédiatement pour t'empêcher de dire quoi que ce soit à la police.

- Pourquoi ?

- Parce que les flics sont moins concernés que moi par cette sale

histoire... L'assassinat s'est passé sur mon territoire et c'est une affaire que je veux régler personnellement... Il faut que je trouve le coupable avant eux. C'est préférable pour la tranquillité de mes affaires dans le quartier... Tu as vu le meurtrier ?

-C'est une femme, dit Moreau. Elle était à bord d'une 10 chevaux Citroën grise.

Edouard hésita un instant, puis préféra ne pas parler de la dispute du midi entre l'Africain et Louis. Il craignait confusément que son ami Paul Albin soit pour quelque chose dans cette altercation et préférait ne rien dire à

Tardoux.

- Elle était jeune ? interrogea le truand. -qui?

- Celle qui a tiré.

-Il m'a semblé... Je n'ai pas fait très attention.

- Brune ou blonde ?

- Brune.

-Tu ne te souviens de rien d'autre ? Moreau garda son secret. -Non.

-Dommage... Et bizarre... Marius aimait les hommes...

- Marius, c'est le Noir ?

Le truand resta pensif pendant quelques secondes.

55

- Oui. C'était un ami... Il fourguait de la coco à son compte et se montrait régulier avec tout le monde.

Edouard serrait très fort les poings pour dissimuler le tremblement de ses mains. Mentir à Max le terrorisait.

- Il faisait aussi le tapin ? demanda-t-il, en avalant difficilement sa salive.

-Non. Il n'était pas quelqu'un à vendre ses charmes... Se payer ceux des autres, certainement...

Le jeune homme resta silencieux.

- Ton oncle va bien ? demanda le truand.

- Oui, monsieur Max. Je viens de déjeuner avec lui et Tania...

- Toujours aussi belle, Tania ?

- Magnifique...

Tardoux eut un sourire ourlé de tendresse.

- Cyril est un veinard...

Il vida son apéritif et regarda Moreau avec sévérité.

- On m'a dit que tu fréquentais beaucoup Paul Albin. Edouard s'efforça de demeurer impassible.

- C'est un ami.

Son interlocuteur soupira. -...vite-le...

- Mais pourquoi ?

- Parce que ce type ne peut t'attirer que des ennuis... Il pourrait tout ce qu'il touche. C'est un pervers qui ne respecte rien ni personne. Un prédateur... Tu es en danger avec lui.

- Je ne comprends pas...

- Sache d'abord que personne ne veut couvrir Paul Albin à Pigalle. Il y est un mort en sursis. Ne le fréquente plus... Je te l'ordonne...

Il paya les consommations, se leva et posa lourdement sa main sur l'épaule du jeune homme.

56

- Je compte aussi sur toi pour ne dire à personne que c'est une femme qui a descendu Marius... D'accord ? Et si tu te souviens d'autre chose à ce sujet, laisse-moi un message au Poirier.

- Je vous le promets, articula péniblement Moreau. Le truand sortit lentement du café. Edouard vida son

verre et en commanda un autre. Les avertissements donnés par l'ami

de son oncle lui faisaient peur. Une sensation de malaise le gagnait. Sa sympathie pour Paul Albin demeurait intacte, mais il comprenait qu'une terrible menace planait sur lui. L'en prévenir pouvait être à double tranchant. Il ne savait rien des moyens d'existence du Gantois et risquait de s'exposer inutilement à lui faire part de son entrevue avec Tardoux. Son instinct l'avait poussé à établir un mystérieux rapport entre Louis, le Noir criblé

de balles et le Belge. Une intuition illogique l'avait empêché de confier ces soupçons à Max. La tête lui tourna. Une nausée l'abattit. Il alla dans les toilettes et vomit dans la cuvette.

*

* *

Ludovic Pion poussa le verrou de la porte du magasin et tendit une cigarette russe à Paul Albin.

- Elle est mineure ? demanda le photographe. -D'ordinaire, ça ne te dérange pas.

- Tu la juges malléable ?

- Ce n'est pas mon affaire... Je fournis, j'encaisse et vous faites le reste.

Le photographe eut un sourire de lassitude. -D'abord des poses banales, puis du nu... Et ensuite...

- Je te l'amène demain ?

- Pas possible. Je dois m'absenter de Paris à l'aube...

57

Le Gantois soupira et marcha de long en large dans la boutique.

- Pour affaires ?

Ludovic eut un mauvais sourire.

-Tu es trop curieux...

Albin n'insista pas et fit signe qu'il voulait partir.

- Tu connais le chemin, déclara Pion en indiquant la porte de derrière.

Paul traversa le studio de prises de vue, se cogna contre des bidons d'essence alignés contre le mur du laboratoire, déboucha dans une cour qui donnait rue Saint-Bon et regagna lentement le boulevard Sébasto-pol. Il était furieux d'avoir à s'occuper de Nathalie Braque pendant plusieurs jours. En s'exposant avec elle, il risquait de se faire remarquer, ce qui était contraire à son plan et à ses habitudes.

Le besoin de boire s'imposait en lui.

La terrasse d'un café l'accueillit et il avala un verre de cognac en maudissant son complice photographe.

-Comment va ce cher Albin? s'enquit une voix nasillarde.

Paul leva les yeux et vit un homme au visage d'albinos qui lui souriait avec mépris.

-Monsieur Glivard, s'étonna le Belge. Vous êtes à Paris?

- Appelez-moi Norbert, cher ami... Je vous offre un verre ?

Il s'assit à la table du Gantois sans attendre sa réponse, fit signe au garçon de renouveler la consommation, commanda un jus de fruit pour lui-même, attendit qu'on les serve, puis émit un petit rire.

- Belle journée de juillet, n'est-ce pas ? Je remarque avec intérêt que la lumière du jour ne ternit pas votre grande beauté. Jusqu'ici, moi, je n'ai pu vous admirer

que pendant les heures floues de la nuit... Dans la nature sauvage... Au clair de lune ou à la lumière des cierges...

- Parlez moins fort, murmura Paul. On pourrait nous entendre...

-C'est juste, reconnut Glivard en baissant le ton, mieux vaut rester prudent. En tout cas, je remercie le hasard qui permet cette rencontre. Il fallait justement que je vous contacte. Mes amis et moi comptons absolument sur vous... Pour dans une semaine... Je suis monté dans la capitale pour bien organiser notre prochaine cérémonie chez Ivan Morzak. Elle promet d'être épatante. La conjonction des astres est parfaite à cette date. Des amis anglais et allemands m'ont assuré qu'ils, viendraient. Je pense que nous allons vivre un moment exceptionnel.

- Sans moi, déclara le Belge.

Son interlocuteur le foudroya du regard.

-Vous êtes complètement fou, mon vieux... C'est une plaisanterie, j'espère... On ne peut pas quitter le groupe de cette façon... Je vous en préviens... C'est tout à fait impossible...

- Je ne viendrai pas.

Norbert caressa l'oillet rouge qu'il portait à la boutonnière et plissa les lèvres en serrant les dents.

Albin réalisa son imprudence, mais refusa de faire marche arrière.

Glivard transforma son rictus en sourire paternaliste.

- Mais qu'est-ce qui ne va pas, mon petit Paul ? Nous vous avons chaque fois couvert d'argent pour vos participations. Et pour la prochaine cérémonie, vous serez royalement payé... Non... Il n'est vraiment pas question que vous nous laissiez tomber...

- Je ne veux plus faire ça !

-D'où vous viennent donc ces remords? gloussa 58

59

Norbert. Tout s'est toujours si bien passé... Vous étiez parfait. Des photos le prouvent, d'ailleurs...

Le Gantois crispa les mâchoires.

-Elles sont aussi compromettantes pour vous que pour moi... Et si je disais tout à la police ?

L'albinos à la voix nasillarde soupira.

- Ce serait extrêmement maladroit... Car vous seriez le premier à en p

,tir... N'oubliez jamais que notre organisation travaille comme une machine. Personne ne peut l'enrayer. Nous avons tout prévu... Elle se protège de la loi des hommes et sait faire respecter ses propres règles. La moindre indiscretion de votre part et nous agissons sans hésiter. C'est clair ?

-J'ai compris.

-Alors, je suis certain que vous participerez à la réunion du samedi

onze... La nuit de la Saint-Norbert. Ce sera ma fête, mais c'est une simple coïncidence...

Albin savait que son interlocuteur avait raison. Il était pris au piège et devait chercher un arrangement.

-D'accord... J'accepte de vous servir encore pour cette fois, mais j'aimerais que ce soit la dernière... Si c'est possible...

Norbert Glivard sourit.

- Je vous promets que ce sera votre ultime représentation.

Le commissaire Ferdinand Br°lis détailla le contenu des poches du cadavre, chargea l'inspecteur Léopold Lévrier d'en dresser la liste, ralluma le tabac entassé dans le fourneau de sa pipe, souffla de la fumée vers le visage du patron du Nuit Nord et lui adressa un sourire ironique.

- Il logeait ici depuis quand, ce Marius Touré ? -Un peu moins d'un an...

- Sa profession ?

L'hôtelier haussa les épaules en détournant le regard.

- Artiste... Danseur, je crois... Vous savez, commissaire, du moment que le client paye régulièrement sa chambre, moi, je me fous du reste... Et puis dans ce quartier, il ne faut pas poser trop de questions...

Ferdinand hocha la tête d'une manière accablée.

- C'est regrettable de ne pas être plus curieux... Surtout quand on risque de tomber pour proxénétisme.

-Je vous jure que..., voulut protester son interlocuteur.

-Du calme, l'interrompit Br°lis. Les collègues des mœurs savent que tes chambres quatre, sept, onze et quinze servent pour les passes des filles de la rue Lepic... Alors, il vaut mieux que tu sois un peu plus bavard au sujet de Marius Touré... Surtout qu'on a 61

trouvé de la cocaïne dans son armoire et qu'il portait un browning sur lui.

L'homme baissa la voix.

- Je file des renseignements aux mours... Vous pouvez le leur demander...

J'aide la police chaque fois que c'est possible... Mais pour ce meurtre, je peux vraiment rien vous dire... Franchement, commissaire... C'est la vérité

vraie... Il ne recevait personne, ce nègre... Il ne parlait à personne...

Juste un ' bonjour ^a poli ou un ' bonsoir ^a aimable quand il passait devant moi... C'est tout... En général, il rentrait avant minuit... C'était le client tranquille... Un solitaire... Toujours propre... Impeccable... Pas de désordre dans sa chambre...

- Il recevait du courrier ?

- Jamais.

- Des coups de téléphone ?

- Non plus.

- Et aucune visite ?

- Il ne voyait personne, je vous l'ai déjà dit.

- Tu en es s'r ?

L'hôtelier cherchait son souffle.

-Absolument... Je ne quitte pas la réception... Si quelqu'un était venu le voir, il aurait été obligé de passer par moi. On n'entre pas ici comme dans un moulin.

- Mais comme dans un bordel, ironisa le policier. Tu veilles à la porte pour louer tes chambres à l'heure et distribuer les serviettes propres à ces dames...

-En tout cas, je ne vous mens pas... L'inspecteur Jean Fossard entra dans la pièce.

- Patron, vous pouvez venir avec moi ? Br°lis se leva et le suivit dans les étages. Ils pénétrèrent au numéro onze.

Le jeune Alcide Viard les y attendait en compagnie d'un couple.

L'homme fumait avec nervosité. La femme se balançait sur sa chaise.

- C'est ton client ? lui demanda le commissaire.

- Exact, dit la fille. Un type à passions, mais pas un compliqué...

- Tu le fais régulièrement ? -Chaque vendredi à la même heure... -
Monsieur s'appelle Serge Dolieux, dit Fossard. Il est mercier à Argenteuil.

Le fumeur avança vers Br°lis.

-Pourquoi vous me gardez ? Je ne sais rien, moi... C'est Jenny qui a tout vu...

Ferdinand ralluma sa pipe et se tourna vers la prostituée.

- C'est vrai que tu as tout vu ? Elle cessa de se balancer.

- J'étais à la fenêtre quand c'est arrivé... Il faut dire que mon petit chéri a des manies... Ce qui le fait monter au ciel, c'est que je me foute à poil et que je regarde dans la rue pendant qu'il se soulage tout seul en observant mes fesses...

Dolieux baissa la tête en rougissant.

- Et c'est tout ? demanda Alcide avec étonnement. Jenny éclata de rire.

- Chacun son truc, inspecteur...

- Viard, dit le commissaire. Descendez avec ce monsieur et attendez-moi dans le hall... Jean, retourne asticoter encore un peu le taulier...

Il se retrouva seul avec la fille. - Tu es en carte ?

- Mais oui, dit-elle en soupirant.

- Un protecteur ?

63

-Faut bien...

- Tu l'aimes ?

- Il ne me bat jamais. C'est suffisant à mon bonheur...

- Tu connaissais Marius ?

- Sans plus... Il fourguait un peu de coco. Une figure du quartier, mais du genre discret... Toujours seul...

Br°lis cligna des yeux et s'épongea le front avec un mouchoir à carreaux.

- Pas de petites amies chez tes copines ?

-Non. Et puis, c'était plutôt le genre à avoir des petits copains... Il était de la jaquette.... Je l'ai d'ailleurs vu monter avec Louis, un mignon du quartier qui...

Ferdinand lui coupa la parole.

- Louis ? Lequel ? L'anguille ?

- Non... Mavières... C'est pas un vrai professionnel... Enfin, il ne tapine à Pigalle que de façon occasionnelle. On le trouve plutôt dans la haute...

Chez Pascin ou au Cyrano... Vous voyez le genre... Partouzes mondaines...

Le commissaire hocha la tête en signe d'approbation.

- Tu as vu quoi, à la fenêtre ?

Jenny se leva de sa chaise et montra le coin de la rue.

- Une automobile était arrêtée avec le moteur en marche, avec une femme seule au volant. Elle a sorti une arme à feu de son sac et a tiré trois fois sur le nègre. Puis elle a démarré.

- Le numéro de la voiture ?

- Je ne l'ai pas noté... Mais c'était une Citroën grise... Et puis la frangine était brune... C'est tout ce que je peux vous dire...

- Merci Jenny, dit Ferdinand. Tu peux retourner au boulot...

-Impossible tant que vous êtes dans l'hôtel... La journée est foutue.

-Va au cinéma...

-Non. Je vais rentrer me coucher. Seule... Cela me changera.

La fille ouvrit la porte de la chambre, hésita quelques secondes, puis revint vers le commissaire.

-Marius, dit-elle à voix basse, il allait souvent au Poirier. Tous les soirs à 7 heures... Le vieux Max Tar-doux l'avait à la bonne... J'espère que vous direz à vos collègues des mours de m'emmerder un peu moins, vu que j'ai été coopérante avec vous...

Br°lis la regarda sans répondre.

* * *

Le comte Félicien de Laval déboucha une seconde bouteille de Champagne, remplit le verre de Gloria Saphir et allongea son mince corps de septuagénaire sur un sofa jonché de coussins en soie blanche.

- Vous n'êtes donc jamais contente, mon amie, dit-il en jouant avec un ouf d'alb,tre. Le sexe ! Rien que le sexe ! Moi, je ne suis pas comme vous...

D'autres choses me font jouir... La peinture, par exemple... Il m'arrive de rester plusieurs heures devant ce magnifique Soutine... Si rouge... Rouge sang...

- Vous m'aviez promis d'étranges cérémonies, reprocha la veuve. J'attends toujours...

- Nos séances erotiques du samedi ne vous suffisent plus ? Ce sont pourtant de beaux spectacles...

Elle soupira.

-Du petit thé,tre o' on ne va jamais trop loin... Simulations de douleur et comédies de maisons closes... De l'illusion... Du toc !

- Un peu de patience... Bientôt, on vous fera pénétrer 65 dans un autre monde... Pour l'instant, vous n'êtes pas encore prête...

Gloria jeta son verre qui se fracassa sur le plancher de bois verni.

-Menteur... C'est vous qui n'osez pas franchir certaines portes... Un

pervers humaniste, voilà ce que vous êtes... J'ai eu tort de vous faire confiance... Avec vos réunions feutrées pour des orgies minables, vous êtes ridicule... Même chez votre ami Pascin, c'est plus délirant...

Il posa le bibelot sur le sol et fit craquer ses longs doigts maigres.

-Personne ne vous oblige à venir à mes fêtes. Récemment, vous n'y boudiez pas, que je sache... que me reprochez-vous ? Notre différence ? Moi, je suis un homme de plaisir... Un pur esthète... La folie sans limites ne m'amuse pas et j'ai horreur de l'hystérie... C'est vulgaire... Je trouve même ça très laid... Barbare... Primitif et sans saveur. Non... Vous, vous manquez de distance... C'est une faute de goût impardonnable.

La femme blonde éclata d'un mauvais rire.

-Hypocrite...

Le comte leva les yeux au ciel et s'étira.

- Gloria, vous manquez vraiment de tenue... Mais je tiens à vous rassurer.

Un de mes chers vieux amis règne sur des pratiques toutes différentes des miennes. Et il vous connaît déjà. Il vous observe avec une grande attention... C'est lui seul qui décidera du moment où vous serez apte à

rejoindre son groupe. Inutile de me demander qui c'est... Je ne vous le dirai pas. En attendant sa décision, viendrez-vous quand même demain soir ?

- Peut-être, répondit la veuve.

Elle se leva, regarda le tableau de Soutine et ricana.

66

- C'est un boucher, votre peintre... Félicien de Laval haussa les épaules.

- Voilà une opinion qui n'engage que vous... Gloria Saphir sortit en claquant la porte et retrouva

son chauffeur qui l'attendait dans le boudoir.

-Allons traîner sur les fortifications, Romain. J'ai envie de sentir la sueur du peuple.

Troublé par la discussion avec Max Tardoux, Edouard Moreau avait décidé de repasser à L'Or des livres. Il marchait dans la rue sans voir personne, inquiet du pressentiment qui le portait à croire que Paul Albin était directement impliqué dans l'assassinat de l'Africain. Rien de précis ne justifiait pourtant sa crainte. La vive dispute qu'il avait surprise le midi même entre Louis et Marius ne prouvait pas la responsabilité de l'inverti dans le crime, et les rapports entre ce dernier et le Belge lui étaient encore bien trop mystérieux pour confirmer ses soupçons. Il ne réagissait donc qu'en fonction d'une intuition.

Ce n'était pas la première fois que le jeune homme avait des sensations de la sorte. Souvent, il recevait des images opaques ou une information confuse à propos d'événements et de certaines personnes. Son solide rationalisme s'effritait chaque fois qu'une telle vision le frappait, d'autant plus que la majeure partie de ses inspirations se révélaient ensuite exactes. Refusant de se considérer comme un médium et farouchement récalcitrant à toute idée de sixième sens, il n'en était pas moins décontenancé par l'évidence de son pouvoir à discerner certaines vérités au-delà de toute logique raisonnable. Il s'étonnait avec beaucoup d'agacement de

67

l'imparable exactitude des sentiments qui le traversaient malgré lui et détestait savoir en être l'involontaire dépositaire.

Sa faculté de seconde vue le poursuivait depuis l'enfance. Il ne pouvait nier ce don. 7 dix-sept ans, pendant une projection dominicale des Travailleurs de la mer dans un cinéma des Grands Boulevards, il avait réalisé brusquement que son père venait de mourir et n'avait pas osé le dire à sa mère qui regardait le film à côté de lui. quelques jours plus tard, un courrier de l'armée confirma le malheur.

Une autre fois, la certitude d'une catastrophe sanglante lui vint à propos d'un de ses anciens camarades de lycée. La presse du lendemain lui apprit que cet ami avait tué sa femme et ses deux enfants au cours d'une crise de démence.

Aujourd'hui, une transe lui soufflait en force l'existence d'un lien entre Paul Albin et l'assassinat de la rue Tholozé. C'était insupportable et douloureux. Une angoisse fébrile l'oppressait...

Il arriva enfin devant la librairie familiale et faillit bousculer André

Breton qui en sortait à toute allure. Le chef de file du groupe surréaliste semblait irrité à l'extrême. Il s'éloigna vers Barbès.

Moreau le suivit un moment des yeux, puis il entra dans le magasin où sa mère triait des livres pour enfants.

- Tu t'es disputée avec M. Breton, maman ?

-Non... Il m'a simplement vu, dit une voix amusée au-dessus du jeune homme.

Lui et moi ne sommes pas encore complètement f,chés à mort, mais cela ne va pas tarder...

Edouard leva la tête et reconnut Jean Cocteau qui se dressait sur la dernière marche d'un escabeau afin

68

d'examiner les belles reliures anciennes alignées sur une étagère en bordure du plafond.

- Je trouve absurde ces chamailleries entre personnes intelligentes, soupira Simone. Mais qu'est-ce qu'il vous reproche ?

Le poète redescendit des hauteurs et s'accouda nonchalamment au comptoir.

- Chère amie, André Breton a juste le tort de ne pas me prendre au sérieux d'une façon trop sérieuse. C'est ainsi... Moi, je n'y peux vraiment rien si tout le monde n'est pas de la trempe d'un Guillaume Apollinaire ou d'un Antonin Artaud... Mais à chacun ses monstres et ses chimères...

L'éclectisme et la fureur sont des pentes favorables qui charrient des diamants dans la boue. L'excommunication et le dogme sont les défauts des aveugles. Breton ne veut voir que ce qui le conforte dans son papisme. Il aime beaucoup juger et condamner... quel dommage qu'une mentalité

d'adjudant pervertisse un esprit aussi remarquable... Mais comment va le jeune fils du dragon qui veille sur les trésors de L'Or des livres ?

Toujours attiré par le cinématographe ?

-Le théâtre aussi, monsieur Cocteau, répondit Edouard. Mais il y a bien longtemps qu'on ne vous avait pas vu. Mon oncle m'a dit que vous étiez souffrant...

- J'essayais juste de me débarrasser d'une sale habitude.

- Vous vous êtes enfin désintoxiqué ? intervint Mme Moreau.

- Exact, Simone. Pour m'éloigner de l'opium, je suis resté enfermé pendant quelque temps aux Thermes urbains, rue de Chateaubriand... J'y ai d'ailleurs travaillé. Poèmes et dessins... Maintenant, je vais aller à

69

7

Villefranche-sur-Mer, afin de me couper d'une nouvelle tentation et vérifier si je suis encore capable de rêver sans la drogue... Donnez-moi donc quelques vieux romans populaires pour le voyage... Avez-vous la collection de Tip Walter ?

- Non, répondit la libraire.

- Et des S,r Dubnotal ?

- Un seul... Haine posthume...

-Belle immortalité !... Je le prends... Et choisissez le reste vous-même...

Mais pas les récits de votre frère... Je les ai tous... Cyril me les envoie.

Edouard oublia ses appréhensions en regardant virevolter Jean Cocteau dans la librairie. Il le trouvait fascinant et drôle. Comme un clown acrobate...

- Tu dînes ici ? demanda Simone à son fils.

- Non... Je suis juste passé me changer.

Il serra la main du poète, emprunta l'escalier en colimaçon qui débouchait dans l'appartement, mit un col et des manchettes propres, essuya la sueur qui trempait son visage et couvrit ses cheveux rebelles de brillantine.

Au moment de retourner dans le magasin, un vertige le happa de nouveau. Ses doigts agrippèrent la rampe de fer. Le souffle lui

manquait. Un étau invisible lui compressait la nuque et l'hypothèse de la mort prochaine de Paul Albin l'éblouit en une seconde. Il s'affala lourdement sur le plancher, suffoqua, ferma les yeux et s'évanouit.

La chaleur devint beaucoup plus forte à l'heure de la sortie des magasins et des bureaux. Un soleil implacable inondait les rues d'une lumière brulante et un ciel sans nuages ne portait guère l'espoir d'un orage apaisant. Une mauvaise odeur remontait des égouts. La ville entière suffoquait. Chacun cherchait avec peine sa respiration, bougeait au ralenti, transpirait d'abondance et entrait dans les cafés pour se désaltérer à l'ombre. Une vendeuse d'éventails proposait sa marchandise à

l'entrée du métro de la place Blanche. On la prenait d'assaut.

Installé à une table de la terrasse du Cyrano, Paul Albin buvait du cognac.

Son humeur était sombre. Les rencontres imprévues et les nombreux contretemps de la journée lui laissaient présager une nouvelle accumulation de retards. Il se sentait vulnérable et malheureux. Les images de son passé

refluaient en surface dans une confusion douloureuse. Elles défilaient en désordre, se mêlant les unes aux autres en un kaléidoscope emballé.

Souvenirs de tranchées, moments honteux de son enfance, noyade muette de sa sour, errances nocturnes, délires sensuels et monstruosité horribles...

Sans défense ni volonté, il ne maîtrisait plus l'ordre des choses, constatait qu'Edouard Moreau n'arrivait pas, se 11

demandait quelle en était la raison, tentait vainement d'évaluer l'opportunité de continuer à l'attendre et cherchait sans y parvenir à

évacuer les inquiétudes qui le submergeaient depuis son bref échange avec l'albinos.

L'ivresse n'effaçait pas l'impression de danger mortel qu'il avait ressentie à l'écoute des vagues menaces de cet industriel poitevin aux pratiques insolites. L'évidence d'une fatalité potentielle lui donnait la chair de poule et le rendait en retour insensible à la canicule qui s'abattait sur Paris. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil. Norbert Glivard

pouvait le trancher sans risques.

Un dandy à l'accent portugais s'approcha de lui.

- Tu es au courant ?

- De quoi ? demanda le Belge.

- Marius a été descendu.

L'information du Brésilien laissait Albin perplexe. -Le vendeur de drogue qui montait parfois avec Louis ? murmura-t-il. -Oui... Marius Touré...

- qui a fait le coup ? José grimaça.

- On ne sait pas... Mais la rousse est sur les dents... C'est mauvais pour le petit commerce... Je vais changer de quartier...

-Pourquoi ? s'étonna Paul. La police va foutre la paix aux gigolos de notre trempe. Ce meurtre est certainement un règlement de comptes. On n'a rien à

voir avec ça...

- Sauf que Marius me fournissait... Le commissaire Br°lis m'a interrogé tout à l'heure... Il s'occupe personnellement de l'affaire... C'est vraiment pas un type commode...

Albin soupira et termina son verre d'alcool.

- C'est son métier...

72

- Il y a autre chose, ajouta le Brésilien. Max Tardoux m'a chargé d'une commission... Il veut que tu ailles le voir au Poirier...

- Pourquoi ?

-Il ne me l'a pas dit... Si j'étais toi, je ne le ferais pas attendre.

Le Gantois fit signe qu'on lui serve un nouveau cognac.

- Va lui dire que je passe tout à l'heure... Au fait, j'ai trouvé ton message sur ma porte ce matin...

- On compte sur toi, demain soir.
- Je viendrai sans faute. -Louis sera là aussi... -Très bien...
- Je vais prévenir Max que tu arrives.

José s'éloigna. Paul Albin se sentit plus mal à l'aise qu'auparavant.

Depuis son arrivée à Paris, c'était la première fois que Max Tardoux le convoquait. Il en redoutait le pire et préférerait ne pas se rendre tout de suite au rendez-vous.

Les minutes passaient. Edouard Moreau n'apparaissait toujours pas. Le Belge continuait de boire en regardant les gens qui se traînaient péniblement sur le trottoir. Des hommes tombaient la veste. Les filles vénales quittaient leur place pour chercher la fraîcheur sous les arbres. Aucun souffle de vent ne flottait sur Paris. Le soleil rougissait les toits.

Il aperçut soudain Louis Mavières qui marchait en direction de Pigalle. Son pas rapide contrastait avec l'errance lourde des autres personnes présentes sur le boulevard. L'inverti jetait parfois un regard en arrière, s'arrêtait et repartait aussitôt. Une intense nervosité lui donnait des allures de pantin désarticulé. Cette attitude fébrile lui était anormale. D'ordinaire, il entretenait une

73

nonchalance extrêmement calculée. Son comportement actuel témoignait du désordre de son affolement. Il zigzaguait dans la foule comme un oiseau égaré.

Albin régla ses consommations, quitta la terrasse du café, traversa le boulevard pour rattraper Louis, mais stoppa son élan en le voyant être interpellé par des hommes qui l'obligèrent à monter avec eux dans une voiture. La connaissance des méthodes policières du quartier permit à Paul de comprendre que Mavières avait été embarqué par des inspecteurs. Indécis, il préféra bifurquer rue Germain-Pilon, remonter vers la place des Abbesses et gagner le Sacré-Cour.

La vue de l'Hispano de Gloria Saphir roulant à sa rencontre le fit battre en retraite.

Il entra dans un bistrot auvergnat où l'on servait des menus à prix fixe.

Un homme au visage discrètement maquillé l'aperçut et lui fit signe de

le rejoindre à sa table.

-Bonsoir, Julien, dit le Gantois en s'asseyant.

-Tu n'as pas l'air bien, Paul, remarqua l'individu qui portait de grosses bagues en or aux doigts des deux mains.

- C'est le temps qui m'opprime, mentit le Belge. Je n'ai pas l'habitude d'une si forte chaleur.

Son interlocuteur lui tendit son porte-cigarettes en argent massif.

-J'attends les filles. Tu vas dîner avec nous...

-D'accord, répondit Albin, mais je dois d'abord donner un coup de téléphone.

Il se leva.

- Je te commande toujours un anis, déclara Julien. Le Gantois approcha du comptoir, demanda le

numéro de L'Or des livres et s'enferma dans la cabine. Simone Moreau décrocha le récepteur à la quatrième

74

sonnerie et lui apprit que son fils Edouard avait été victime d'un léger malaise. Rien de bien grave, mais le docteur avait ordonné qu'il garde le lit jusqu'à dimanche. Elle préférait ne pas le déranger, s'en excusa et raccrocha après avoir promis d'informer plus tard son fils de l'appel.

quand Paul Albin revint s'installer à la table de l'homme fardé, deux femmes étaient assises avec lui.

-Tu connais Yvonne, dit Julien. Elle, c'est Tina... Ma nouvelle... Du premier choix... On la surnomme déjà ' Trompe-la-mort ^a...

Le Belge salua les deux prostituées. La blonde Yvonne se poudrait tandis que la brune Tina dévorait un cro^oton de pain.

- Montmartre est en pleine panique avec l'assassinat de Marius Touré, chuchota le proxénète en allumant la cigarette de tabac turc qu'il avait offerte à son invité. C'est un vrai mystère, ce crime... Le milieu n'y comprend rien du tout. Personne n'est au courant... Le nègre était tout ce qu'il y a de plus régulier pour une tante... Pas d'ennemis... Jamais de problèmes avec quiconque... ç mon avis, c'est un de ses clients qui

a perdu la tête.

- N'empêche que les flics embarquent tous les amateurs de coco du quartier, ricana Yvonne. Y compris des frangines... Tina et moi, nous sommes tranquilles... Jamais de drogue...

-Je leur défends d'y toucher, affirma Julien. C'est du vice...

- qui travaille pour vous ? demanda Tina en dévisageant Albin avec insolence.

-Tu ne dois jamais poser ce genre de questions, marmonna son protecteur en roulant des yeux. T,che de ne pas recommencer...

75

Elle se mordit les lèvres et porta son attention sur le contenu du ravier que la serveuse déposait sur la table.

- C'est pas un secret, protesta Yvonne. Tu peux être au courant, ma vieille. Paul n'est pas un maquereau. Il ne mange jamais du pain des trottoirs... Son turbin à lui, c'est de naviguer dans le grand monde... Il y est très apprécié comme monsieur à tout faire et auquel on fait tout...

¿ condition d'y mettre le prix. Il est éclectique, mais cher.

Julien éleva la voix.

-J'aime qu'on m'obéisse... Les murs ont des oreilles... Surtout les murs des cafés et des restaurants... Alors, fermez vos gueules et bouffez-Les filles échangèrent un sourire narquois, puis elles ne prononcèrent plus une parole au cours du repas. Seul leur protecteur monologuait.

-L'ennui, c'est que l'assassinat de Marius va faire la première page de tous les canards du pays. C'est pas bon... Les clients de ces dames aiment la discrétion. Ils ne vont plus oser venir jusqu'à Montmartre pour s'offrir la bagatelle tarifée. De peur que les flics les arrêtent dans une rafle ou de ramasser une balle perdue... Et je ne te parle pas des amateurs de poudre... Eux, ils vont carrément changer de fournisseurs... Même les cabarets à la mode ont du mouron à se faire... Pigalle va être en quarantaine, tant que le coupable est en liberté... C'est moche en pleine Exposition... On se faisait de l'or...

Il se tut pour gober une poignée de radis rosés, rota bruyamment, but du vin rouge et afficha un sourire ricanant.

- Moi, je suis certain que le vieux Max fait déjà sa propre enquête, afin que tout ça se règle vite et que le quartier redevienne comme avant... Tu sais, Tardoux, c'est le genre de mec à savoir faire parler un muet...

76

Avec lui, le tueur de Marius est plutôt mal barré... En 1920, je me souviens d'un meurtre à la gomme qui avait gêné nos habitudes... Une fillette violée dans la rue des Saules... On ne pouvait plus rien faire...

Des inspecteurs partout... La crise ! Max a réuni les caôds, donné des ordres et mené lui-même la bataille. quand l'assassin s'est aperçu que le milieu le traquait, il a eu tellement peur qu'il a préféré se livrer aux flics.

Paul écoutait le proxénète d'une oreille presque distraite. Il connaissait la puissance de Tardoux sur le nord de la ville et pensait urgent de le rencontrer au plus vite. Prudent surtout, car retarder cette entrevue risquait d'éveiller des soupçons... Il jugeait inutile de braver sa colère, surtout que ses activités ne contrariaient pas le système établi par le vieux truand... Si Max voulait le voir, ce ne pouvait pas être pour l'avertir d'une éventuelle punition de sa part. Albin n'avait jamais agi sur les brisées de la pègre. Il y avait bien quelques amis, mais il ne travaillait jamais en cheville avec eux...

La mort de Marius l'inquiétait pourtant, même si l'Africain entretenait peu de rapports personnels avec lui... Ils n'avaient jamais pris un verre ensemble ou traîné de concert dans les bars de Montmartre. Mais Touré

montait parfois faire l'amour avec Louis Mavières. Il fournissait aussi en cocaïne José le Brésilien, et quelques autres de ses connaissances qui vendaient également leur charmes au gré de la demande ou de leurs besoins, mais lui ne s'était aucunement exposé avec lui. Au contraire, les deux hommes observaient une froide distance entre eux.

Son esprit fut à nouveau empli par les menaces de Norbert et la lourdeur de leurs secrets communs. Des secrets terribles que Max Tardoux ne pouvait pas connaître... C'était un autre univers, effrayant, basé sur 77

des cérémonies macabres accomplies par toute la secte. Albin en était prisonnier. Bourreau et victime. Sans possibilité de fuite. Il ne voyait pas d'issue à la situation et sentait que ses jours étaient comptés s'il ne cédait pas aux ordres du groupe.

Le repas s'acheva sans que Julien n'ait un seul instant cessé de parler.

Après avoir ingurgité une fine à l'eau, les filles se levèrent pour retourner au travail.

Alors seulement, le proxénète se pencha à l'oreille du Belge.

-J'ai voulu que tu puisses manger tranquille, mon vieux, mais il faut que je te dise que Max Tardoux veut te voir. Il a passé le mot à tout le monde dans Pigalle et il n'a pas l'air dans ses bons jours.

-On m'a déjà prévenu, dit calmement Albin.

- On t'a prévenu et tu n'y as pas encore été ? s'étonna Julien. T'as pas peur, toi...

-J'avais faim... Allons-y ensemble, si tu veux... Maintenant...

- Banco, sourit Julien.

Ils sortirent dans la rue Germain-Pilon, remontèrent en direction de la Butte et arrivèrent à la hauteur du Poirier.

Le proxénète regarda discrètement à l'intérieur du café, eut un mouvement de recul et empoigna l'épaule du Gantois.

-Regarde, dit-il dans un souffle. Tardoux est en pleine discussion avec le commissaire Ferdinand Br°lis. Vaut mieux attendre que ce soit fini. Je ne tiens pas à me faire remarquer par ce flic...

Paul se sentait impatient.

-Débine-toi, Julien... Moi, j'y vais quand même...

Il entra dans le café, bouscula José qui en sortait, avança jusqu'à la table du truand et s'immobilisa.

78

Max le regarda tranquillement.

-Vous permettez, commissaire, je dois dire deux mots à cet homme...

Le policier se leva en silence et s'installa au comptoir.

- Asseyez-vous, Albin, dit Tardoux. Le Belge obéit et alluma une cigarette.

- Br°lis est bien conciliant avec vous...

- Pas du tout... Il se doute que notre conversation n'a aucun intérêt pour lui. Les affaires de mours ne sont pas son domaine...

- Depuis quand sont-elles les vôtres ?

-Ne vous trompez pas... J'ai voulu que nous nous parlions ensemble pour une histoire de famille... Enfin, d'une famille amie...

- Je ne vous suis pas, dit le Gantois.

Max Tardoux resta un moment silencieux, puis il parla lentement entre ses dents. De façon presque inaudible.

- Vous êtes trop souvent avec Edouard Moreau. C'est un gentil garçon que j'ai vu grandir et que j'aime bien. Il passe beaucoup de temps avec vous...

Je n'aime pas ça... Les jeunes gens qui sont dans votre sillage finissent toujours par servir de chair fraîche aux pervers qui vous engraisent...

Je ne me suis jamais mêlé de votre trafic sur mon territoire tant que vous rabattiez des garçons bouchers ou des bourgeoises en mal de par-touzes...

Cette ^fois, c'est autre chose. Je ne veux pas que mon petit Edouard figure à votre tableau de chasse.

Paul se détendit.

- Soyez tranquille... Je n'en ai pas l'intention... Edouard Moreau est mon seul ami... Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il glisse un jour dans cette saleté... Vous pouvez me croire sur parole...

79

Max regarda son interlocuteur dans les yeux.

- Vous avez l'air sincère, mais sachez tout de même que si vous causez le moindre tort à Edouard, je m'occupe de vous...

- Des menaces ? ricana Br°lis qui s'était rapproché de leur table.

- Affaire privée, commissaire...

- Admettons, dit Ferdinand en reprenant place. qui est ce monsieur ?

- Un gigolo nommé Paul Albin, déclara le truand. -J'en ai entendu parler...

-Je peux m'en aller ? demanda le Gantois.

-Attendez-moi, déclara le policier. J'ai quelques questions à vous poser...

Paul se leva, se posta devant le comptoir et commanda un cognac.

- Ce garçon ne fréquentait pas Touré, prévint Max quand il fut à nouveau seul avec Br°lis.

-Peut-être, mais je sens qu'il a un problème...

-Nous aussi... Avant son arrivée, j'allais justement vous dire que je n'ai pu lever aucune piste pour l'assassinat de Marius.

Le commissaire sortit sa pipe.

- Moi, j'en ai une... Une femme en est l'auteur... Ne me dites pas que vous ne le saviez pas, mon cher Max...

-Ne perdez pas de temps, Ferdinand. Ce n'est pas un crime du milieu.

- Alors, dans ce cas, vous ne devez pas être beaucoup plus avancé que moi...

Ils se regardèrent en silence.

¿ l'écart, Paul Albin buvait verre sur verre en observant la rue. Il crut voir passer l'Hispano noire de Gloria Saphir et détourna vivement la tête vers la table de Tardoux.

80

Br°lis allumait sa pipe et souriait.

- Pour une fois, vous devriez m'aider, Max... Sinon, je vais être contraint de vous g,cher la vie et de perturber les activités de ce quartier.

-Je n'ai jamais collaboré avec un flic.

- On m'a pourtant renseigné sur la sympathie que vous éprouviez pour

ce brave Africain... Il paraît même que c'est votre bénédiction qui lui permettait de pouvoir exercer son travail sans danger...

Le vieil homme supporta impassiblement le regard du policier.

- C'était un type correct... Pas un de ces petits revendeurs combinards...

- ¿ qui pouvait-il donc déplaire ? -Je ne lui connaissais pas d'ennemi.

-Tout le monde a des ennemis... Même un caÔd comme vous a des ennemis.

-Les rivaux, je m'en charge...

-Il y a toujours de nouveaux adversaires qui surviennent lorsque les anciens sont morts. Une bande cherche peut-être à vous prendre le secteur...

Tardoux secoua négativement la tête.

-Je ne dirige plus rien ici, commissaire. On me consulte encore et on me respecte, c'est tout... Croyez-moi... Le milieu n'est pour rien dans le meurtre de Marius. Je vous l'ai déjà dit-Ferdinand se rembrunit.

-Faire toujours cavalier seul, c'est dangereux... Ce serait f,cheux qu'il vous arrive un malheur, Max... Il s'ensuivrait une Saint-Barthélémy des truands. Tout ça pour un nègre homosexuel et trafiquant de cocaÔne...

- Nous nous sommes tout dit, articula sèchement Tardoux.

- Permettez-moi d'en douter, gloussa Br°lis.

81

Il se leva, se dirigea vers Albin et le prit par le bras.

- Faisons quelques pas ensemble et causons, dit-il en l'entraînant dehors.

Paul ouvrit la porte du Poirier et précéda le policier sur le trottoir.

La chaleur était toujours aussi forte. Aux fenêtres des maisons, des hommes en maillot de corps s'éventaient avec un journal. Les cafés recueillaient des noctambules en sueur qui avalaient des bocks ou de la limonade.

Avachies contre les murs, des prostituées ne pouvaient pas empêcher leur rimmel de couler. La moiteur de l'été abrutissait toute la population du quartier.

- qui vous en veut, Albin ? demanda Ferdinand au bout d'un moment. Vous avez l'air d'un homme traqué... Dettes de jeu ? Chantage ? Mari jaloux ?...

Je peux vous aider...

- ¿ faire l'indic ? le coupa Paul.

-Non... Ce n'est pas votre genre... Vous êtes trop l,che pour prendre le risque de collaborer avec moi... Il y a cinq minutes, j'ai entendu Tardoux vous menacer, mais je sais que vous ne me direz rien contre lui... Ni pourquoi il vous déteste...

- Si c'est pour le meurtre de Marius que vous me questionnez, je...

- Je sais que vous connaissiez assez mal ce garçon, l'interrompit Br°lis.

Et la drogue n'est pas votre religion, même s'il vous arrive parfois d'en prendre... Non... C'est autre chose qui vous ronge...

Le Gantois se rebiffa.

- Pourquoi cet interrogatoire ?

Ferdinand se composa une attitude de brave ours.

- quel interrogatoire ? On discute simplement en marchant par une belle nuit un peu trop chaude. C'est tout...

82

-Alors, je vous laisse. Bonne nuit, commissaire... Ferdinand soupira.

- Vous ne voulez pas me confier vos ennuis ? Paul s'immobilisa.

-Je n'ai pas d'ennuis.

-Très bien... Soyez entêté... Enfermez-vous bêtement dans vos problèmes et votre orgueil. Mais si vous changez d'avis, je suis toujours prêt à vous entendre. C'est une de mes qualités de savoir écouter... Comme d'ailleurs de sentir quand un homme a peur pour sa vie... J'espère que vous passerez quand même une bonne fin de nuit,

monsieur Albin...

Il abandonna le gigolo et remonta lentement vers la place des Abbesses.

Le Belge le suivit des yeux, puis il emprunta la rue André-Antoine pour revenir à Pigalle. Les avertissements de Tardoux et la pertinence du commissaire Br°lis pesaient sur son esprit déjà perturbé par le mépris qu'il éprouvait envers lui-même. Il n'avait plus la force de tricher avec l'angoisse.

Julien vint à sa rencontre.

- Alors, tout s'est bien passé avec le vieux ? demanda-t-il avec un sourire.

- Ne t'inquiète pas pour moi, répondit Paul.

Le proxénète haussa les épaules, salua chaleureusement son ami, continua son chemin, bouscula un colosse chauve en costume de gandin et s'excusa.

L'homme grogna sans répondre et partit en direction de la ruelle qu'avait prise le Gantois.

Tout était désert dans ce passage, à part la présence de nombreux chats qui s'y cachaient autour des poubelles pour surprendre les rats au sortir des soupiraux. La lueur des rares réverbères jaunissait les pavés cras-83

seux. Des senteurs d'urine et de pourriture flottaient dans l'air. La ruelle avait tout d'un coupe-gorge.

L'impression d'être suivi fit ralentir Albin. Il se retourna brusquement et se trouva nez à nez avec le colosse.

- C'est pas bien de se confier aux flics, dit le géant avec un accent italien. M. Norbert t'a pourtant prévenu qu'il fallait rester muet.

- Je ne lui ai pas parlé du groupe, Gino, balbutia le Gantois. Je te le jure. J'ai rien dit... Rien du tout...

Il voulut continuer sa route, mais l'autre lui barra le passage.

-Menteur... Je ne t'ai pas quitté des yeux depuis la fin de l'après-midi...

Tu as rejoint le commissaire Br°lis dans ce café... Puis tu en es sorti

avec lui.

- Et après ? Gino gloussa.

- On m'a laissé carte blanche si tu nous trahissais... Tous les pouvoirs...

De vie ou de mort... Il sortit un couteau de sa poche.

- Norbert te donnera tort si tu m'exécutes, murmura Paul.

- Pas quand je lui expliquerai pourquoi.

Le Gantois esquissa un mouvement de défense. La brute lui arracha sa canne plombée des mains, puis il donna un mouvement meurtrier à l'arme blanche, mais s'écroula sur les pavés, avec un poignard planté dans son dos.

Albin aperçut Romain qui allumait une cigarette à quelques mètres de lui.

- que faites-vous là ? balbutia-t-il.

- Après une petite saillie un peu trop banale sur les fortifications, Madame a eu envie de vous, dit calmement le chauffeur de Gloria Saphir. Vu la nature de ses

84

projets pour la nuit, il ne fait aucun doute qu'elle vous veut vivant.

Donc, je n'avais pas le choix...

- Comment m'avez-vous trouvé ?

- Je suis allé au Cyrano et ce bon José m'a dit que vous étiez au Poirier...

Je suis passé devant avec la voiture. Je vous y ai aperçu au comptoir. Le temps de me garer et vous en sortiez avec cet homme à la pipe... Puis, vous êtes reparti tout seul... J'ai préféré me tenir à l'écart pour vous observer... Je m'attache toujours aux amants réguliers de ma maîtresse.

Curiosité... Pure curiosité... C'est alors que ce malabar a surgi d'une encoignure de porte et qu'il vous a suivi. J'ai fait pareil... Avec discrétion, bien s'r. quand j'ai compris qu'il allait vous saigner, j'ai lancé mon couteau... Entre les omoplates... Je ne manque jamais mes

cibles.

- Bien que ça me déplaie, je suis obligé de vous remercier.

Romain écrasa son mégot sous sa botte, récupéra son arme, empoigna le corps du colosse, le dissimula derrière de hautes poubelles et regarda Paul.

- Il ne me paraît pas très opportun de rester là. Prenons la rue Houdon et ne musardons pas... Madame vous attend chez Pascin.

Seul dans sa garçonnière de l'île Saint-Louis, Norbert Glivard se perdait en conjectures et ne parvenait pas à trouver le sommeil. Dehors, aucun souffle d'air ne traversait la ville endormie. Le soleil commençait à se lever. La chaleur devenait de plus en plus insupportable.

L'albinos alluma la lampe de chevet pour lire l'heure à sa montre et il fronça les sourcils en songeant que Gino Billocci avait promis de l'appeler régulièrement pour lui rapporter les moindres agissements de Paul Albin.

Depuis le début de la soirée, le téléphone n'avait plus sonné. Cela suffisait à laisser craindre le pire. L'Italien n'avait pas l'habitude d'une telle désobéissance. Son silence devenait inquiétant.

Il quitta son lit, enfila une longue chasuble en soie blanche, alla vers la fenêtre et l'ouvrit à la recherche d'un peu de fraîcheur. L'absence totale de vent le désola. Il posa son front sur la vitre, fixa la Seine alan-guie dans la pénombre et se concentra pour mieux analyser la situation.

Le recrutement du gigolo belge avait beaucoup servi la secte pour franchir les limites du raisonnable. Son manque de scrupules, sa vénalité, son indifférence devant la sauvagerie et sa grande cruauté permettaient 87

au groupe d'aller enfin au bout de chaque nouvelle expérience.

Si ses soudaines réticences le rendaient maintenant extrêmement dangereux pour la sécurité des membres de la secte, Norbert Glivard ne pouvait cependant pas se résoudre à l'éliminer. Il était trop conscient que la cérémonie du samedi suivant ne pouvait pas réussir sans ce que le Belge devait y faire... Le temps manquait pour lui trouver un remplaçant d'une même valeur. Il savait aussi que l'annulation de ce rendez-vous était impossible. Bien trop d'enjeux

soutenaient cet aboutissement de plusieurs années de travail, d'espérances et de très coûteux investissements.

Paul Albin était indispensable à cette rencontre.

L'industriel s'en voulut d'avoir désigné cette brute bornée de Gino pour exercer la surveillance rapprochée du Gantois. L'urgence de la situation l'avait forcé à improviser ainsi, alors qu'il s'appliquait d'ordinaire à

programmer la vie de l'organisation avec minutie. Son statut de grand maître l'y contraignait et il se demanda si ses stratégies immédiates ne risquaient pas d'être bouleversées par ce dérèglement. Lui aussi avait des comptes à rendre. Il agissait sous la dépendance d'une puissance dont les buts l'exaltaient.

La mission qu'on lui imposait le mettait d'ailleurs en péril d'une façon permanente. Au moindre faux pas, la sanction serait immédiate. Aucune protection n'existait contre le pouvoir de ceux qui l'avaient chargé de compromettre d'importantes personnes dans ces jeux infernaux.

Il écarta l'envie de changer ses plans actuels. Mieux valait pour lui ne pas s'exposer en situation de faiblesse à l'attention de ses commanditaires.

Dans une heure, Ludovic Pion allait partir pour Lille 88

õ Contran Cordaves organisait une fête un peu particulière pour ses très riches amis de Roubaix et Tourcoing. Norbert devait prendre ensuite le train avec Louis Mavières pour rejoindre le photographe dans la capitale des Flandres...

La soirée prévue était une simple opération commerciale qui n'avait rien de commun avec la grande cérémonie du 11 juillet. Il était pourtant obligé de s'y rendre. Sans lui, la séance ne pourrait pas avoir lieu... Malgré son érudition en la matière, Contran manquait trop de pratique pour officier de façon convaincante auprès de ces néophytes en mal de sensations étranges.

quant à Louis Mavières, il n'y était sollicité que comme l'acteur d'une attraction erotique qui pimentait le spectacle avant la déclaration de serment des nouveaux initiés.

En préparant cette banale mascarade, l'albinos n'avait pas jugé

nécessaire de s'adjoindre la participation de Paul Albin. Elle lui semblait superflue, puisque tout devait se passer sans violence transgressive.

À présent, il regrettait d'avoir pris cette décision qui lui ôtait le moyen de pouvoir surveiller lui-même le Gantois...

Les lueurs de l'aube éclairaient le fleuve immobile. Une péniche glissait sur l'eau. quelques oiseaux l'escortaient en volant bas. Des reflets rouge et or jouaient sur les tours de Notre-Dame.

Norbert quitta son observatoire, fit les cent pas dans la chambre, alluma une cigarette russe, se versa un verre d'eau, le but avec avidité, regarda longuement l'appareil téléphonique et ressentit une profonde lassitude.

Le silence de Gino lui laissait présager le handicap d'un événement inattendu, donc forcément déplorable... La certitude d'une imminente catastrophe lui parut de

89

plus en plus évidente. Il fallait trouver la parade... Plusieurs solutions s'offraient à lui. Le recours à ses alliés secrets n'était pas impossible, mais la prudence lui souffla d'attendre encore quelques heures avant de les alerter.

Ses dents m,chaient le carton de la cigarette. Les poings serrés, il essayait de retrouver son calme, n'y parvenait pas et tournait en rond dans la chambre.

Ce manège finit par le fatiguer. Son vêtement était trempé de sueur. Une névralgie gagnait sa tempe gauche. Le tabac brun lui souillait la bouche.

Il jeta le mégot par la fenêtre, s'allongea sur le lit et entra dans un demi-sommeil.

*

* *

Ferdinand Br°lis n'avait pas assez dormi quand l'inspecteur Léopold Lévrier vint le chercher à son domicile pour lui annoncer la découverte d'un autre cadavre à Pigalle. Ce meurtre n'était pas un fait

exceptionnel pour le quartier, mais comme le commissaire voulait être informé du moindre crime depuis l'assassinat de Marius Touré, le policier préférait venir immédiatement l'en avertir.

- La voiture est en bas ? demanda Br°lis en enfilaient ses vêtements.

- Oui, répondit Lévrier.

Br°lis noua sa cravate, boutonna ses guêtres, mit son chapeau melon, empoigna sa blague à tabac, verrouilla sa serrure, précéda l'inspecteur dans les escaliers, ouvrit la portière de l'automobile et s'installa lourdement sur la banquette arrière.

Ils roulèrent à travers un Paris coloré d'un soleil d'aurore.

90

- Rien de neuf à propos de la 10 chevaux Citroën grise et de sa conductrice ? demanda Ferdinand en bourrant sa pipe.

- Le petit Alcide et Fossard ont entendu sans succès plusieurs des bons clients de Marius Touré... Ils continuent de travailler Louis Mavières à la chansonnette. Parce que c'est le seul qui semble avoir eu des problèmes avec le nègre...

- Je sais. C'est moi qui leur ai dit de ne pas le lâcher... Je compte sur sa trouille pour nous mettre enfin sur une piste... Parce que pour l'instant, on est en plein brouillard...

- Et Max Tardoux ? Tu espères qu'il nous aide ?

- Lui, c'est autre chose... Il veut surtout régler ça avant nous... question de prestige...

Léopold soupira.

- Une femme qui descend un trafiquant de drogue africain et pédéraste, c'est plutôt original...

- Moi aussi, je ne trouve pas ça très logique. Il y a un truc qui doit clocher là-dedans... Et puis, on ne tue pas sans motif...

- Tu en es certain ?

- Haine, vengeance, cupidité, c'est la trilogie du meurtre. La seule exception, c'est la folie... L'assassinat de Marius Touré ne présente pas les apparences d'un acte commis par quelqu'un qui a perdu la raison.

Mais je peux me tromper.

-On arrive, leur indiqua le policier qui tenait le volant.

La voiture se gara dans la rue Houdon. Br°lis et Lévrier en descendirent et empruntèrent la petite rue Piémontési pour rejoindre la rue André-Antoine, o° leurs collègues étaient rassemblés.

Le grand corps de Gino gisait derrière des poubelles 91

renversées. Plusieurs morsures de rats étaient visibles sur le visage et les mains.

- Poignardé dans le dos, signala le docteur Hubert Fabre. L'arme du crime est introuvable.

- Et ce couteau ? demanda le commissaire en désignant un cran d'arrêt dont la lame scintillait à la lumière du jour naissant.

Le médecin légiste haussa les épaules.

- Pas de sang dessus... ç mon avis, c'est le surin du mort...

Ferdinand regarda l'inspecteur Gilles Ponchet.

- Des traces de bagarre ?

- Rien, admit le policier. -Pas d'indices non plus ?

- Aucun...

- qui l'a découvert ?

Un vieux chemineau aux vêtements r,pés s'avança.

-Moi...

Br°lis ne put réprimer un sourire moqueur.

- Mais je te connais... Ficelle... C'est quoi ta combine en ce moment ?

- Je fournis les restaurants.

- Il avait une demi-douzaine de chats morts dans son sac, dit Ponchet. Vaut mieux pas bouffer du lapin dans les gargotes du quartier...

- Bien en sauce, personne s'en rend compte, affirma le vieillard.

Ferdinand alluma sa pipe.

- C'est bon... T'inquiète pas... On ne va pas te boucler pour braconner les matous... Raconte...

L'homme passa une main crasseuse sur son visage.

- Ici, dans ce coin, les greffiers y viennent toute la nuit se taper des petits rats attirés par les ordures. Pour moi, autant vous dire que c'est une aubaine... Je me

92

planque quand c'est désert... à partir de minuit... Je les attends, mes voraces... Et je les loupe jamais avec ma fronde... Tout à l'heure, il y en a un qu'a glissé derrière les poubelles. quand j'ai voulu le récupérer, je suis tombé sur le macchabée. Alors, ça m'en a fichu un coup... J'ai détalé

comme un fou pour vous avertir...

- Sans lui prendre son portefeuille avant ? demanda Ponchet.

- Vous me croirez peut-être pas, mais j'ai eu si peur que j'y ai pas pensé.

- Le mort avait des papiers sur lui ? demanda Lévrier. -Oui, répondit son collègue. Et de l'argent aussi...

Beaucoup d'argent... En devises de plusieurs pays... Des lires, des marks, des dollars, des pesetas, des florins, des livres sterling et deux cent mille francs français... Une vraie banque à lui tout seul... Il tendit un portefeuille à Ferdinand.

- La présence d'autant d'argent exclut la tentative de vol qui aurait mal tourné, dit le commissaire en examinant le contenu de la pochette de cuir.

-L'assassin lui a laissé sa montre et sa bague.

-Logique, grogna Br°lis. Voyons qui est ce bonhomme. Un passeport italien au nom de Gino Billocci, né le 31 août 1892 à Rome... Une note d'hôtel à

Lisbonne qui date du mois dernier... Un reçu de loyer du 17 rue de Bretagne à Lyon... Une carte à l'enseigne d'une boîte de nuit de Berlin : Sâtanicus^a. Un billet d'entrée pour une corrida qui a eu lieu à Madrid

au printemps...

- Dans l'autre compartiment, il y a une photo pornographique et un billet de train pour Rome. Périmé...

Ferdinand regarda le titre de transport, puis examina le cliché licencieux sans exprimer aucune réaction, le retourna et se gratta le nez.

93

- C'est du boulot de professionnel... Pas de la camelote qu'on vous vend sous le manteau... Trop bien cadré. Un tirage soigné sur du très bon papier. Une prise de vue avec des éclairages recherchés. Une pose sophistiquée des modèles... Aucun nom écrit au verso, bien s'ê...

- Il portait aussi un Luger P 08 sur lui, soupira un des policiers, mais c'est une arme qui n'a pas l'air d'avoir servi récemment...

- Ses habits sont de bonne qualité, ajouta Ponchet. Pas de la confection...

Du fait sur mesure... Ils proviennent d'un grand tailleur de Londres.

-Lyon... Lisbonne... Rome... Londres. Berlin. Madrid, marmonna Br'lis. Il aimait beaucoup les voyages, cet Italien... Son passeport est plein de visas... Un vrai globe-trotter... Et riche, avec ça...

Il empocha le tout et s'attarda sur le visage du mort.

- C'est curieux, mais je crois bien connaître sa tête... J'ai eu affaire à ce client. Il y a plusieurs années...

-Moi, j'ai trouvé ça, déclara Hubert Fabre. C'est tombé d'une de ses poches pendant que je l'examinais.

Il montra une petite broche en or qui figurait un scarabée.

- Bon, soupira le commissaire en gardant la figurine dans sa main. Faut voir si ce bipède a une fiche chez nous... Lévrier, tu fileras au sommier pour que quelqu'un s'en occupe. Fais envoyer aussi un c,ble à

Rome et à Lyon pour savoir s'ils ont quelque chose sur ce monsieur Gino Billocci...

- Je peux m'en aller ? demanda Ficelle.

-Tu es si pressé ? rétorqua l'inspecteur Ponchet. -Il faut que je livre les chats aux cuisines...

- Notez sa déposition, dit Ferdinand à un policier. Et puis, vous le laisserez aller faire son commerce...

94

- Merci, soupira le vieillard.

- T'as de la chance que j'aie horreur du lapin, signala Br°lis.

Il regarda autour de lui.

-Même pas un bistrot ouvert... T'as pas soif, Ponchet?

- Si, patron... On peut aller aux Halles... -Bonne idée... Ensuite, je t'accompagnerai à la

boîte...

Ils retournèrent vers la voiture.

-Vous croyez que ce crime est lié au meurtre de Marius Touré ? interrogea l'inspecteur à voix basse.

- Je ne crois rien, bougonna le commissaire. Mais je n'aime pas ça...

Il sortit le scarabée d'or de sa poche et le regarda. ȳ cet instant, l'orage éclata.

* * *

Romain sourit à Paul Albin et lui tendit une tasse de café noir.

-Attendons la fin de l'averse pour que je vous dépose, dit-il. Rouler par ce temps m'a toujours déplu...

La pluie claquait en saccades sur les hautes vitres du hall d'entrée de l'hôtel particulier de Gloria Saphir. Des éclairs se succédaient dans un ciel assombri de nuages. Le fracas du tonnerre roulait en échos et le Belge croyait entendre la canonnade des tranchées. Il repoussa les images de combats qui remontaient en lui, se laissa tomber dans un fauteuil et tenta d'oublier son trouble en repensant aux errances épuisantes de la nuit qui venait de s'achever.

Une foule éclectique s'agitait chez le peintre Pascin lorsqu'il y arriva.

De petits modèles délurés, quelques

95

artistes célèbres et plusieurs prostitués des deux sexes se mêlaient à de nombreuses personnalités venues de tous les horizons. Sur le pas de la porte, José se désolait à l'idée de devoir rentrer au Brésil s'il ne réussissait pas à faire renouveler son titre de séjour et le député Pierre Voulard lui laissait entrevoir un espoir d'arrangement à condition qu'il cède à certains de ses caprices empreints de scatologie. L'accord fut conclu sans attendre. Albin s'écarta pour laisser sortir les deux hommes.

Romain lui apporta une coupe de Champagne et l'escorta jusqu'à sa maîtresse.

...tendue sur un inconfortable divan, la veuve se voulait provocante. Elle jetait des regards sans ambiguïté autour d'elle, relevait la jupe sur ses jolies cuisses et passait une langue prometteuse sur ses lèvres charnues.

Ses avances erotiques ne motivaient pourtant personne. Les invités étaient trop occupés à colporter avec certitude les ragots glanés dans les antichambres du pouvoir. L'atelier bruissait de discussions politiques ou de mystérieux conciliabules à voix basse. On parlait de l'essoufflement du Cartel des gauches, de la demande des pouvoirs spéciaux du ministre Aristide Briand et de l'éventuelle nomination de Philippe Pétain à la tête des troupes d'intervention militaire dans le conflit du Maroc...

La chaleur était intenable... Une acre odeur de sueur et de parfum de luxe recouvrait les relents des fumées de tabac. La soirée s'éternisait sans virer à l'orgie. Aucun couple ne se décidait à mettre le feu aux poudres.

Lassée de tant d'indifférence à ses invites sexuelles, Gloria Saphir se résolut à entraîner Paul Albin dehors et Romain les conduisit d'abord dans des cabarets à la mode, puis dans des cafés interlopes et des bouges 96

sordides, où aucun individu n'inspira vraiment la jeune femme qui se décourageait au fil des heures.

Son envie obsessionnelle d'être livrée à plusieurs hommes à la fois ne

s'émoussa qu'au bout de la nuit. En désespoir de cause, elle décida de se contenter des services du Gantois et ordonna à son chauffeur de les ramener chez elle.

Malgré l'ivresse et ses soucis, Paul parvint à la satisfaire et elle sombra ensuite dans un lourd sommeil, alors que le jour pointait dans un tumulte d'orage.

Le gigolo se rhabilla en hâte et quitta la chambre en échafaudant une parade contre Norbert. Tout raconter à la police serait stupide sans un apport de preuves. Fuir à l'étranger ne servirait à rien. L'organisation le retrouverait facilement... Une seule solution lui parut bonne...

à condition de faire vite...

Romain interrompit le fil des pensées du gigolo.

- Je serais mécontent s'il vous arrivait quelque chose, dit-il. Madame ne me le pardonnerait jamais... qui vous en veut, Albin ?

Paul hésitait à répondre. En tuant Gino, son allié imprévu lui avait montré

qu'il n'était pas lié au groupe de Glivard...

- Hier soir à Pigalle, ce n'était pas un voleur qui allait vous piquer, continua le chauffeur. J'en suis certain... D'après ce que j'ai entendu de votre conversation avec lui, ce colosse vous connaissait déjà... Mon vieux, votre canne plombée ne vous protégera pas des balles et des guets-apens...

Moi, je le peux...

Le Gantois restait silencieux.

- Je le peux, répéta son interlocuteur en souriant. Albin se demanda pourquoi Romain n'avait rien dit

de l'incident meurtrier à sa maîtresse. Sa méfiance prima sur l'opportunité

de l'aide du chauffeur. S'en

faire un complice lui convenait peu. Il n'avait d'ailleurs confiance en personne. Son exceptionnelle amitié pour Edouard Moreau ne

changeait rien à

cette règle. S'il était convaincu que le fils de la libraire ne le trahirait en aucune occasion, il préférait lui taire ses secrets et le tenir à l'écart des dangers.

Malgré sa veulerie, le Gantois préférait rester seul avec sa peur et appliquer son plan sans attendre. Même s'il avait bien peu de chances de sauver ainsi sa peau... Pour lui, l'essentiel était de se racheter à ses propres yeux...

Il termina lentement son café, posa la tasse sur le dallage, ouvrit la porte de l'hôtel particulier, traversa la cour et s'assit à l'arrière de l'Hispano.

Romain enfila un imperméable de cuir noir et le rejoignit.

-Comme vous voudrez, soupira-t-il en mettant la voiture en marche. Chacun sa mort, après tout... Je trouve ça dommage... Moi, je vous aimais bien...

O` on va, ce matin ?

- Déposez-moi près du Ch,telet.

Le chauffeur ne prononça plus une parole pendant la durée du trajet. Il conduisait lentement sous l'orage, braquait attentivement les yeux sur la route et semblait presque triste. Derrière lui, son passager conservait un regard obstiné, pensait à son plan insensé, l'examinait dans les moindres détails et se persuadait qu'il était imparable.

Cinq heures sonnaient quand ils arrivèrent devant la tour Saint-Jacques.

Le gigolo fit claquer la portière du véhicule, releva les revers de son veston, courba la tête sous la pluie et attendit que l'Hispano s'éloigne, mais son conducteur en descendit et sortit un objet de sa poche.

98

- Prenez ça, dit-il.

Il lui tendit un Ruby calibre 7,65 mm et deux chargeurs.

Paul glissa l'automatique dans une de ses poches.

Romain reprit le volant et démarra.

Albin marcha vers le faubourg Saint-Martin. Son cour battait à une vitesse effrayante. Un mélange d'angoisse et d'excitation lui donnait la force d'oublier sa l,cheté. Il irait jusqu'au bout.

La camionnette rouge de Ludovic Pion était garée juste en face de sa boutique. Le Gantois en conclut que le photographe n'avait toujours pas quitté Paris et il se dissimula sous un porche pour attendre son départ.

Les rues étaient désertes. Le tonnerre grondait. Des trombes d'eau tombaient d'un ciel bardé d'éclairs et tambourinaient sans cesse sur les tuiles des toits.

Albin luttait contre la fatigue et ne quittait pas des yeux la porte du magasin.

Elle s'ouvrit enfin. Ludovic apparut dans son encadrement, leva la tête vers les nuages qui noircissaient l'horizon et grimaça de dégoût avant de transporter son matériel de prises de vue à l'intérieur du fourgon écarlate. De larges b,ches imperméables protégeaient ses appareils...

Il fit ainsi plusieurs voyages, puis vérifia la fermeture du rideau de fer, grimpa dans son véhicule et mit le moteur en marche.

Blotti dans sa cachette, Paul vit disparaître la camionnette à l'horizon.

Il courut alors sous la pluie jusqu'à la rue Saint-Bon, passa dans la cour arrière de la boutique, crocheta sans peine la serrure de la porte, pénétra dans le studio et commença l'exécution de son plan.

Le photographe commettait l'incroyable imprudence de tout conserver. Ses archives secrètes s'entassaient

99

sous les marches du praticable qui servait de scène aux séances de prises de vue. Le Belge s'en était aperçu par hasard-Un jour o il avait accompagné Louis dans la boutique, Albin avait croisé le reflet de Pion dans la vitre d'un meuble d'exposition. L'homme ouvrait une trappe installée sur un des côtés de la petite estrade et y enfournait une pile de plaques impressionnées. Paul évita de se retourner et Ludovic ignore son indiscretion.

quelque temps plus tard, au cours des préparatifs d'une cérémonie avec le groupe de Norbert Glivard, Albin entendit Pion prévenir le grand organisateur qu'il possédait un double de tous les clichés qu'il

avait pris pendant leurs orgies communes et il ajouta que ces photographies pourraient lui servir de bouclier en cas de mésentente entre eux. Cette menace confirma les soupçons du Belge. Ludovic cachait des preuves sous le praticable de son atelier. Elles étaient à présent à sa merci... Il mit quelques minutes avant de pouvoir libérer le dispositif d'ouverture de la trappe. Une fois cette opération effectuée, il sortit les dossiers de la cachette, les compulsa et les jeta dans une valise qui traînait au milieu des projecteurs inutilisés. Satisfait de son audace, il ramassa ensuite des chiffons, des journaux et des bouteilles de produits chimiques. Cela formait un monticule hétéroclite qui se dressait au milieu du laboratoire.

Il se saisit ensuite des bidons d'essence, les ouvrit et aspergea de leur contenu les planchers du studio, de la boutique et de l'atelier ; puis il reprit son souffle, s'efforça de calmer le tremblement de ses mains, ouvrit la porte de derrière, posa la vieille valise pleine de clichés dans la cour, alluma un morceau de papier à la flamme de son briquet, le

lança 100

devant lui, sortit en claquant la porte et s'éloigna sans trop se hâter.

Malgré l'orage, l'incendie se développa très vite. Paul s'arrêta rue de Rivoli, se retourna et sourit en voyant la fumée noire qui montait dans le ciel.

8

Assise sur son lit, Nathalie Braque sursautait à chaque coup de tonnerre.

Elle n'osait même pas prier. La panique pétrifiait sa volonté. Une impression de fin du monde s'imposait à son esprit.

C'était par une nuit semblable que sa jeune vie avait basculé. Orpheline de père et de mère, elle avait été confiée à son oncle Honoré qui lui fit suivre des études dans un pensionnat de bonnes sœurs. L'homme tenait un bistrot sur le port de Brest. Il était sa seule famille et n'avait ni femme ni enfant.

Tous les samedis, l'adolescente venait passer la journée chez lui, dormait dans une chambre au-dessus du café, l'accompagnait à la messe au matin et regagnait ensuite l'institution religieuse. Au cours de ses visites, Honoré

lui parlait à peine. Il lui interdisait de sortir et ne lui permettait de

descendre dans le café que pour y prendre ses repas.

Nathalie obéissait docilement à cette règle et passait des heures à la fenêtre où elle contemplait l'Océan.

La semaine dernière, son oncle l'accueillit dans le bistrot fermé. La serveuse et la cuisinière étaient absentes. Un repas froid attendait sur la table.

-Aujourd'hui, on va rester tous les deux, déclara simplement Honoré.

103

Elle lui remarqua un sourire étrange quand il ouvrit une bouteille d'alcool et se versa un verre.

Ils déjeunèrent en silence. L'oncle buvait beaucoup et ne quittait pas la jeune fille des yeux. Elle acheva son repas, fit la vaisselle et monta dans sa chambre.

Dehors, la tempête commençait à souffler sur le port.

L'adolescente était fascinée par la violence des vagues qui déferlaient sur la côte et menaçaient les chalutiers amarrés. Elle n'entendit pas son oncle qui entra dans la pièce et poussa un cri de surprise lorsque deux mains se plaquèrent sur ses seins.

La lutte était inégale. Honoré la jeta sur le sol, lui arracha ses vêtements et abusa d'elle plusieurs fois avant de s'endormir d'un sommeil d'ivrogne.

Nathalie put seulement alors reprendre sa liberté. Elle se changea, descendit dans le café, ouvrit le tiroir-caisse, rafla le peu d'argent qui s'y trouvait et courut à la gare où un train était en partance pour Paris.

Son ventre lui faisait mal. Sans la ferveur de sa foi, elle n'aurait pas hésité à mettre fin à ses jours. Le pire était aussi qu'elle se savait maintenant seule au monde.

Louis Mavières plissait les paupières pour protéger ses yeux de la lumière diffusée par la grosse ampoule d'une lampe dirigée droit sur son visage. Il perdait la notion du temps, se mordait les lèvres et souffrait du manque de drogue.

Le jeune policier Alcide Viard lui posait à présent les mêmes questions que celles déjà émises plusieurs fois par son collègue Jean Fossard.

- Vos nom et date de naissance ?

- Je l'ai déjà dit à votre copain, murmura l'inverti.

104

- Peut-être, mais moi je reprends tout à zéro. C'est les ordres.

Louis s'épuisait à être ainsi l'objet de la cruauté de ses interlocuteurs.

- Vous me gardez depuis des heures, dit-il dans un souffle... Pourquoi ?

- Nom et date de naissance, répéta Viard. L'interpellé soupira et se résigna à continuer ce jeu

absurde. -Louis Mavières. 19 janvier 1902.

- Lieu de naissance ?

- Limoges.

- Profession ?

- Modèle pour peintre.

- Tout à l'heure, c'était pas danseur ?

- Je gagne ma vie en faisant les deux...

-Moi, j'ai une note qui indique que tu es fiché comme prostitué, intervint l'inspecteur Fossard.

-D'accord, soupira Mavières. Je me vends aussi-Dé temps en temps... quand il n'y a pas d'autre boulot...

Alcide haussa les épaules en rigolant.

-Si ça vous plaît, c'est vos oignons... Nous, c'est pas notre affaire, mais les collègues des mours ont un joli dossier sur vous... Avec une affaire d'entôlage...

- Le monsieur a retiré sa plainte, protesta Louis. -Parce qu'il était père de famille et préférait qu'on

n'ébruie pas ses écarts avec des éphèbes, rétorqua Fossard. Continue, Alcide...

Le jeune inspecteur alluma une cigarette, souffla la fumée dans le visage de l'inverti, compulsa son carnet, hocha la tête et sourit.

-Est-ce que Marius Touré vous fournissait de la cocaïne ?

Louis haletait.

105

-Parfois... Oui... Comme à beaucoup d'autres types de Montmartre... Je ne le nie pas... Depuis que je suis ici, je l'ai toujours reconnu.

Ferdinand Brévis entra dans le bureau, enleva son manteau trempé de pluie et fixa Mavières dans les yeux.

- Il avoue ? demanda-t-il à ses hommes sans détourner le regard.

- Pour la drogue, oui, dit Fossard. Pas pour le reste-Mais ça va venir, patron. Ne vous en faites pas...

- Foutez-moi la paix à la fin, gueula l'inverti. Je me suis disputé toute la matinée avec Marius... C'est vrai... Il m'accusait de lui avoir volé de la poudre.

- Tu lui en avais piqué ? interrogea doucement le commissaire.

L'interpellé baissa la tête.

-Un peu... En ce moment, je ne peux pas m'en payer... Il s'est rendu compte que j'avais tapé dans sa réserve et je lui ai promis de le rembourser lundi.

-D'après ce qu'on dit, tu étais bien le seul bonhomme à être en bagarre avec Touré, marmonna Brévis. C'était d'ailleurs pas très malin de ta part... Valait mieux ne pas l'avoir pour ennemi... Vu que Max Tardoux le protégeait...

-Je l'ai pas tué, pleurnicha le suspect. Je vous le jure...

- ¿ l'heure du crime, vous étiez où ? questionna Viard.

-Chez moi... Tout seul...

Fossard soupira en regardant son chef.

-Il n'a pas d'alibi, patron...

- Je n'ai rien fait, sanglota Louis.

- Si ce n'est pas toi, c'est qui ? insista l'inspecteur. L'Africain n'avait pas d'autres ennemis que toi... ¿ moins que tu connaisses quelqu'un qui lui en voulait ?

106

Tu l'as volé, d'accord, mais vous étiez pourtant de bons amis... Les c
,lins, ça prête aux confidences... Il était pas un peu amoureux de toi
?...

T'étais le seul mignon qu'il montait à Montmartre...

-Je me faisais payer en cocaÔne...

-Et tu lui en as volé...

- On se serait arrangés s'il était pas mort.

-Il ne t'a jamais parlé d'un type ou d'une femme qui le menaçait ?
risqua Ferdinand d'un ton morne.

-Jamais...

Les policiers cachaient leur désappointement. Br°lis savait juste que
Marius Touré avait été abattu par une femme brune au volant d'une
10

chevaux Citroën grise... Il essayait d'identifier cette meurtrière en
faisant parler les clients du mort et ne récoltait rien. Au départ, Louis
Mavières lui paraissait le plus apte à pouvoir l'aider dans son enquête,
parce qu'un témoin avait attesté que l'Africain et lui étaient en
conflit... En laissant supposer à l'inverti qu'il était leur suspect numéro
un, les policiers espéraient l'obliger à rompre la loi du silence et à

faire allusion à cette mystérieuse femme. Toute une nuit
d'interrogatoire n'avait rien donné. La méthode échouait. L'enquête
n'avancait pas...

-Tu peux rentrer chez toi, dit Ferdinand.

Louis se leva en tremblant, recula jusqu'à la porte, l'ouvrit et attendit
sur le seuil.

- Tu veux que je change d'avis et que je te boucle ? grogna le

L'inverti sortit dans le couloir, descendit les escaliers, retrouva enfin la rue et se mit à errer sur les pavés glissants. La pluie d'orage giflait son corps vidé de toute énergie. Les éclairs zébraient le ciel rosé et noir.

107

* * *

L'insomnie était une chose habituelle pour Max Tardoux. Depuis son enfance, le sommeil ne voulait pas souvent de lui. Il en profitait donc du mieux possible. Maintenant, chaque nuit le transportait dans ses souvenirs et le comblait ainsi de bonheur. Il se revoyait, enfant de dix ans sous la Commune, révolté, fier et combattant pour la liberté du peuple aux côtés de ses aînés...

L'échec de l'insurrection le transforma. Il choisit alors d'agir en marge de la société, vécut de vols et grandit seul dans la rue. À son adolescence, les milieux anarchistes l'attirèrent, mais il désapprouva leurs options terroristes et préféra devenir un bandit. Sa rigueur et son intelligence aidèrent son ascension dans la pègre. Contrairement à la plupart de ses complices des premières heures, il évita toujours la prison et les guerres entre bandes rivales. En quelques années, son pouvoir et sa fortune étaient établis. Depuis le début de la guerre mondiale, rien ne pouvait plus se faire à Montmartre sans son accord. Il régnait sur le milieu et rendait sa propre justice avec une équité surprenante.

Autodidacte et amateur d'art, Max menait aussi une double vie.

Officiellement, il passait sa retraite dans son petit appartement de la rue Tholozé, ainsi qu'au Poirier. Peu connaissaient son autre visage et l'hôtel particulier du centre de Versailles où il se rendait pour y admirer des bibelots, lire des livres rares et contempler de magnifiques tableaux impressionnistes. Chacun de ses voyages dans ce lieu se faisait de manière clandestine. Il s'amusait d'ailleurs comme un gosse à brouiller les pistes pour ne pas y être suivi. Même ses

108

maîtresses ignoraient cette fastueuse cachette, car à soixante-cinq ans, Max Tardoux aimait toujours les femmes et s'enorgueillissait de pouvoir encore les honorer.

La situation présente lui g,chait sa vieillesse heureuse. Il n'aimait pas Paul Albin et réalisait à quel point il serait difficile d'obliger le gigolo belge à cesser toute relation avec Edouard Moreau. C'était à la fois délicat et injuste, mais il avait promis à Cyril d'imposer cette rupture au plus vite.

Son amitié pour Vandekest était vieille de trente ans. L'écrivain venait de s'installer à Montmartre où il ne connaissait personne. Une nuit d'automne, des voyous l'attaquèrent au moment où il rentrait à son nouveau domicile.

Max vit l'agression et s'interdit de venir au secours de la victime. Il observa simplement la manière efficace dont Cyril désarma ses adversaires, puis les invita ensuite à venir boire un verre chez lui. Cette insolite attitude séduisit Tardoux. Il rejoignit le groupe, exigea que Vandekest ne soit plus jamais importuné par la faune du quartier, lui promit son aide en cas de besoin et devint son ami. C'est ainsi qu'il rencontra Simone et André Moreau, acheta des romans à L'Or des livres et vit grandir Edouard.

Trois ans plus tôt, il eut l'occasion de prouver sa fidélité à Cyril.

L'écrivain montait souvent avec Tania, une belle prostituée surnommée la métisse. La fille se rendit compte qu'elle était tombée amoureuse de son client. Max comprit que Vandekest partageait le même sentiment et il alla voir le souteneur de la jeune femme. Sa démarche suffit à libérer Tania sans conditions, car personne n'osait s'opposer à Tardoux sur son territoire.

Le vieux truand avait encore un secret qu'il ne

Jtfl

partageait avec personne. Lui aussi était autrefois tombé amoureux de Carole Touré, une prostituée africaine, mère d'un enfant illégitime prénommé Marius. Elle mourut de la typhoïde et il se jura de veiller sur le gamin. Plus tard, quand il comprit que l'adolescent préférait les hommes et commençait à trafiquer de la coca ne, il refusa de le juger et lui offrit simplement sa protection. Car il le considérait comme son fils... Et ce matin d'orage du samedi 4 juillet 1925, c'est ce fils adoptif qu'il pleurait en silence.

9

La grosse horloge normande marquait la demie de 11 heures. ...tendu sur son lit, Edouard Moreau transpirait en maudissant le médecin de

famille de lui avoir prescrit un calmant qui l'anéantissait et lui procurait une atroce migraine. Il enrageait aussi d'être contraint de garder la chambre et ressassait ses funestes prémonitions à propos de Paul Albin. Des rêves morbides l'avaient oppressé durant toute la nuit. Multitude de corps accouplés. Ventres de femmes ouverts au scalpel. ...gorgements sauvages au rasoir. Cr,nes éclatés par des haches...

L'orage l'avait éveillé à l'aube pour lui offrir un court répit, mais il s'était ensuite rendormi et ses cauchemars avaient recommencé avec une image toujours répétée. Celle de son ami belge couvert de sang.

Avant de descendre ouvrir la librairie, sa mère l'avait obligé à reprendre une dose de la potion prescrite par leur docteur. Depuis ce moment, il somnolait un peu sous l'effet de la drogue, luttait sans grande conviction contre la confusion o' s'enlisait son esprit et pensait surtout à Gloria Saphir.

A cause de l'exceptionnelle chaleur, Simone Moreau avait préféré laisser la fenêtre ouverte et une symphonie de bruits, de cris et de rumeurs montait dans la

111

pièce. Edouard entendait le sifflement des locomotives entrant ou sortant des deux gares voisines, le fracas métallique des roues de voitures à

chevaux sur les pavés, l'appel chantonnant d'un vendeur de journaux, le klaxon des autobus et la harangue gouailleuse d'un vieux camelot s'égosillant pour vendre à bas prix un stock de faux cols en CelluloÔd.

Il avait la bouche amère et la gorge sèche. Son état comateux l'humiliait.

Des larmes de colère perlaient de ses paupières irritées par la fièvre. Le besoin d'agir lui tendait les nerfs. L'urgence à mettre Paul Albin en garde submergeait tous ses autres sentiments. Moreau espérait un miracle.

La porte de sa chambre s'ouvrit doucement. Cyril Vandekest entra, prit une chaise, s'installa au chevet de son neveu et lui sourit avec tendresse.

- J'étais venu embrasser ta mère et elle m'a dit que tu allais mal.

-C'est les pilules du toubib qui m'ont abruti, r,la Edouard.

Il tenta de se lever, fut pris de vertige et retomba sur l'oreiller.

-Ne fais surtout pas d'efforts, lui conseilla l'écrivain.

-quelle horreur ! Je déteste être malade...

- Je préfère ne pas rester si ça doit te fatiguer...

- Au contraire... Parler me fait du bien.

- Si tu veux pouvoir faire ton reportage à Berlin, il faut t'économiser.

Moreau soupira.

-Je n'ai rien de grave... Ce sont mes intuitions qui me rendent ainsi...

Vandekest connaissait les dons de prémonition du jeune homme. Ils en avaient d'ailleurs déjà discuté

112

ensemble et, un soir du printemps dernier, il avait pu en vérifier l'authenticité... Tania se trouvait assise sous un platane à la terrasse d'un restaurant de la place Clichy, quand son neveu lui cria soudain de changer tout de suite de place. Elle demanda la raison de cette injonction, mais il la renversa sur le sol en affirmant qu'elle était en danger de mort.   cet instant, la foudre frappait l'arbre et une lourde branche tomba sur le siège que la métisse venait de quitter... Edouard était en transe.

Cyril frissonna au souvenir de cet incident, considéra son interlocuteur avec sérieux et l'écouta exposer ses craintes.

-Cela concerne mon meilleur ami, murmura Moreau. On va le tuer... J'en suis sûr. Il faut que je le prévienne...

Il s'agitait, se tordait les mains et jetait des regards déments autour de lui.

Son oncle le prit par les épaules.

- Je vais le faire à ta place.

-Comment ? gémit Edouard. J'ignore où il habite. -C'est Paul Albin?

- Oui... On le connaît bien dans les bars et les cafés de Montmartre...

C'est l'amant de Gloria Saphir. Il faut absolument que tu le trouves... Il faut que tu lui dises de faire très attention...

-Promis, déclara Cyril. Je m'en occupe immédiatement.

Il l'embrassa, quitta la chambre et descendit dans la librairie qui était vide de clients.

- Edouard va mieux ? s'enquit Simone. -Moyen, marmonna son frère.

Elle alluma une cigarette avec des doigts tremblants.

- Ce sont ses visions ?

113

Vandekest hocha la tête en signe d'accord et demeura muet. La mauvaise réputation de Paul Albin lui était connue. Comme Max Tardoux, il regrettait le lien qui l'unissait à son neveu et redoutait l'emprise de sa néfaste influence sur lui, mais il souhaitait aussi tenir la parole qu'il venait de donner et il quitta la librairie sans attendre.

Une terrible chaleur le figea aussitôt sur le trottoir. La température frôlait à présent 38 degrés au soleil. Les effets apaisants de l'orage du matin s'étaient déjà dissipés. La journée s'annonçait éprouvante.

Il chercha un taxi des yeux pour se rendre chez Gloria Saphir. L'adresse de la veuve n'était pas un secret pour lui et il ne doutait pas que cette terrible femme pourrait lui indiquer où trouver Paul Albin.

Gare de l'Est, plusieurs voitures stationnaient devant la porte des arrivées. Cyril attendit quelques minutes dans la file des voyageurs encombrés de bagages avant de pouvoir grimper à bord d'une Citroën conduite par un grand barbu à l'accent russe.

Tandis que le véhicule roulait vers le nord, l'écrivain appréhendait ses retrouvailles avec Saphir. Il l'avait aimée, en conservait un souvenir douloureux, s'agaçait à la perspective de devoir reprendre contact avec elle, mais l'angoisse qui oppressait son neveu lui faisait abandonner toute réserve ou prudence et il ressentait même une excitation déconcertante à

l'idée de revoir

la veuve.

Un autre sentiment l'agitait à cause de cette folle tentative de

contrecarrer le destin en essayant de sauver Paul Albin d'un sort qu'Edouard Moreau affirmait comme fatal. En son for intérieur, il s'amusait à se voir fonctionner comme l'un des personnages de ses romans et il était certain d'utiliser bientôt cette situa-114

tion dans un de ses prochains récits destinés à Férenczy ou Tallandier...

Le taxi stoppa devant l'hôtel particulier de Gloria.

Vandekest régla la course, ouvrit la grille de la demeure, entra dans la cour et aperçut Romain qui lavait consciencieusement la carrosserie de l'Hispano.

- Elle est là ? demanda-t-il.

Le chauffeur dévisagea son interlocuteur, jeta l'éponge dans le seau débordant d'eau savonneuse, s'essuya les mains à une peau de chamois, reboutonna sa livrée, rajusta sa cravate et enfila ses gants.

- Cela fait bien longtemps que l'on ne vous a pas vu ici, monsieur Vandekest... Madame sera étonnée de votre visite. Si vous voulez bien me suivre...

Il le guida jusqu'en haut des marches du perron de pierre, lui désigna un fauteuil dans le hall, monta tranquillement l'escalier qui conduisait à la chambre de sa maîtresse et y pénétra sans frapper à la porte.

- Un homme veut vous voir, fit-il avec un ton narquois.

La veuve était assise devant sa coiffeuse et se regardait fumer une cigarette.

- Il est jeune et beau ? demanda-t-elle. -Non, c'est un revenant...

-Un revenant ? Surtout ne me dites rien... Laissez-moi goûter la surprise... qu'il monte au salon chinois et apportez-nous à boire...

Romain eut un sourire complice, suivit les ordres de sa patronne et conduisit l'écrivain dans un boudoir dont les murs et le plafond étaient couverts de miroirs. Des coussins bariolés servaient de mobilier, à

l'exception d'une table basse en laque noire sur laquelle se trouvait un nécessaire à opium.

L'insolite du décor ne troubla pas Cyril. Il le 115

connaissait déjà. En sept ans, rien n'avait changé dans cette pièce...

L'odeur du pavot l'écourait toujours autant.

Gloria Saphir entra, lui lança un long regard et s'étendit sur le sol dans une pose étudiée. Elle portait un déshabillé transparent. Un long bracelet en forme de serpent couvrait la majeure partie de son bras gauche.

Ses ongles vernis de carmin griffèrent la soie des coussins.

Ils s'observèrent à distance sans se dire un mot. Le parfum d'orchidée de la femme chassait les autres senteurs exhalées dans la pièce. L'homme s'efforçait de rester impassible. Elle s'en amusait.

Le chauffeur réapparut avec un magnum de cham-pagne rosé.

Il le déboucha, remplit deux coupes et s'en alla. La veuve lécha le bord du verre et rompit le silence. -Je ne m'attendais pas à vous voir. Cela fait si longtemps... Nous étions très f,chés, je crois...

-Non... Seulement lassés l'un de l'autre, répondit Vandekest. Elle soupira.

-J'ai changé ?

Il l'examina et sentit s'accélérer les battements de son cour.

-Vous êtes toujours la même... Juste un peu marquée par vos excès... Mais cela vous donne du chien... Je vous trouve d'ailleurs plus belle qu'autrefois.

-Prouvez-le-moi, dit-elle d'une voix rauque en dégrafant sa robe.

Il contempla le corps parfait et combattit le trouble qui renaissait en lui...

116

- Je cherche Paul Albin... Pouvez-vous m'aider à le trouver ?

Elle éclata de rire.

-Moi?

-C'est un de vos amants actuels, je crois...

-Mon favori, en effet... Il est très efficace... Totalelement pervers et incapable de tomber amoureux de moi... Tout le contraire de vous sur ce dernier point... Cependant, vous me décevez, Cyril... On dirait que je ne vous fais plus envie....

-J'ai simplement un peu plus de raison, déclara l'écrivain. Vous êtes très désirable, je le reconnais volontiers... Mais j'aime quelqu'un d'autre et la fidélité me convient maintenant comme une perversion du plus haut niveau... Ne m'en voulez pas...

Gloria referma sa robe d'un geste méprisant.

-M'expliquerez-vous les raisons pour lesquelles il est si impératif que vous joigniez Paul ?

Il hésita un instant, vida sa coupe de Champagne et décida de dire la vérité.

- Mon neveu est inquiet pour lui.

- qui est votre neveu ?

-Edouard Moreau... Vous l'avez rencontré jeudi soir avec Albin.

La veuve eut un rire de gorge.

-Je me souviens très bien... Un garçon si mignon... Il s'appelle Moreau ?

-Oui... C'est le fils de ma sour Simone, la libraire qui tient L'Or des livres et...

Cyril s'arrêta de parler, conscient d'avoir déjà donné trop d'informations sur Edouard. La femme qui se tenait en face de lui représentait un danger pour le jeune homme et la manœuvrer exigeait une adresse qui venait de lui manquer. Il s'en voulut de sa bêtise,

117

espéra qu'elle fût sans conséquences fâcheuses et se mordit les lèvres.

- qu'est-ce que Paul peut craindre ? interrogea Gloria.

- Il est en danger... J'ignore pourquoi...

- Romain ! cria la veuve.

Le chauffeur apparut aussitôt.

-Monsieur Vandekest cherche l'adresse de notre bon ami Albin, dit-elle.

Expliquez-lui que c'est une énigme que nous pouvons résoudre...

-En effet, ricana l'homme à la livrée. Il pense que nous l'ignorons et se fait toujours déposer dans un endroit différent de Paris, mais un Brésilien de ses amis la connaît. Comme il arrive à ce Sud-Américain d'être bavard sous l'emprise de l'alcool, je l'ai entendu se vanter d'être le seul à

pouvoir entrer en contact avec lui et...

Gloria l'interrompt.

- Comme je me contente de ramasser ce gigolo à Montmartre lorsque j'en ai le désir, il ne m'avait pas paru nécessaire d'en savoir plus, mais Romain ne laisse jamais rien au hasard.

- Paul Albin habite au troisième étage du 15 de la rue Vivienne, indiqua le chauffeur. Première porte à gauche...

- Je vous remercie, dit Cyril en se relevant. -Pas du tout, minauda la veuve. C'est moi qui suis

votre obligée. Je suis très attachée aux talents de cette petite crapule belge... S'il lui arrivait quelque chose, je ne suis pas certaine de pouvoir lui trouver un successeur aussi efficace.

Elle prit la pipe à opium et esquissa un désinvolte geste d'adieu.

L'écrivain sortit du boudoir. Il se sentait sur le point 118

de retomber sous le charme de la jeune femme et désirait s'éloigner d'elle au plus vite.

Romain le suivit jusqu'à la porte qui donnait sur la rue.

-Il est vrai que Paul Albin a des ennuis, dit-il gravement. Je ne sais pas exactement quel genre d'ennuis, mais ils sont sérieux et il le sait parfaitement. Je n'en avais rien dit à Mme Saphir...

-Elle pourrait pourtant l'aider...

-Je ne le crois pas... D'ailleurs il a même refusé mon assistance...

- On ne peut vraiment rien faire ? Le chauffeur haussa les épaules.

- Ne vous mêlez donc pas de ça, monsieur Vandekest... Ni votre gentil neveu... Cela sent la mort....

La grille de la cour se referma et Cyril se surprit à frissonner malgré la chaleur qui ne cessait d'augmenter. Il se traîna vers une bouche du métropolitain, s'arrêta devant la terrasse d'un café affichant la présence d'un téléphone et s'interrogea sur l'opportunité d'avertir Tania de ses actuelles démarches.

La métisse avait l'habitude de ses fréquents retards. Sachant qu'il errait souvent pendant de longues heures à la recherche d'une idée de conte ou de roman, elle ne s'inquiétait jamais outre mesure lorsqu'il ne rentrait pas déjeuner et lui avait déjà dit plusieurs fois qu'il était inutile qu'il la prévienne de ses escapades.

Il continua son chemin sous un soleil de plomb.

Le parfum d'orchidée de la veuve flottait encore autour de lui et ravivait des images extravagantes qu'il avait si longtemps crues éteintes au plus profond de sa mémoire...

Assis dans un wagon dont il était le seul occupant, Cyril tenta de filtrer ses émotions.

119

L'entrevue avec Gloria l'avait mis mal à l'aise. Leur aventure ne lui avait pas laissé que de mauvais souvenirs, mais il s'était toujours refusé de les évoquer avec quiconque, et encore plus avec lui-même... La brièveté de cette liaison n' avait pas empêché sa violence passionnée. L'écrivain en était sorti meurtri et il lui fallut de longs mois pour comprendre que son amour pour cette jolie créature n'était qu'un leurre qui le consolait de ses déboires anciens. Depuis que Tania vivait avec lui, son équilibre était revenu et il se sentait satisfait d'avoir résisté aux avances que la veuve venait de lui faire...

Pourtant, il ne s'était jamais complètement débarrassé de sa fascination pour elle. Son empreinte restait gravée en lui et chaque fois qu'il écrivait une histoire mystérieuse, leste ou grivoise, il la prenait pour modèle et calquait sans vergogne quelques épisodes érotiques vécus pendant leur relation... Tania n'en était pas dupe. Elle était au courant de cette ancienne aventure. Sa connaissance des hommes l'incitait à craindre un possible retour de flamme. Cette peur ne faisait qu'accroître le mépris qu'elle avait toujours eu pour la

veuv&...

quand Cyril regagna la surface de la ville, il constata que les gens avançaient avec difficulté. Des chiens assoiffés tiraient la langue en sautillant sur le trottoir. Les enfants ne couraient pas. La canicule assommait tout le monde et ressemblait à un avant-goût de l'enfer...

L'immeuble où habitait Paul Albin fut facile à repérer. Vandekest en gravit l'escalier en prenant garde à ne pas dérapier sur les marches trop cirées.

Il arriva devant la porte du Belge, frappa plusieurs coups et attendit en vain une réponse. Sa seconde tentative obtint le même résultat. Une impulsion soudaine lui fit vérifier si la serrure était verrouillée. Elle ne l'était pas. Il entra.

120

La chambre semblait abandonnée. Un matelas sans literie. L'armoire et les tiroirs ouverts...

Il redescendit à la loge de la concierge et lui demanda si le Belge avait laissé une adresse.

- Non, répondit-elle. Il est venu me voir très tôt ce matin pour m'avertir de son départ... En me laissant un bon pourboire... Monsieur Albin a toujours été généreux avec moi. Il va me manquer. Ce que je n'ai jamais pu comprendre, c'est pourquoi un gentleman aussi riche se plaisait dans une chambre si modeste...

Vandekest la salua, lui glissa une pièce en guise de remerciement et retrouva la fournaise de la rue.

Immobile sur le trottoir, il songea au dépôt de son neveu quand il apprendrait l'échec de sa mission et décida d'aller demander conseil à Max Tardoux.

* * *

Norbert Glivard fumait dans le wagon du train qui l'emmenait à Lille. Il jetait parfois un coup d'œil sur le paysage et baissait aussitôt les yeux en direction de ses chaussures en crocodile.

Avant son départ, deux appels téléphoniques l'avaient perturbé. D'abord, ce fut Louis Mavières qui lui raconta sa nuit d'interrogatoire

dans les locaux de la police. L'albinos jugea préférable d'annuler le voyage de l'inverti et il lui ordonna de se tenir tranquille jusqu'à son retour à Paris. Puis ce fut son espion à la Sûreté nationale qui l'informa de l'assassinat de Gino. Cette nouvelle inattendue l'affligea, car il était invraisemblable qu'un lache comme Paul Albin puisse être l'auteur du meurtre. Le Belge avait donc un ange gardien qui assurait sa protection...

Cette hypothèse le contrariait au plus haut point. Il 121

se demanda si Ludovic Pion était pour quelque chose dans cet impondérable.

Le photographe exerçait bien un chantage sur lui, mais son éventuelle alliance avec le Gantois ne paraissait pas logique. Le renfort venait sans doute d'ailleurs. Norbert avait beau réfléchir. Il ne parvenait pas à

identifier où était l'ennemi et pensait que seul José était susceptible d'un tel comportement, car le Brésilien jouait bien du couteau et il n'avait jamais caché sa sympathie pour Paul.

Ce qui l'agaçait davantage, c'est que le temps lui avait manqué pour contacter rapidement un autre de ses hommes afin qu'il pût reprendre la filature du Gantois, et quand il en donna enfin l'ordre à Hans Vierbrott, celui-ci le rappela quelques minutes plus tard pour lui apprendre que Paul Albin n'habitait plus rue Vivienne. Norbert Glivard allait donc à Lille en laissant le Belge entièrement libre de ses actes et il redoutait d'avoir à

s'en mordre les doigts.

* * *

Blottie sur la banquette arrière du taxi qui roulait vers le sud de la ville, Nathalie Braque relisait le billet que le chauffeur lui avait remis.

Montez dans cette voiture et venez me rejoindre. Je vous en prie-Paul Elle avait hésité avant d'accepter l'étrange invitation de son bienfaiteur.

Puis l'évidence lui apparut. Il n'y avait pas d'autre choix. Cet homme était la seule personne qu'elle connaissait à Paris. Son aide lui avait permis de dormir sous un toit. Se méfier de lui aurait 122

ressemblé à une trahison. Il devait la présenter à un photographe et elle pensait que c'était au studio de ce dernier que l'automobile la conduisait.

Le véhicule s'arrêta sur l'avenue Elisée-Reclus.

- On vous attend au quatrième étage de cet immeuble, annonça le chauffeur.

La course est payée.

L'adolescente se retrouva sur le trottoir et leva les yeux pour admirer la tour Eiffel que défigurait une publicité en faveur des usines Citroën.

Autour du monument métallique, la beauté du ciel l'impressionna. Elle se dit que Paris était une ville magnifique et entra dans la maison en croyant à sa chance.

Les murs de marbre du hall conservaient une fraîcheur qui contrastait avec la chaleur du dehors. Nathalie n'avait jamais vu un tel luxe. Elle n'osa pas utiliser l'ascenseur et gravit l'escalier majestueux dont les marches étaient tapissées de velours grenat.

Paul lui ouvrit.

- C'est bien d'être venue, dit-il. Entrez. Il faut que je vous parle...

La jeune fille rousse s'étonna de la gravité du ton de celui qu'elle considérait déjà comme un ami. Elle avança jusqu'au grand salon où des draps protégeaient les meubles de la poussière. Trois valises étaient posées dans un coin.

-Vous déménagez ? demanda l'adolescente.

-Au contraire, répondit Albin. Je m'installe... J'ai loué l'appartement ce matin... Pour un an... Venez que je vous montre votre chambre...

- qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiéta son interlocutrice.

-Rien dont vous ayez à vous inquiéter... Ayez confiance...

123

Il l'escorta jusqu'à une pièce située au bout d'un long couloir.

- C'est ici-Nathalie découvrit un endroit merveilleux. Plusieurs robes gisaient sur le lit et des paquets s'empilaient un peu partout.

- Je me suis permis de vous acheter une garde-robe, déclara le Belge.

Elle se raidit.

- Désolée de vous décevoir, mais je ne compte pas me vendre...

- Ce n'est pas de cela dont il s'agit, mademoiselle... Toute ma vie, je me suis conduit comme un salaud et vous pouvez m'aider à devenir un autre...

Pour le temps qu'il me reste à vivre.

- Vous êtes donc si malade ? Albin sourit sans joie.

-C'est un peu plus compliqué que ça... Changez-vous pendant que je prépare le déjeuner. Nous parlerons en mangeant.

Il s'éclipsa.

Les terribles tragédies qui jalonnaient la jeune existence de Nathalie Braque ne la prédisposaient plus à croire aux contes de fées. L'attitude de son bienfaiteur la laissait perplexe. Au cours de ses journées d'errance dans la capitale, elle avait subi les avances de bien des hommes et s'en était profondément dégoûtée. La veille, elle avait baissé sa garde devant la gentillesse de Paul, mais aussi à cause de la faim et de la fatigue.

À présent, elle sentait le danger, songeait à fuir cet individu étrange et subissait pourtant son charme.

Vêtue d'un de ses vêtements neufs, elle le rejoignit dans la salle à manger.

124

- Je devrais peut-être vous raconter d'abord mon histoire, dit-elle en prenant place à la table.

Le Gantois eut un signe négatif.

-Pas maintenant... J'ai d'abord la mienne à vous confesser.

Il lui parla de son enfance, ne cacha rien de ses l'chetés à la mort de sa sour et durant les combats au front.

Elle l'écoutait avec frayeur et trembla d'horreur lorsqu'il aborda son activité présente, sa qualité de pourvoyeur pour des orgies, ses prostitutions cupides... Il ne donna pas le nom de ses complices ou de ceux et celles qui le louaient. Son débit resta calme lorsqu'il aborda le pire.

- Une secte fait aussi appel à mes services. Pour des messes noires et des sacrifices humains.

L'adolescente fut prise de nausée. Elle quitta la table et se rua dans la salle de bains. Le Gantois attendit qu'elle revienne pour continuer son récit.

- J'ai décidé de ne plus vivre de la sorte, mais on ne quitte pas ainsi le groupe et ils vont certainement me supprimer. Pendant plusieurs mois, j'ai accumulé une petite fortune. Elle est à vous quoi qu'il m'arrive. Ne refusez pas... C'est mon seul moyen de rachat.

Nathalie ne pouvait pas s'empêcher de pleurer.

-Je n'ai qu'une seule chose à vous demander, poursuivait Albin. Il y a ici une valise dont le contenu est capital. Si je venais à disparaître avant de réussir mon plan de destruction de la secte, il faudra contacter une personne en qui j'ai confiance et la lui remettre. Me le promettez-vous ?

L'adolescente essuya ses larmes.

- Je vous le jure.

- Il s'appelle Edouard Moreau.

10

José se demanda qui pouvait frapper à sa porte. Il n'attendait personne et détestait qu'on le dérange pendant sa sieste de l'après-midi, surtout après une nuit aussi désagréable que celle qu'il venait de passer avec Voulard...

Les goûts sexuels du député dépassaient en dépravation tout ce qu'on pouvait imaginer... Le Brésilien s'était pourtant plié à ses pratiques avilissantes en espérant que sa docilité pousse l'homme politique à lui obtenir la prolongation de son autorisation de séjour.

Il enfila un kimono, tira le verrou et se trouva en face de Tardoux.

-Je dormais, marmonna-t-il en s'écartant pour le laisser entrer.

- J'ai un service à te demander, dit froidement Max. Le Sud-Américain cacha mal sa surprise.

- ¿ moi ?

Son interlocuteur resta silencieux pendant quelques minutes pour l'inquiéter davantage. L'habitude voulait qu'il se déplace uniquement pour une raison grave. Sa présence suffisait donc à motiver la panique du gigolo. Tardoux le savait et il le regarda dans les yeux jusqu'à ce que celui-ci baisse la tête en rougissant.

Une heure plus tôt, Cyril Vandekest lui avait rendu visite pour obtenir son aide afin de retrouver la trace

127

de Paul Albin et d'assurer sa protection. Bien que réticent aux dons de prémonition du neveu de l'écrivain, Max avait recoupé ces propos avec des informations reçues dans la matinée. L'éventualité d'une nouvelle mort incontrôlée sur son territoire lui fit alors promettre de faire le nécessaire et il se rendit immédiatement chez José.

-Paul Albin n'habite plus rue Vivienne, dit-il en refermant la porte d'un geste brusque.

Le Sud-Américain recula contre le mur.

- Tu sais où le trouver ? continua le vieux truand. -Non, monsieur Max. Je ne connaissais que cette

adresse. Il levait les bras pour se protéger des coups.

- Du calme, mon petit, le rassura Tardoux. Je crois que tu dis la vérité...

Mais il y a autre chose...

José tremblait de peur.

- Si c'est au sujet de la mort de Marius Touré, je vous ai déjà dit que je n'y comprenais rien...

- Tu aimes toujours jouer du couteau ? -Faut bien se défendre...

Max s'installa sur le bord du lit et alluma une cigarette.

- C'est toi qui as poignardé quelqu'un cette nuit ? Le Brésilien écarquilla les yeux.

-Pas du tout... J'ai passé le début de la soirée dans l'atelier de Pascin et ensuite, je suis resté chez quelqu'un... Jusqu'à midi... Un client... Il doit m'aider à rester en France... Et puis, vous savez bien que je ne joue de la lame à Montmartre que si vous m'y autorisez...

Le truand jaugea la sincérité du gigolo, sentit qu'il ne mentait pas et préféra lui expliquer la situation.

- Au petit matin, le vieux Ficelle a trouvé un cadavre 128

à Pigalle. Il a prévenu les flics, avant de venir m'en parler... D'après lui, la description du macchabée correspond à celle d'un homme qui avait pris Paul Albin en filature... Par hasard, Julien le proxénète l'a bousculé

hier soir et il m'a fait son rapport... Comme tu es très copain avec le Gantois et que le type a été descendu au couteau, j'ai pensé que tu avais donné un coup de main à ton pote.

José retrouva son courage.

-Comment elle est, l'ordure qui a été surinée ?

- Ficelle a entendu le commissaire Br°lis prononcer son nom. Gino Billocchi... Inconnu dans le quartier... Et aussi à Ménilmontant... Mes informateurs n'ont rien sur lui...

- Moi, je sais qui c'est, murmura le Sud-Américain. Max dissimula son excitation sous un masque placide.

-Continue, petit, tu m'intéresses...

- C'est un Italien qui travaille pour une organisation internationale...

Des gens bizarres... Des dingues qui recrutent des zigotos comme moi pour participer à des messes noires avec des trucs sataniques... Ils payent très bien... C'est Louis Mavières qui a mis Paul et moi en relation avec eux.

- Des adorateurs du diable ?

-C'est ça... Ils ne font appel à moi que pour des spectacles avec

supercheries, de la comédie, mais je sais que Paul va parfois dans des cérémonies différentes...

- Différentes en quoi ?

-Je l'ignore... Sauf que ce doit être malsain, parce qu'il est plutôt écouré quand il en revient...

- Et tu sais qui dirige tout ça ?

Le Brésilien en avait déjà trop dit pour ne pas conti-

nuer. Il sentait aussi que le destin lui avait joué un sale tour et que la trahison s'imposait pour qu'il s'en sorte sans trop de casse...

D'une voix basse, il informa Tardoux de tout ce qu'il connaissait en liaison avec la mort de Gino.

-   la tête du groupe, c'est un industriel de province qui donne les ordres... Norbert Glivard... Un type puissant... Avec des relations un peu partout... Il passe pour un grand maître dans le culte du démon et quelques hommes de main veillent sur lui. Dont Gino... C'est sûr qu'il a voulu tuer Albin...

- Pourquoi ? -Mystère...

- Et ce Glivard commande ?

-Oui, mais je suis certain qu'il est juste un comparse... Au service d'un chef qui reste dans l'ombre... Mais je n'ai aucune preuve...

Son interlocuteur écrasa son mégot sur la table de nuit et se leva pour aller à la porte.

- Si Br lis t'interroge, tu gardes tout ça pour toi.

- Promis, monsieur Max.

Le truand sortit de la chambre.

José entendit son pas s'éloigner lentement dans l'escalier.

Un sentiment de panique l'anéantit... Il n'avait pas tout raconté  

Tardoux... La disparition des jeunes filles que Paul amenait dans les rituels de Glivard... La mort étrange d'un de ses compagnons qui accompagnait le Belge dans les autres cérémonies, celles où il n'était

jamais convié... Au cours d'une orgie récente, Gino lui avait aussi laissé

entendre son plaisir à éliminer les traîtres et Hans lui avait aussitôt ordonné de se taire... Hans Vierbrott... Un Allemand toujours impassible pendant le déroulement des partouzes et des spectacles 130

démoniaques... Presque un robot. Et sans doute une machine à tuer...

Le Brésilien sentit le besoin de recourir à la cocaïne. Il renversa de la poudre sur le dos de sa main et l'inhala profondément. Ses yeux reçurent un éclair qui vira au rouge, puis une force nouvelle l'envahit et son esprit se mit à fonctionner à toute vitesse... Paris ne lui semblait plus être une ville sans danger pour lui... Rentrer au Brésil était impossible... On l'y recherchait pour quelques meurtres... Il lui fallait donc trouver un autre refuge, loin de Glivard et de ses tueurs... Son intelligence lui laissait à

penser que l'industriel aurait le même raisonnement que Tardoux. Gino avait été poignardé... Norbert devait certainement le soupçonner d'avoir ainsi protégé Paul Albin... Il était donc à son tour en danger de mort... Hans devait le guetter...

Il chercha le meilleur moyen de sauver sa peau. Ses antécédents criminels lui étaient un recours auprès de la police. Pourtant, il avait de plus en plus envie d'aller tout raconter à Brélis. Cela déplairait à Max, mais le commissaire pourrait peut-être l'aider à gagner un de ces pays où

l'extradition n'avait pas cours... Et puis, Paul bénéficierait ainsi d'une double protection. Celle de Tardoux et celle de la police française.

La cocaïne l'exaltait au-delà de son angoisse. Cette solution qu'il venait d'imaginer lui parut éclairante et attendre pour la mettre en application pouvait être une erreur fatale... Le temps travaillait contre lui... Chaque minute comptait.

Il s'habilla en hâte, prit son couteau et quitta la chambre.

Une forte chaleur le surprit quand il fut dans la rue. Un éblouissement lui donna le vertige. Aveuglé par son malaise, il n'aperçut pas Hans qui l'observait à quelques

immédiatement sous une porte cochère. Il pensait que le Brésilien allait le conduire à la nouvelle cachette de Paul Albin, choisit donc de le suivre à distance et lui emboîta le pas.

José titubait en marchant. Il s'en voulait beaucoup de s'être mis dans un tel état et concentrait sa volonté afin de freiner les effets de la poudre blanche.

Chacune de ses enjambées lui donnait un frisson. Des nausées le secouaient.

Son corps était trempé de sueur.

quand le commissariat apparut enfin dans son champ de vision, il soupira de joie, traversa la chaussée et se mit à courir.

Hans comprit la situation. Il sortit un mauser de sa poche, tira un seul coup bien ajusté, vit éclater le crâne du Brésilien et s'enfuit dans le dédale des ruelles avoisinantes.

* * *

Les rayons d'un soleil implacable rendaient l'air irrespirable. Ludovic Pion se cramponnait au volant de sa camionnette et fixait la route poussiéreuse. Depuis la halte du déjeuner, il n'avait plus cessé de rouler.

Le manque de sommeil et la soif le mettaient dans un état second. Des idées de puissance l'enivraient.

Norbert le payait bien. Son travail consistait à photographier les diverses séances organisées par la secte et à remettre tous les clichés au grand maître pour qu'ils puissent servir ensuite de moyens de pression sur les participants aux cérémonies.

Ce chantage valait tous les contrats et rapportait beaucoup d'argent. Pion conservait le double des négatifs

afin d'assurer sa propre sécurité. Il en avait prévenu Glivard et comptait lui imposer de nouvelles conditions en échange de sa discrétion.

L'industriel serait contraint d'augmenter sa part...

Un procédé ingénieux permettait de prendre les photos sans que les victimes de Norbert s'en aperçoivent. L'habileté principale tenait à la

manière dont leurs complices plaçaient chacun devant l'objectif. Mavières et Albin savaient y faire. Ludovic les y avait d'ailleurs entraînés avec soin...

Ce soir, la cérémonie lilloise n'était qu'une supercherie de routine, mais elle rapporterait une grosse somme à l'organisation. Le photographe prévoyait donc d'en profiter pour dicter ses nouvelles exigences...

Une vague euphorie le gagna. Malgré la canicule et la fatigue, il se sentait presque bien, même si la réunion de la semaine suivante l'effrayait par ses côtés barbares et meurtriers.

Pion n'avait pourtant aucun scrupule. L'occultisme et le sexe le laissaient aussi indifférent que la morale et la loi, mais il ne goûtait pas la vue du sang et fermait toujours les yeux à ces moments-là, sans omettre pourtant d'appuyer sur le déclencheur de son appareil photographique...

* * *

Allongée sur le tapis d'Orient, Gloria Saphir dormait dans l'embaumement de l'opium. Elle rêvait de fleurs et se voyait petite fille courant sur une herbe trop verte. La lumière d'un ciel rosé l'auréolait de bonheur.

Son visage paisible rassura Romain. Il estima que sa maîtresse en avait pour plusieurs heures de repos tranquille, referma la porte et gagna sa chambre.

133

Le lieu contrastait avec la magnificence omniprésente dans les autres pièces de l'hôtel particulier. Des murs nus et noirs, un lit de fer, une table de toilette avec un broc et une cuvette de faïence terne, un petit tabouret inconfortable, une penderie sans rideaux avec deux costumes et son uniforme de rechange...

quelques magazines illustrés pour la jeunesse entassés dans un coin, une lampe de chevet sans abat-jour, un seau hygiénique, une malle o

s'empilaient des chemises et des sous-vêtements, des pistolets automatiques de marques différentes et une photographie de jeune femme barrée d'un crêpe de deuil complétaient le contenu de la cellule.

Il s'assit sur le parquet d'une propreté impeccable, déboutonna sa vareuse, ôta ses bottes et saisit un exemplaire de L'Intrépide. La chaleur l'indisposait... Au bout de quelques instants, il abandonna le journal et se remit à penser au sort de Paul Albin.

Selon lui, le Belge n'en avait plus pour très longtemps à vivre. Sa disparition allait bouleverser Gloria. Elle avait beau simuler une désinvolture méprisante à l'égard du gigolo et ricaner toujours à l'idée d'en être amoureuse, il était persuadé que la veuve serait très malheureuse si Albin mourait.

Depuis que Joseph Saphir lui avait confié sa femme, Romain s'appliquait à

la protéger de ce qui pourrait provoquer son chagrin. L'assassinat du Gantois risquait de le faire faillir à sa mission. Ce constat le rendit furieux. Il décida de prendre les choses en main.

La veuve n'était pas près de quitter la léthargie provoquée par le pavot.

Il pouvait donc la laisser seule et se mettre en chasse pour retrouver le Gantois.

Il enfila un pantalon et une veste légère, chaussa des souliers, glissa un Webley Scott 1913 dans sa ceinture,

134

se rendit au garage, grimpa dans une Bugatti 8 cylindres qui était garée à

côté de l'Hispano et mit le contact.

La voiture de course l'emmena rapidement au numéro 15 de la rue Vivienne.

Il escalada les marches jusqu'au troisième étage, vit la porte grande ouverte sur la pièce vide, se sentit inquiet devant ce spectacle de déb

,cle, descendit chez la concierge, fut rassuré en apprenant que le gigolo était parti le matin même sans laisser d'adresse, mais il se rembrunit quand la gardienne ajouta que d'autres personnes étaient déjà venues demander après lui.

Romain pensa tout de suite que José pouvait savoir quelque chose.

Comme le Brésilien transmettait parfois des messages de Gloria Saphir pour Albin, le chauffeur connaissait son domicile. Il grimpa dans la Bugatti, gagna Montmartre, se gara devant l'immeuble du Sud-Américain, y entra, gravit les étages quatre à quatre, frappa plusieurs fois à la porte et constata qu'il n'y avait personne. Cela lui parut anormal puisque José avait l'habitude de dormir l'après-midi...

De retour à bord de son bolide, il s'interrogea sur les autres possibilités de pistes lui permettant de connaître la cachette du Belge et choisit de se rendre chez le gigolo qui avait autrefois présenté Albin à sa maîtresse.

Louis Mavières...

Ignorant où il vivait, Romain alla place Blanche et ralentit l'automobile au niveau de jeunes garçons qui déambulaient sur le trottoir à la recherche du client. Il leur demanda où pouvoir joindre Louis en agitant un billet de cent francs, obtint facilement le renseignement souhaité, roula jusqu'à la rue Chaptal et stoppa en face d'une courette aux pavés couverts de mauvaises herbes.

Sa démarche lui pesait. L'homme qu'il venait voir représentait tout ce qu'il haïssait. Sa cupidité, son

135

cynisme, ses contorsions de danseuse et son manque de dignité l'auraient amusé s'il n'avait deviné d'autres côtés terrifiants et odieux de sa personnalité. Lui aussi était un être impitoyable et cruel, mais il s'était imposé une éthique à partir des actes qu'il commettait sans états d'âme, alors que Louis Mavières était un individu incapable de morale dans la propagation du mal et du meurtre. Cela suffisait à le condamner aux yeux du chauffeur de Gloria... La demeure de l'inverti était une sorte de remise sans

étage.

Romain tira le cordon d'une sonnette et attendit.

Le gigolo ouvrit la fenêtre.

-C'est pour quoi ?

L'ange gardien de Gloria Saphir afficha un sourire séduisant.

- Je veux entrer.

L'autre le reconnut.

-Foutez le camp, cria-t-il. Je veux être tranquille...

Le chauffeur enfonça la porte d'un coup d'épaule et se retrouva au milieu d'une grande pièce tapissée de draps mauves et de dessins d'éphèbes grecs.

Réfugié sur son lit à baldaquin, Mavières prenait vivement un browning sous l'oreiller et le braquait en direction de l'intrus.

-Ne bouge plus ou je tire, articula-t-il d'une voix blanche.

La lame d'un couteau lui arracha aussitôt le dos de la main.

Il l'acha l'automatique sous la douleur et constata que son sang coulait sur la couverture de satin rosé.

Romain ramassa son poignard et le pistolet.

-Je ne t'ai jamais trouvé sympathique, dit-il en lui envoyant une gifle sur les lèvres. De tous les types du

136

quartier, tu es sans doute le plus ignoble. Ma patronne ne t'a pas gardé longtemps à son service... que ce soient les hommes ou les femmes, tu n'aimes personne... Toujours drogué... Veule et sournois... C'est pas vrai, tu souillerais même une poubelle...

Il lui tordit sa main blessée.

Louis hurla et se mit à pleurer.

- J'ai une question à te poser, continua son bourreau. Une seule... Et je veux une réponse... Où est Paul Albin ?

L'inverti haussa les épaules.

- Est-ce que je sais, moi ?

La pointe du soulier de Romain l'atteignit sous la pommette gauche.

-Je ne vais pas répéter...

Mavières sanglotait.

-Si vous voulez son adresse, allez la demander à José...

Le chauffeur ne quittait pas sa victime des yeux.

- Justement, où est José ?

- Chez lui. Il dort pendant l'après-midi...

- Pas aujourd'hui... Et en dehors de lui c'est par toi qu'il faut passer quand on cherche Albin.

Il l'empoigna par les cheveux.

-Je vous jure que j'ignore o' il peut être, hurla Louis. Laissez-moi...

Vous me faites mal.

Conscient qu'il disait la vérité, Romain le l,cha et alluma une cigarette.

Il ne se résignait pas à repartir bredouille. Son instinct le poussait à

harceler encore l'inverti. Il était certain de pouvoir apprendre quelque chose...

Une sensation confuse montait en lui et il se souvint brusquement que, à

chaque fois que le Belge était absent aux fêtes de Pascin ou du comte, Louis n'était

137

pas là non plus. Une nuit, le Brésilien lui avait déclaré qu'ils étaient en mission secrète.

L'envie d'éclaircir ce point raviva sa violence.

- O' vas-tu avec Paul, quand vous n'êtes pas à Montmartre ?

- Je ne comprends pas, mentit Mavières. Il reçut un nouveau coup sur la bouche.

- Joue pas au crétin ! Vous travaillez en duo pour qui ? Un soir d'ivresse, José m'en a vaguement parlé. C'est à cause de ça qu'Albin est en danger ?

-Vous êtes complètement fou... Personne n'est en danger...

Louis tremblait de peur et mordait ses lèvres tuméfiées.

- qui a voulu tuer Albin, hier ?

- Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Le chauffeur sentait que son intuition était bonne. Il sortit son couteau et appuya la pointe de la lame sur la gorge de son interlocuteur.

- qui est ce colosse avec l'accent italien que j'ai tué pour sauver Paul ?

Sous l'effet de la surprise, Mavières oublia toute prudence.

- C'est vous pour Gino ?

Il regretta aussitôt de ne pas avoir tenu sa langue.

- Tu vois que tu es au courant, ricana Romain. Parle-moi un peu de ce Gino...

- quel Gino ? -Tu as dit Gino... -Non... Vous avez rêvé... -Parle...

- Assez... Ne me battez plus... -Parle, charogne...

Il balafra la joue de Louis.

138

-Parle...

Mavières tenta d'échapper à son agresseur. Il le bouscula de toutes ses forces et bondit vers la porte.

Le chauffeur le rattrapa et le cogna violemment à la tempe.

L'inverti perdit connaissance.

Romain respirait difficilement et regrettait d'avoir perdu patience. Son poing droit lui faisait mal tant il avait frappé fort. Du sang avait giclé sur sa veste... Un soudain abattement l'épuisa...

Il entreprit d'explorer l'habitation... Une importante quantité de cocaïne était dissimulée à l'intérieur d'une statuette de plâtre à l'effigie d'un Apollon. Dans le cabinet de toilette, un pendentif en or représentant un scarabée gisait à côté d'une table de maquillage. Il fourra le tout dans ses poches, ouvrit une armoire et y découvrit des vêtements d'homme et de femme.

Mavières revenait peu à peu à lui. Romain l'entendait gémir. Il pensa que sa victime avait bien trop peur de ceux pour lesquels il travaillait parfois avec Albin pour lui avouer quelque chose autrement que sous la torture. Ce qui prendrait du temps et ses cris de douleur alerteraient sans doute les voisins... Mais le laisser libre de ses mouvements était impossible. Il préviendrait l'homme qui menaçait Paul. Les représailles qui s'ensuivraient alors mettraient les vies du chauffeur et de Gloria en

danger. Il ne restait donc qu'une seule solution...

Romain assomma Louis, l'empoigna sous les bras, le porta dehors, l'installa dans la Bugatti, monta au volant et démarra en direction de l'hôtel particulier de sa maîtresse, au moment même où Max Tardoux tournait le coin de la rue Chaptal pour se diriger vers la courette où logeait Mavières...

11

Edouard Moreau ne supportait plus de devoir garder la chambre.

Lorsque sa mère lui apporta un remède à 16 heures, il tricha.

Dès qu'elle sortit de la pièce, le jeune homme recracha la potion dans un mouchoir et se concentra pour réveiller sa mémoire.

Il espérait pouvoir se souvenir d'un détail, d'une parole ou d'un acte qui lui permette de cerner la nature des périls qui menaçaient son ami Paul Albin. Il s'appliquait de son mieux pour revivre chaque instant passé avec lui et déceler ainsi un indice qui soit révélateur du danger pressenti.

Tout avait commencé par leur rencontre sur le tournage du film d'Abel Gance où ils étaient tous deux figurants. Le Belge ne s'y liait avec personne, à

l'exception d'une femme qu'il semblait courtiser et qui ne revint d'ailleurs pas travailler la semaine suivante. C'est alors seulement que Moreau s'enhardit en venant lui parler. D'abord resté sur la défensive, Albin finit par accepter le dialogue.

De jour en jour, ils se rapprochèrent et, un soir, Edouard proposa au Gantois de venir dîner avec lui. Les deux hommes se virent ensuite très souvent. Mais

141

jamais en fin de semaine... Chaque lundi, Paul réapparaissait en portant sur le visage des signes de lassitude et de tristesse...

Le cinématographe était une de leurs passions communes. Ils furent très impressionnés par La Mort de Siegfried. Après la vision de ce film allemand, Albin entraîna Moreau dans les bars jusqu'au petit matin. Edouard découvrit alors un autre visage de son compagnon. Des gens

de toutes sortes le connaissaient. Certains se rattachaient même à la pègre et le fils de la libraire comprit qu'Albin avait des accointances avec les milieux interlopes.

En dehors du nommé Louis qu'il avait rencontré l'autre soir, Edouard se souvenait d'une autre fréquentation du Gantois. José... Un Sud-Américain qui les suivit tout au long d'une nuit dans les bals nègres et les cabarets d'artistes...

Enfin, il y avait Gloria Saphir... Sa beauté envoûtait toujours le jeune homme et il s'interdisait de la soupçonner d'être responsable des problèmes du Gantois.

Aucune trace ne lui indiquait d'où venait le danger... Il reconsidérerait les incidents vécus avec son ami, cherchait le fil qui reliait les diverses attitudes qu'il avait pu observer chez lui et ne trouvait rien qui suffise à expliquer la menace terrible qu'il ressentait toujours.

L'envie de descendre à la librairie le gagnait d'heure en heure. Il se doutait que sa mère désapprouverait ce qu'elle estimerait comme une imprudence de sa part, mais quand 19 heures sonnèrent au clocher de l'église voisine, il se leva, fit sa toilette, s'habilla et prit l'escalier en colimaçon.

Dans le magasin, Simone Moreau conversait avec un grand gaillard à lunettes.

- J'ai Kodak de Biaise Cendrars, monsieur queneau.

142

- ...patant, répondit le client. Je vous prends aussi Le Chant de l'équipage de Pierre Mac Orlan... Mais jurez-moi de ne pas dire à Desnos que je vous achète des romans... S'il le répète à Breton, cela va faire des drames...

- Vous avez peur d'être exclu des surréalistes ? -Je viens à peine de les rejoindre. C'est interdit

d'écrire des romans...

- Mais pas *de les lire, sourit la libraire.

- Mieux vaut rester prudent, murmura queneau.

Il paya, prit son paquet, salua distraitement Edouard et s'en alla.

- Tu ne vas pas sortir ? s'inquiéta Simone en regardant son fils.

-Je ne tiens plus en place, maman... Oncle Cyril n'a pas téléphoné ?

- Non... Remonte dans ta chambre...

- Pas question, enragea le jeune homme en passant la porte.

Sa mère jugea inutile de le poursuivre. Elle soupira d'impuissance, installa les lourds volets de bois sur la vitrine de sa boutique et retint ses larmes.

Edouard marchait à toute allure vers Barbes. Sa colère lui donnait l'énergie du désespoir. Se rendre chez Vandekest lui semblait inutile.

L'écrivain n'y était certainement pas et son silence ne devait avoir comme raison qu'un échec de ses recherches.

La meilleure solution pour retrouver son ami lui parut de rentrer en contact avec Gloria Saphir. Il la soupçonnait d'être celle qui retenait Paul Albin chaque week-end et comptait donc le trouver chez elle.

Le jeudi soir où il l'avait vue surgir à l'improviste dans le café de la place Blanche, la veuve avait fait allusion à Jules Pascin. Cette information lui semblait

143

Jà

précieuse. Il accéléra le pas en direction du Cabaret de la Lune rousse au-dessus duquel le peintre avait son atelier.

La chaleur restait insoutenable. Des nuées de moucheron annonçaient l'orage. Tout le long du boulevard de Clichy, les Parisiens avançaient comme des automates. Edouard transpirait, s'essouffait dans sa course et ressentait une douleur aiguë à la nuque. Il arriva enfin devant la boîte des chansonniers.

La porte du local de l'artiste était ouverte. Sur le lit défait, une grosse femme vêtue seulement d'une chemise transparente caressait les cheveux dénoués d'une petite fille aux yeux immenses. Assis devant elles, Pas-cin dessinait la scène avec une aiguille à tricoter. Il travaillait sur une feuille à dessin couverte de peinture à l'huile. Sa rapidité d'exécution était impressionnante.

Edouard restait debout. Il n'osait pas parler. Un bruit le fit se retourner du côté opposé de l'atelier. Appuyé sur le mur, un Noir en smoking astiquait le cuivre de sa trompette d'un geste lent. Allongée à ses pieds, une gitane interrogeait les tarots. Elle avait la poitrine nue.

Le Bulgare termina son esquisse et regarda Moreau.

- Vous êtes beau, dit-il avec une voix marquée par l'ivresse. Revenez poser demain... Ce soir, j'ai terminé.

Il passa la main sur ses joues mal rasées, se versa un grand verre d'absinthe et le dégusta sans plus s'occuper de son visiteur.

- Je cherche Gloria Saphir, déclara le jeune homme. Pascin s'approcha de lui.

- Elle vous plaît tant que ça, la dévoreuse ? Edouard rougit de confusion, baissa les yeux et vit

un olisbos abandonné sur le plancher.

D'un coup de pied désinvolte, le peintre écarta l'objet phallique.

144

-Je vais vous écrire son adresse...

Il affichait un sourire étrange en griffonnant à toute vitesse sur un morceau de papier.

La petite fille se leva du lit, alla rejoindre le Noir et se colla contre lui, tandis que la gitane prononça quelques mots en roumain.

L'artiste remit sa note à Moreau et le retint par la manche avant qu'il sorte.

- Zita vient de me dire que les cartes sont mauvaises pour vous. Elle ne se trompe jamais... Vous êtes prévenu.

* * *

Le commissaire Ferdinand Br'lis avait du mal à conserver son calme. Il en voulait beaucoup à Viard. Le jeune inspecteur était chargé de la surveillance de Louis Mavières et sa négligence provoquait une situation délicate.

Accablé par la chaleur et la soif, Alcide Viard avait quitté son poste pour aller boire une bière dans un café de la rue Chaptal. Ces minutes d'absence pesaient à présent très lourd. quand il était revenu faire le guet, Max Tardoux quittait la maison de l'inverti avec une mine contrariée. Puis des policiers arrivèrent... Les riverains les avaient appelés à cause de hurlements entendus chez le gigolo. Alcide suivit ses collègues dans la place et constata qu'il n'y avait plus personne. Affolé, il revint faire son rapport au commissariat. Ferdinand fut obligé d'ordonner l'arrestation du vieux truand. Léopold Lévrier l'interpella au Poirier où il discutait avec Cyril Vandekest. Par un excès de zèle, l'inspecteur ramena les deux hommes pour interrogatoire. Br lis se trouvait 145

J*.

maintenant en face d'eux ; bien qu'il fût certain qu'ils n taient pour rien dans la disparition du gigolo...

-qu'alliez-vous faire chez Mavières ? demanda-t-il d'une voix lasse.

Tardoux soupira.

-Vous voulez que je recommence? D'accord... Il fallait que je lui parle de son attitude dans le quartier. La drogue ne lui réussit pas et son comportement me déplaît.

- Il n tait plus là quand vous êtes entré chez lui ? -C'est exact...

- On vous a aussi vu rendre une visite à José le Brésilien.

- Je ne le cache pas, dit Max.

Le commissaire attendit quelques secondes avant de continuer à poser des questions.

Assis un peu à l'écart, Cyril comprenait mal les raisons de sa présence dans les lieux. Personne ne faisait d'ailleurs attention à lui. Il assistait à la scène en simple témoin et admirait la sérénité du truand.

Ferdinand  pongea son front dégoulinant de sueur.

- Et José a été abattu ensuite, murmura-t-il comme pour lui-même.

- C'est ce que j'ai appris, articula tranquillement Tardoux.

- Où est Paul Albin ? demanda soudain Br lis. C tait la première fois qu'il faisait allusion à l'ami

d'Edouard Moreau. Max demeura impassible, mais l'écrivain sursauta. Sa réaction intrigua davantage le policier.

- Vous savez où il se trouve, monsieur Vandekest ?

- Non, dit Cyril.

Il avait répondu trop vite.

Le commissaire se leva et se plaça devant lui.

146

- José mort... Louis et Albin disparus... Ces trois-là étaient inséparables... Et hier soir, vous avez eu une conversation avec le Belge, cria-t-il brusquement en se tournant vers Max.

- Vous étiez là, rappela Tardoux en conservant son calme.

- Je vous ai entendu le menacer. -Pour une affaire privée...

- Il n'y a plus d'affaire privée quand je me retrouve avec trois cadavres en vingt-quatre heures. Pas la peine de continuer ce petit jeu entre nous... Je suis persuadé que vous n'avez tué personne, Max. Je suis même prêt à croire que le milieu n'a rien à voir dans ces crimes... Mais vous faites votre propre enquête... Comme toujours... La nuit dernière, j'ai pu échanger quelques mots avec Albin et il est évident que cet homme a peur.

Son copain brésilien se fait descendre en venant dans mon commissariat. Son autre acolyte disparaît de chez lui en laissant des traces de sang sur son couvre-lit... Et vous êtes une sorte de lien entre tous ces gens...

Maintenant, je veux savoir si c'est en relation avec le meurtre de votre protégé... Marius Touré.

-Je n'en sais rien, avoua franchement Tardoux. En entendant cette phrase, Ferdinand eut un curieux sourire.

- Et Gino Billocci, ça vous dit quelque chose ?

- Connais pas, mentit le truand.

Alcide Viard entra dans la pièce et vint parler à l'oreille de son chef.

Le commissaire le renvoya d'un geste. Il savait déjà que la question qu'il allait poser resterait sans réponse.

-Un voisin de Louis Mavières a vu un homme l'emmener à bord d'une Bugatti.

qui est-ce ?

147

- Personne ne conduit de voiture de course à Montmartre, affirma son interlocuteur.

Le policier prit sa pipe et la bourra en silence.

Dans son coin, Cyril regrettait que son ami ne veuille pas collaborer avec Br°lis. Il savait l'importance des informations données par José avant sa mort et pensait qu'elles pourraient être très utiles à l'enquête officielle. Sa fidélité au vieux truand l'empêchait toutefois de rompre la loi du silence... Deux machines puissantes fonctionnaient donc en parallèle. C'était une course de vitesse contre la mort. Il n'en était que le spectateur privilégié, sauf que son affection pour son neveu lui donnait envie de sauver la peau de Paul Albin...

Ferdinand fumait en évaluant l'efficacité d'une entorse à ses règles. La décider pouvait se retourner contre lui et le conduire au blême. Il hésitait.

Tardoux ne suivait aucun raisonnement identique. Il avait hâte de sortir de ce commissariat pour pouvoir agir. La nuit n'allait pas tarder à tomber sur la ville et il voulait retrouver Mavières vivant...

- Rentrez chez vous, monsieur Vandekest, dit enfin le commissaire.

Cyril se leva de sa chaise et regarda le truand.

Max lui sourit.

-Tout va bien, mon vieux... Embrasse Tania pour moi.

quand l'écrivain fut sorti de la pièce, Br°lis avait pris sa décision.

- Vous en savez plus que moi, dit-il. Alors, je vais vous faire confiance... Gardez vos informations précieuses. Continuez de fouiner...

Moi, je vais vous confier tout ce que j'ai appris...   une condition... Si vous aboutissez le premier, il faudra me livrer le ou les coupables...

148

- Je ne peux pas vous le promettre.

-J'étais certain de cette réponse... Tant pis... Je vide mon sac. Marius Touré a été abattu par une femme brune, mais vous le savez déjà. Pour l'assassinat de José, je n'ai absolument rien. Personne n'a vu le tueur...

Par contre, Lévrier ne trouvant rien sur Gino Billocci, j'ai envoyé un c
ble à un collègue italien à la retraite. Bernardo Roberti... Il n'aime pas beaucoup Mussolini et possède des dossiers secrets sur lui et ses lieutenants. Selon ses fiches, Billocci a porté la chemise noire dès le début. On l'utilisait pour des besognes d gueulasses... Au début de l'an dernier, il a quitté les fascistes pour entrer au service d'un riche industriel : Lydio Paniti. Une sorte d'illuminé... Je pars demain pour Rome afin de consulter son dossier. Si tout ça peut vous être utile, foncez...

Maintenant, foutez le camp...

Max alla jusqu'à la porte et se retourna vers le commissaire.

- Soyez prudent, Ferdinand... Il n'y a plus que la loi du plus fort en Italie.

Il revint sur ses pas et serra la main du policier.

* * *

quand Norbert Glivard descendit du train en gare de Lille, il vit Ludovic Pion se diriger vers lui avec un visage défiguré par l'inquiétude.

- Vierbrott a téléphoné pour que vous le rappeliez au plus tôt. Cordaves me l'a dit pendant que je montais le décor.

- Vos appareils photographiques sont en place ? -Je les ai bien dissimulés... Mais vous devriez joindre Hans tout de suite...

L'industriel soupira. Ludovic avait raison. L'Alle-149

mand n'était pas homme à le déranger au sujet de quelque chose d'insignifiant.

- Pour Paris, il va falloir attendre avant d'obtenir la communication...

Ils entrèrent dans un café.

Une odeur de frites y régnait. Des voyageurs occupaient les tables et parlaient haut. Les serveuses aux cheveux gras servaient du genièvre et de la bière blonde. quelques ouvriers s'exprimaient en patois du Nord.

L'albinos détestait ce genre de promiscuité. Il négocia quand même l'appel avec le patron qui affichait une trogne dévorée de couperose. Pion commanda du rhum et ils patientèrent jusqu'à ce que l'opératrice obtienne la ligne avec Paris.

La chance voulut que la connexion se fasse en moins d'une demi-heure.

Glivard s'enferma dans la cabine et entendit son tueur lui raconter pourquoi il avait abattu José.

- Tu as eu raison, lui dit-il. Aucun risque ne doit être pris. Et Paul Albin ?

- Introuvable, grogna Hans à l'autre bout du fil. Mais ce n'est pas tout...

Je suis passé chez Louis... Il semble avoir disparu...

-Je n'aime pas ça... Va ce soir à la fête du comte Félicien de Laval. Un de nos amis saura peut-être où est Albin... Et puis, Mavières pourrait bien y être. Son absence doit être une fausse alerte. Lui n'a aucune raison de nous l,cher.

Il raccrocha et revint au comptoir.

- C'est grave ? demanda Ludovic.

L'industriel paya les alcools sans répondre, puis sortit sur le trottoir, voulut traverser la rue et recula en entendant le ferraillement d'un tramway dont la perche fit gicler des étincelles le long du c,ble électrique.

Pion le rejoignit.

- La voiture de Contran Cordaves nous attend de ce côté, dit-il en désignant une Renault six cylindres ´ 45 ^a à bord de laquelle un chauffeur en livrée fumait une cigarette.

Ils montèrent dans la voiture qui démarra aussitôt.

Les rues défilèrent.

Au niveau de la Grand Place, l'albinos eut un regard de mépris pour la statue de la ´ Déesse ^a qui se dressait sur sa colonne de pierre.

- Vous savez, Ludovic, murmura-t-il entre ses dents, cette bonne femme est le symbole de ces salauds de républicains de 1792. C'est Bra qui l'a construite en 1842 pour en faire l'allégorie du courage calme et obstiné

des Flamands. Ce sont ses propres mots... L'imbécile...

Il se tut ensuite jusqu'au boulevard Vauban où ils étaient attendus dans une immense demeure en face du canal de la De^ele.

L'automobile se gara dans la cour à côté de la camionnette du photographe et de plusieurs voitures luxueuses.

Cordaves vint les accueillir.

- Tout le monde est là, Norbert. On peut commencer quand tu voudras.

Ils pénétrèrent ensemble dans un grand salon aux murs décorés de tapisseries anciennes. Des hommes en habit dégustaient des petits fours.

quelques femmes les accompagnaient en jouant de l'éventail.

- Où est installé le temple ? demanda Glivard.

- En haut, répondit Pion. Les combles sont réunis en une magnifique crypte.

Gontran lui prit le bras et l'emmena dans une petite 151

pièce voisine où une jeune femme maigre en longue chemise blanche lisait un roman de Georges Ohnet.

- C'est le sacrifice, expliqua Cordaves.
- On m'a promis qu'il n'y avait pas de danger, dit la fille d'une voix vulgaire.
- Aucun, affirma l'hôte en souriant. Je vous répète que c'est juste une petite comédie pour mes amis. Le monsieur que voici va faire semblant de vous égorger au cours d'une messe noire. Le couteau est truqué. Il suffit pour vous d'ouvrir au bon moment la poche de sang de bouf qui est cachée sous votre vêtement.
- D'accord, dit la fille en haussant les épaules. Si c'est tout ce qu'il faut faire... Vous savez, j'ai connu plus compliqué que ça... Et moins bien payé... De toute façon, mon souteneur attend dehors. Et il est assez méchant...

Norbert ne releva pas la menace. Il regrettait simplement que la prostituée n'ait en rien l'apparence d'une vierge. Cela gâchait la simulation.

- Je descends me préparer. Tu amèneras cette dame quinze minutes après le début de la cérémonie.

Cordaves s'inclina.

- Oui, grand maître.

Il fit un grotesque clin d'oeil complice.

- Et Louis ?
- Mavières ne viendra pas. Son interlocuteur devint grave.
- qui va le remplacer ?
- Personne. Nous nous passerons de l'exhibition sexuelle sur le cadavre.
- C'est dommage... Sans la touche nécrophile, ce sera frustrant...
- ç moins que tu sois volontaire...
- Pourquoi pas ?

La lectrice jeta son livre à travers la pièce. -Moi, c'est pareil... Lui ou un autre..., dit-elle dans un grand éclat de rire.

- Comme ça, tout s'arrange, s'exclama Contran avec concupiscence.

Glivard refoula son dégoût et s'éclipsa en regrettant de ne pas pouvoir les tuer tous les deux.

12

Romain donna un coup de pied rageur dans la carcasse ensanglantée. Ses tortures ne portaient pas leurs fruits... Il n'avait pas imaginé que son prisonnier fût capable d'opposer autant de résistance à la douleur.

Sous la lumière p,le d'une lampe à pétrole, Louis Mavières était attaché

aux chaînes scellées dans le mur d'une des caves de l'hôtel particulier de Gloria Saphir. Il avait trop peur de ses chefs pour les dénoncer à son bourreau et puisait un incroyable courage dans cette peur.

quelqu'un sonna plusieurs fois aux grilles de la demeure.

Le chauffeur b,illonna sa victime, éteignit la lumière, ferma la porte à double tour et regagna la cour en enfilant sa vareuse. Des nuées de moustiques voletaient en tous sens autour de lui. L'herbe jaunissait à cause de la canicule.

Un jeune homme attendait sur le trottoir en faisant les cent pas. Il cessa son mouvement en voyant apparaître quelqu'un.

-Je voudrais parler à madame Saphir, dit-il avec force.

- qui dois-je annoncer ? demanda Romain.

-Edouard Moreau. Nous nous sommes rencontrés jeudi soir avec Paul Albin.

155

Son interlocuteur hésita, puis se souvint des propos que Cyril Vandekest avait tenus à sa maîtresse et il ouvrit la grille.

Ils entrèrent dans la demeure où l'ombre apportait un peu de fraîcheur.

Gloria se tenait immobile en haut des marches de l'escalier de marbre. Ne subissant plus l'emprise de l'opium, elle aussi avait entendu la sonnette et s'était méprise en pensant aussitôt que c'était Paul qui

venait enfin la rejoindre.

Sa déception s'effaça vite en reconnaissant le visiteur.

- quel bonheur de vous voir, dit-elle en descendant vers lui. C'est Albin qui vous envoie ?

-Non, répondit Edouard. Je pensais d'ailleurs le trouver ici et...

Il ne réussit pas à en dire davantage.... La veuve le troublait. Son regard ne la quittait plus.

- Comme vos yeux brillent, constata Gloria. Je suis certaine que vous avez de la fièvre...

Elle posa une de ses mains sur le front brulant de Moreau qui s'enlisa dans cette caresse.

- Asseyez-vous ici, conseilla la jeune femme en le guidant sur la bergère.

Romain va vous apporter un alcool...

Le chauffeur se dirigea vers le salon et les laissa seuls.

- Vous ne savez pas où est Paul ? articula Edouard faiblement. Il faut le prévenir qu'il est en grand danger.

La femme l'enlaça.

- Oublions Paul pour le moment et rendez-moi plutôt le baiser que je vous ai donné l'autre nuit.

Il céda.

Leurs corps roulèrent sur le dallage.

156

Adossé à la porte du salon, Romain les regarda faire l'amour avec une totale indifférence.

L'étreinte fut rapide et violente.

Chacun y prit un plaisir effarant.

quand ils rajustèrent leurs vêtements, le chauffeur apporta des verres

et attendit les ordres.

Dehors, le tonnerre se mit à gronder au loin.

Gloria alluma une cigarette au tabac d'Orient.

- Cette nuit, notre ami Paul va certainement se rendre chez le comte Félicien de Laval. Pourquoi ne m'y accompagneriez-vous pas ?

Moreau reprenait peu à peu ses esprits et se sentait incapable de discuter une décision de cette femme envoûtante.

- De toute façon, avoua-t-il, je vous suivrai toujours partout. Si vous m'y autorisez...

La soumission naÏve du jeune homme l'excita. Elle comprenait qu'un nouveau jouet lui appartenait et pressentait les délices que sa souffrance pourrait lui procurer.

La perspective de le confronter à une orgie lui parut amusante.

-Romain, dit-elle d'une voix rauque. Nous partons quai Anatole-France.

Attendez-moi avec mon nouvel ami dans la voiture. J'en ai pour une minute.

Ils la regardèrent gravir l'escalier, puis sortirent dans la cour.

Assise devant sa table de toilette, Gloria passa du crayon noir autour de ses yeux, s'aspergea du parfum d'orchidée, arrangea ses cheveux, remit du rouge à ses lèvres, se prépara une dose de cocaïne et l'inhala.

Des éclairs déchiquetaient le ciel de Paris quand elle monta dans l'Hispano.

Pendant qu'ils roulaient vers la Seine, Edouard 157

oubliait Paul Albin et ses prémonitions funestes. Il couvrait sa voisine de baisers, lui caressait la poitrine et remontait la main sur ses cuisses.

Gloria le laissa faire sans quitter la route des yeux. Elle gémit à peine quand il la fit jouir et s'abstint de lui rendre la pareille afin de lui conserver ses forces pour le reste de la nuit.

quand leur voiture s'arrêta devant la maison du comte, une pluie écrasante tomba sur la ville. Romain et le couple coururent jusqu'au porche. Un valet leur ouvrit la porte et les escorta jusqu'aux pièces où la fête commençait.

Tout le monde n'était pas encore nu. Le contraste des chairs lisses avec les smokings et les robes élégantes donnait une aura onirique à la scène.

Moreau reconnut le visage de comédiennes célèbres, d'hommes politiques et de champions sportifs. Leur présence dans cette orgie ne le surprenait pas plus que les actes qu'il les voyait accomplir. Les gravures pornographiques des ouvrages érotiques l'avaient familiarisé avec ces situations et la fréquentation régulière des prostituées l'avait aguerri en matière de vice.

Ce type de libertinage lui semblait même être une discipline séduisante. Il se mêla volontiers au groupe et ressentit soudain une sensation de gêne.

L'abandon animal de tous ces invités freina son excitation. Les soupirs rauques et les rires hystériques émanant de ces corps collés l'un à l'autre le paniquèrent. Son envie de fuir augmenta lorsqu'une femme parée de ses seuls bijoux urina copieusement dans la bouche d'un homme en habit.

Avant qu'il puisse battre en retraite, Gloria lui prit le bras et le conduisit auprès de Félicien de Laval. - Je suis venue, mon cher comte, dit-elle au vieillard.

158

1

- Comme d'habitude, ricana son interlocuteur en lui baisant la main. qui est donc ce jeune homme ?

- Mon prince charmant, murmura la veuve. Le noble pouffa.

- Un nouvel esclave, en quelque sorte... Un domestique s'approcha de lui.

- On vient d'apporter ceci, monsieur le comte. Félicien prit l'enveloppe qui reposait sur un plateau

d'argent, lut la note qui était collée dessus et fronça les sourcils.

- qui vous a donné ça ?

-Un chauffeur de taxi, répondit le valet. Il m'a dit qu'une jeune fille rousse l'a payé pour l'apporter ici. Je lui ai demandé s'il la connaissait déjà. Il m'a répondu que non... Elle est descendue de sa voiture à côté

d'une bouche de métro et s'y est engouffrée. Il l'avait chargée à la gare Saint-Lazare...

De Lavalle parcourut le salon du regard, tandis qu'Edouard sursautait en reconnaissant l'écriture de Paul Albin sur la feuille de papier qui était jointe à la missive.

Il déchiffra les lettres tracées à l'encre violette : ' Pour Norbert Glivard
a.

Le comte s'éloigna pour aller parler à un homme très blond au regard froid qui restait à l'écart des groupes.

Moreau se faufila jusqu'à eux pour écouter l'échange.

Ils s'entretenaient en allemand, une langue qu'il parlait parfaitement.

-Hans, j'ai reçu ceci à l'instant, dit le maître des lieux.

Son interlocuteur prit l'enveloppe, lut le message rédigé par le Gantois et glissa le tout dans sa poche.

- Mon patron rentre demain. Je m'en charge.

159

lî

Ils se séparèrent.

Edouard retourna se mêler à la foule. Il enjambait des couples allongés sur le sol, évitait des caresses directes d'individus des deux sexes et ne pensait qu'au danger couru par Paul. Le nom de Glivard lui était inconnu.

Interroger Gloria sur ce sujet pourrait être périlleux. Son malaise empirait.

Il vit alors la belle veuve s'activer entre deux hommes.

Elle le regardait fixement et l'invitait ainsi à venir se joindre à eux.

Moreau recula vers l'entrée du salon. Romain l'observait. Il avait gardé ses vêtements et ne participait pas à la fête. La souffrance du jeune homme le touchait. Une compassion inattendue le fit s'approcher de lui.

-Inutile d'avoir de la peine, dit-il. Ma maîtresse ne peut connaître de liaisons qu'avec des gigolos ou des dépravés. Elle n'est pas faite pour un type comme vous...

- Mais je l'aime, balbutia Moreau.

-C'est une faute. Votre ami Paul Albin reste son favori parce qu'il n'éprouve rien de la sorte pour elle.

- O^ù est Paul ?

-Personne ne le sait. Ce qui vaut mieux... On veut sa peau. Vous le savez.

Edouard eut envie de faire confiance au chauffeur.

- qui est Norbert Glivard ?

-Un industriel de province qui vient parfois aux soirées du comte.

- Albin le connaît ? -Je l'ignore...

Il prononça ces derniers mots d'une façon étrange, car une image reflua en lui. C'était à la fin de l'hiver...

Ici même... Chez le comte... Louis Mavières avait longtemps discuté avec Glivard... Albin aussi... Il se promit d'interroger l'inverti à ce sujet...

- Pourquoi est-elle comme ça ? murmura Moreau.

- qui ? demanda le chauffeur. -Gloria...

-C'est sans importance... Vous pouvez me croire... Je la connais bien...

C'est moi qui veille sur elle...

- Il vaut mieux que je parte, soupira Edouard. -Je le pense aussi... Vous êtes trop bien pour elle...

C'est pour ça que vous ne l'intéressez pas vraiment^a. Sauf comme victime ou complice de ses délires.

¿ l'autre bout de la pièce, Hans ne quittait pas la veuve des yeux. Elle lui semblait une proie parfaite pour le groupe. Glivard et lui l'avaient déjà remarquée. Ils hésitaient cependant à la convier à leurs autres cérémonies. ¿ cause de l'omniprésence de son chauffeur...

La multiplicité de ses partenaires ne satisfaisait pas complètement Gloria.

Les réticences d'Edouard Moreau contrariaient son plaisir. La jeune femme réalisa qu'il n'entrerait jamais dans son univers et décida de l'écouter autrement avant de s'efforcer à l'oublier.

Elle rejeta les hommes qui la couvraient, esquiva l'assaut des autres, sortit nue dans la cour intérieure o' le comte collectionnait des calèches et revint en brandissant un fouet de cocher.

Les couples se désunirent. Chacun s'écarta sur son passage. Le silence régna, troublé seulement par le bruit de la pluie, des éclairs et du tonnerre.

Arrivée devant Edouard, Gloria lui tendit le fouet.

- Flagelle-moi.

Son visage se transformait jusqu'à la laideur.

- Flagelle-moi, répéta la veuve en crachant sur lui.

160

161

T

Moreau mit ses mains derrière le dos en signe de refus.

Elle hurla de rire, tourna la tête et croisa le regard glacé de Hans.

- Alors, vous ! ordonna-t-elle.

L'Allemand jeta sa cigarette, traversa le salon, prit l'objet par le manche, fit claquer la lanière d'un mouvement de poignet, regarda le chauffeur et leva le bras.

La veuve vacilla sous la force du premier coup.

Elle s'agenouilla et s'étala sur le sol en recevant le deuxième.

Hans continua. Le sang perlait sur le dos de Gloria. Des femmes l'enviaient. D'autres détournaient le regard. Le comte b,illait d'ennui.

Romain arracha le fouet des mains du tueur quand il réalisa que les pleurs de sa maîtresse n'étaient plus des sanglots de plaisir.

Les invités applaudirent l'attraction.

Edouard Moreau quitta le salon, vomit dans la rue et s'enfuit sous la pluie.

* * *

La beauté du tableau d'Auguste Renoir irradiait la chambre de Max Tardoux.

...tendu sur son lit, le vieux truand admirait la courbe du bras nu de la très jeune femme que l'artiste avait peinte dans une lumière sensuelle et charnelle. Tant de gr,ce calmait un peu sa colère. Le visage du modèle était émouvant. La tresse de ses cheveux paraissait sur le point de tomber en cascade.

Après sa conversation avec le commissaire Br°lis, il avait choisi de s'évader dans son repaire secret à Versailles. Comme chaque fois que le besoin de s'isoler

162

ainsi lui semblait opportun, un itinéraire compliqué lui avait permis de parvenir à cette cachette en toute clandestinité. Seule la violence de l'orage retarda son arrivée sur place. La nuit régnait déjà quand il ouvrit la porte de sa retraite.

Malgré la douce quiétude õ le mettait l'ouvre du peintre, Max ne parvenait pas à s'abstraire des problèmes et des crimes qui s'accumulaient depuis la veille. Les informations que lui avait offertes Ferdinand le troublaient autant que celles recueillies auprès de José. Il les ressassait inlassablement.

Rien ne lui prouvait pourtant que les agissements du nommé Glivard étaient liés à la mort de Marius Touré. Sa longue expérience dans la pègre ne l'aidait pas non plus à résoudre ce puzzle sanglant. Il se

sentait las et humilié par cette avalanche de cadavres sur son territoire. Il reconnaissait son impuissance...

Un sentiment de culpabilité le rongait. Depuis quelques mois, il avait laissé agir les gigolos et les invertis sans se soucier suffisamment des conséquences qui pouvaient naître de la constitution d'un réseau parallèle à Montmartre.

Maintenant, il avait la certitude que la crise actuelle venait de leur nouveau pouvoir.

Pendant toute sa vie, Tardoux s'était appliqué à transformer son quartier en zone franche, contrôlant chaque bande et instituant de façon tacite une convention entre la police et lui. La plupart des représentants de la loi autorisaient sa justice personnelle. Selon la légitimité de certains règlements de comptes, il avait donc aidé quelques assassins à gagner l'Espagne ou l'Afrique du Nord. Parfois, ce furent ses propres seconds qui se chargèrent d'éliminer un tueur trop ambitieux ou un rival

aux méthodes barbares. Il réglait ainsi tout à sa manière. On l'en respectait.

Depuis la fin de la guerre, tout s'était compliqué. De jeunes veuves de soldats se portaient volontaires pour la prostitution. Les gens riches se grisaient dans la dépravation. La toxicomanie remplaçait l'alcoolisme.

Montmartre était devenu un marché où des oisifs fortunés s'achetaient de fausses vierges et de la vraie drogue.

Plutôt que de détruire la nouvelle faune qui se nourrissait de ce commerce, Max avait d'abord essayé de lui imposer des règles. Il n'y avait pas toujours réussi... Trop de confusion et d'indépendance mettait son système à mal. Les pourvoyeurs de cocaïne et d'opium consommaient leur propre poison. La cohorte de gigolos et d'invertis travaillait sans proxénètes.

L'absence de hiérarchie et d'organisation générale lui fit perdre une partie de son pouvoir.

Il sourit en songeant que Br°lis connaissait exactement le même problème avec ces individus en marge de tout et de tous...

À présent, le tableau de Renoir se brouillait devant ses yeux. Le souvenir de Marius lui faisait de la peine. Son désir de vengeance s'étiolait devant le mystère qui entourait cette mort. Il se sentait vieux.

La nuit s'achevait dans le tumulte du tonnerre et des éclairs. Tardoux se leva pour descendre à la cuisine. Il se fit du café, alluma une cigarette et songea aux inquiétudes du neveu de son ami Cyril...

Le cas du gigolo Paul Albin résumait parfaitement la situation du Montmartre actuel. Un autre monde s'y mêlait au milieu. Gino Billoci venait du fascisme, cette peste qui lui était insupportable... Le commissaire Br°lis le savait, mais il ignorait que l'Italien travaillait 164

aussi pour un industriel friand d'occultisme, un nommé Norbert Glivard...

Et qu'il était mort en voulant abattre ce Paul Albin...

Max regrettait presque de n'avoir pas failli à son éthique de mutisme absolu devant la police. Ferdinand était mieux placé que lui pour enquêter en direction de ce commanditaire aux passions morbides. L'alliance pouvait leur être utile à tous deux.

Il but le café, contempla les lueurs de l'aube, réfléchit aux moyens d'infiltrer l'organisation qui avait condamné Paul Albin, puis il eut une autre idée.

Ludovic Pion somnolait dans sa camionnette. La lumière du jour l'empêchait de pouvoir vraiment dormir. Il rouvrait souvent les yeux, voyait la cour vide de la demeure lilloise et retombait aussitôt dans un brouillard de fatigue.

La cérémonie s'était prolongée jusqu'à l'aube. Une vague orgie avait succédé aux initiations des nouveaux membres de la secte. Le photographe ne perdit rien des actes compromettants de chacun. Une bonne centaine de plaques témoignaient de sa vigilance.

Dans le bureau de son complice, Norbert Glivard comptait l'argent récolté

au cours de la nuit. Assis en face de lui, Contran Cordaves dévorait du petit salé qu'il accompagnait de rasades d'un vin blanc très sec.

- Mon cher, c'était épatant, dit-il en levant son verre. Ils l'ont presque crue morte ! Mais moi, je peux vous affirmer qu'elle était bien vivante quand je l'ai prise ! Son sexe ! Humide ! Chaud !

- Ne soyez pas vulgaire, Contran. Je déteste ça !

- Parce que vous n'aimez pas les femmes, rugit Cor-daves.

L'industriel foudroya son interlocuteur du regard.

- Je n'aime pas non plus quand vous êtes ivre... Ne l'oubliez pas...

Le Lillois blêmit.

- Si la recette de ce matin est excellente, c'est quand même gr,ce à moi !

- Personne n'est irremplaçable, répondit l'albinos. Et personne n'est à

l'abri de ma colère... Le rendez-vous de la semaine prochaine pourrait comporter plus d'un sacrifice humain... Alors, prenez garde à ne plus me décevoir d'ici là... Si l'on ne se montre pas digne d'appartenir à

l'organisation, tant pis...

Il tendit une liasse de billets à son interlocuteur, entassa le reste de l'argent dans ses poches, prit la valise qui contenait son costume de grand maître, sortit et monta dans la camionnette du photographe.

- Réveillez-vous, Ludovic.

Pion se frotta les yeux et démarra.

- Je vous pose au premier train... Moi, je vais dormir dans un hôtel de Lille.

Norbert approuva d'un signe de tête et fixa la route en songeant à

l'urgence de se débarrasser de Contran. Ce noble ruiné par la guerre avait pour seul avantage d'être introduit au sein de toutes les familles aisées du nord de la France. Depuis son rattachement au groupe, il avait su y attirer des possesseurs d'importantes fortunes, mais ces riches pervers ne s'intéressaient pas suffisamment au culte du diable pour avoir envie de participer aux véritables messes noires. Ils payaient très cher pour frissonner d'extase à des frasques morbides et n'avaient aucune envie de passer à des actes réels.

166

Cela limitait donc le chantage ultime contre eux... Ces recrues trop frivoles ne serviraient jamais la cause...

Le but essentiel de Glivard était d'impliquer jusqu'au crime certains de

ces hommes puissants, afin qu'ils acceptent ensuite sa loi en toutes circonstances.

Cordaves ignorait cette motivation. Il se comportait avec insolence et bêtise. C'était un colis encombrant.

Il n'en voulait plus.

- Vous avez ramassé beaucoup d'argent, dit soudain Ludovic. De combien est ma part ?

-La même chose que d'habitude, déclara son passager.

-Je ne suis pas d'accord. Sans moi, votre combine ne marche pas et...

L'industriel l'interrompit.

- Les photographes malhonnêtes, ça se trouve facilement...

- Pas autant que moi ! ricana Pion. J'ai le double de tous les clichés...

En lieu s'r... La police s'y intéresserait beaucoup...

- L'ennui, c'est que vous seriez mort avant qu'elle agisse.

Pion éclata de rire.

-Pour vous dire la vérité, Glivard... Je garde ces preuves uniquement pour être certain de rester en vie... S'il m'arrivait quelque chose, tout serait immédiatement remis à la justice. Je connais bien vos méthodes... J'ai donc assuré ma protection. Cependant, il me faudrait beaucoup plus d'argent....

-Je verrai ce que je peux faire, soupira l'industriel.

La camionnette stoppa.

-Je développerai les plaques ce soir, promit le conducteur. quelques heures de sommeil et je rentre à Paris...

167

Norbert claqua la portière sans répondre.

Il traversa le hall de la gare, atteignit le quai des départs, grimpa dans son train et s'installa dans un wagon de première classe.

Une grande lassitude gagna son corps. Trop d'impondérables étaient survenus au cours des dernières heures... La mort de Gino et celle de José devaient attirer l'attention de la police. Paul Albin apparaissait comme une sérieuse menace pour le groupe. L'imbécillité de Contran et l'attitude de Ludovic n'arrangeaient rien. La disparition de Mavières était inquiétante... Pour le moment, il préférait ne pas en aviser Rome ou Berlin...

La locomotive siffla et se mit en route. Norbert contempla le paysage enfumé. Ses pensées devenaient de moins en moins claires.

Il dormit jusqu'à Paris en rêvant de régner un jour sur le monde.

13

Appuyée sur la rambarde du balcon, Nathalie Braque regardait Paris. Un peu de vent soulageait la ville des chaleurs étouffantes de la veille. Les cloches d'une église sonnaient la dernière messe du matin. Des promeneurs profitaient du repos dominical pour musarder le long de la Seine. Tout paraissait simple et calme. L'été s'installait avec ses odeurs, sa paresse et son ciel lumineux.

La jeune fille acceptait les miracles. La protection de Paul Albin ne l'étonnait plus. Elle regrettait juste la distance qu'il avait tenu à imposer entre eux.

Depuis leur installation dans ce luxueux appartement en bordure du Champ-de-Mars, le Belge l'évitait. Après lui avoir confessé son appartenance à

une secte vouée au culte du diable, il s'enferma dans sa chambre pendant toute la journée du samedi et n'en sortit le soir que pour lui confier une étrange mission assortie de précautions dignes d'un feuilleton de cinéma...

L'adolescente s'en acquitta scrupuleusement. Elle changea plusieurs fois de taxi avant de payer un chauffeur pour qu'il porte une enveloppe au quai Anatole-France et s'égara ensuite dans les correspondances du métro.

À son retour, Paul l'interrogea pour savoir si elle 169

avait parfaitement suivi toutes ses instructions. Rassuré par la précision de son rapport, il la remercia et retourna se terrer chez lui.

Nathalie en fut désorientée. Elle chercha longtemps le sommeil. Le charme du Gantois ne la laissait pas indifférente. Il était trop fragile pour ne pas l'émouvoir. Ce n'était en rien une attirance amoureuse... Un sentiment maternel l'enveloppait. Ses actes terribles ne lui inspiraient plus d'horreur et sa mélancolie la touchait davantage que sa générosité.

Les grondements du tonnerre finirent par la bercer.

Elle s'endormit comme un enfant.

Il n'était pas apparu au cours de la matinée. Nathalie se retenait de frapper à sa porte. Aucun bruit ne filtrait de la chambre.

Elle prépara le déjeuner, décida de manger sans l'attendre et retourna sur le balcon pour profiter du soleil.

Paul n'avait pas faim. Il contemplait les photographies prises par Ludovic et souffrait de revoir ainsi les ignominies que sa folie lui avait fait commettre.

* * *

L'équipe de Br°lis était de mauvaise humeur. Le commissaire les avait conviés à une réunion dans son bureau. Plusieurs inspecteurs lui en voulaient pour son initiative qui les empêchait de passer le dimanche en famille ou avec leur petite amie.

-Je g,che le jour de repos de certains d'entre vous, grogna Ferdinand. Je le sais. Ils le récupéreront dès que possible...

Il alluma sa pipe et regarda ses hommes les uns après les autres.

170

- Nous sommes dans le pétrin, les gars... Un peu par votre faute... Le petit Alcide va boire un coup au lieu de surveiller Louis Mavières. Et Mavières se fait enlever... Ponchet se fait bêtement semer par Max Tardoux.

- Il est fort, chef, protesta le policier. Un immeuble à deux issues... On ne peut pas tous les connaître...

Br°lis lui fit signe de se taire.

-Le pire est qu'on a descendu quelqu'un devant la porte du

commissariat et que personne n'a vu l'assassin... Ce matin, la presse se fout de nous... Le ministre engueule le chef de la Sûreté qui me menace de sanctions... quant à vos indicateurs, zéro... Ils ne savent rien !

- Toutes ces salades pour trois voyous, intervint Lévrier

- Léopold ! hurla le commissaire. Notre boulot est de trouver les coupables. Tu peux comprendre ça ?

L'autre baissa les yeux en rougissant.

- Excusez-moi, patron... Je voulais juste dire que les victimes appartenaient à la racaille et que c'était du bon débarras...

- Ces assassinats ne sont pas de vulgaires règlements de comptes entre des crapules de Montmartre ! s'agaça Ferdinand. La pègre n'en est pas l'auteur...

- Et la piste italienne ? demanda Fossard. - Justement, mon vieux... C'est pour ça que je vous

ai demandé d'être tous là. Ce soir, je prends le train de nuit pour Rome...

Un vieux copain va m'aider à en savoir plus sur le nommé Gino... Vous devrez donc travailler sans moi pendant deux ou trois jours. Lévrier va me remplacer à la tête du service.

- Qu'est-ce qu'on fait si Tardoux réapparaît ? demanda Léopold.

- Tu ne l'interpelles surtout pas. Faut juste le filer à

171

plusieurs afin de ne pas le perdre et d'intervenir à temps au cas où sa propre enquête irait plus vite que la nôtre...

Il soupira, serra la main de chacun, ouvrit la porte du bureau et se retourna lentement vers le groupe.

- Seulement, je vous préviens que, s'il y a eu d'autres cadavres à mon retour, ça va mal se passer !

* * *

Edouard Moreau demeurait prostré sur le banc d'un jardin public. La

notion du temps ne lui appartenait plus. Ses cheveux en désordre et son costume trempé lui donnaient l'allure d'un criminel. On le regardait avec peur et dégoût. Ses yeux hagards effrayaient les mères qui interdisaient à leurs enfants de l'approcher.

Après avoir fui la demeure du comte, il avait erré pendant toute la nuit, incapable de rassembler ses pensées ou de se protéger de l'orage, obsédé

seulement par l'image de Gloria heureuse sous les coups du fouet...

Une comptine d'enfant le sortit soudain de sa torpeur. Il releva la tête et vit une ronde de petites filles baignées de soleil. Elles chantaient Ne pleure pas Jeannette. quand ce fut le couplet évoquant la pendaïson de Pierre, l'angoisse du jeune homme pour le destin de Paul Albin réapparut.

Sa première réaction fut de se rendre chez son oncle. Il réalisa qu'il était à l'autre bout de Paris et chercha un taxi. Plusieurs chauffeurs refusèrent de s'arrêter à son signe. Leur attitude l'étonna jusqu'à ce qu'il croise son reflet au visage sale et aux vêtements froissés dans la glace d'un magasin. Ce spectacle le désola. Sa dérive nocturne lui revint à

l'esprit. Une violente nausée le plia en deux.

172

quand il se sentit mieux, il descendit dans le métro et monta dans la rame qui reliait le sud au nord.

Les passagers se tenaient loin de lui.

Un vieux couple endimanché le traita d'ivrogne.

Puis un gardien de la paix en uniforme s'approcha et demanda ses papiers.

- Vous êtes en service ? intervint alors une voix. Le policier sursauta.

Moreau reconnut Robert Desnos qui venait d'intervenir.

- Et il n'est pas interdit de porter des habits souillés ni d'avoir le visage crasseux, continua le surréaliste.

Il prit place à côté du jeune homme.

- La loi est la même pour tout le monde, dit-il encore pour décourager son interlocuteur qui battit en retraite.

- Je ne suis pas rentré de la nuit, murmura Edouard. -Inutile de le préciser, s'esclaffa Desnos. Seul un

aveugle ne s'en rendrait pas compte... Remarquez que moi aussi j'ai découché. Une soirée merveilleuse à écouter chanter Yvonne George, puis une cuite avec je ne sais plus qui... Mais quel réveil agréable chez une douce inconnue... Prévoyante, la coquine... J'ai pu me raser chez elle. Il y avait tout ce qu'il faut... Et pourtant, pas de mari...

- Comment va Leiris ? demanda Moreau.

- Toujours en colère après les cons... C'est une véritable passion. Mais toutes les passions sont bonnes.

La rame s'arrêta.

Edouard salua le poète et descendit sur le quai.

L'immeuble de Cyril était à quelques mètres du métro.

Il y entra, appela l'ascenseur et se laissa porter jusque devant la porte de son oncle.

Tania lui ouvrit.

173

- T'es pas beau à voir, dit-elle en grimaçant. Va te laver.

Elle le conduisit à la salle de bains et alla prévenir Vandekest.

- C'est Edouard. Je lui fais prendre un bain. Il en a besoin.

L'écrivain l'entendit à peine. Il classait de nombreuses coupures de journaux, prenait fébrilement des notes et prononçait des paroles inintelligibles entre ses dents. Le Dictionnaire des sciences occultes de l'abbé Migne était ouvert sur sa table, ainsi que plusieurs autres ouvrages de démonologie.

Depuis son départ du commissariat, Cyril n'avait pas revu Max Tardoux.

Ce matin, il l'avait vainement cherché rue Tholozé, puis au Poirier.

L'idée que Br'lis l'ait placé en garde à vue lui parut impossible... Julien le proxénète lui dit d'ailleurs qu'il avait vu le truand sortir du local de police...

La faune de Montmartre ne commentait pas l'absence du caÔd. Elle préférait s'interroger sur les raisons de l'assassinat de Marius et de José. La disparition de Louis Mavières excitait également sa curiosité.

En retournant chez lui, Vandekest s'était interrogé sur les déclarations du Brésilien à Max au sujet d'une secte dévouée à Satan. Le souvenir de récents faits divers macabres le poussa à se plonger dans son abondante documentation. Il analysa les détails des crimes mystérieux commis au cours des derniers mois dans la région parisienne et s'aperçut qu'ils répondaient souvent à des codes de la démonologie... ; des pratiques de messes noires...

En élargissant ses recherches, il découvrit un meurtre 174

similaire qui avait eu lieu à Lyon quinze jours plus tôt et un autre aussi suspect à Lisbonne en juin...

Chaque fois, les cadavres avaient été souillés d'hosties ou marqués dans leur chair par un signe venu de l'enfer.

Moreau entra dans la pièce pendant que l'écrivain lisait un article sur un autre assassinat du même genre publié dans un quotidien madrilène.

- Des nouvelles de Paul ?

Cyril sursauta en voyant son neveu dans sa robe de chambre.

-Tania repasse mon costume, expliqua le jeune homme.

Il lui vola une cigarette et sourit comme un gosse.

- Tu ne devais pas rester au lit jusqu'à demain ? lui demanda Vandekest.

-Je vais très bien... Tu as pu joindre Albin ?

- Non. J'ai fait tout ce que je pouvais... Max Tardoux aussi. Ton ami est introuvable. Je me suis même rendu jusque chez Gloria Saphir... C'est une vieille connaissance...

- Tu connais son adresse ? Cyril eut un geste de lassitude.

-Il y a quelques années, j'étais son amant...

- Toi ? cria Edouard.

Il tremblait des pieds à la tête.

- qu'est-ce qui te prend ? demanda l'écrivain. Je ne suis pas le seul à avoir couché avec cette veuve... Calme-toi... Tu ne vas quand même pas être jaloux.

Le fils de la libraire s'affala sur un fauteuil. -Excuse-moi. Je suis à bout de nerfs... -Moi aussi, r,la l'écrivain. Avec tout ce que je... Il hésitait à en dire plus. Son affection pour le jeune Moreau le portait à lui cacher l'horreur des choses qui

175

lui apparaissaient à présent... Une organisation internationale spécialisée dans le sacrifice humain... Chacun des meurtres qu'il venait de recenser avait été commis un jour mémorable de sabbat... En hommage à Satan...

Les indications fournies par José le laissaient pourtant encore perplexe.

Le Brésilien avait affirmé que l'industriel Norbert Glivard employait Paul Albin dans un réseau d'amateurs d'occultisme. C'était suffisant pour étayer ses soupçons, mais rien ne prouvait que le gigolo belge fût directement lié

aux terribles cérémonies qu'il comptabilisait à travers la presse internationale.

Tania apparut avec les vêtements du jeune homme.

- Rhabille-toi, gamin, dit-elle en les déposant sur une pile de livres. Je vais téléphoner à ta mère pour lui dire que tu es ici.

Edouard remercia la métisse et enfila son pantalon.

Vandekest le regarda faire avec tendresse et décida de le tenir à l'écart des dangers qu'il pressentait à la lecture de tous ces faits divers.

-J'ai oublié de te dire l'essentiel, dit-il en mentant à peine. Le

chauffeur de Gloria Saphir m'a raconté que Paul Albin est tout à fait conscient des menaces qui pèsent sur lui.

Cette phrase soulagea Edouard.

- Il saura faire attention, soupira-t-il en boutonnant sa veste.

Cyril entendit à peine cette réponse. Son esprit était ailleurs. Il songeait à informer la police de ses découvertes, mais n'osait pas le faire avant de consulter Max Tardoux.

De toute façon, la prochaine messe noire ne pouvait pas avoir lieu avant le samedi 11 juillet. La Saint-Norbert...

14

Romain pénétra dans la cave où croupissait Louis Mavières. Il alluma d'abord la lampe à pétrole, posa le goulot d'une gourde sur les lèvres de son prisonnier, le laissa boire pendant quelques instants, puis recula d'un pas et lui envoya un coup de botte dans le bas-ventre.

L'inverti hurla de douleur.

- Parle-moi de Norbert Glivard, demanda le chauffeur.

Sa victime pleurait sans répondre.

Les gifles ne vinrent pas à bout de son silence.

Romain songea que la torture était monotone et triste autant pour le bourreau que pour celui qui la subissait.

Il alluma une cigarette.

Louis baissait la tête avec résignation. Le manque de drogue lui était bien plus douloureux que les sévices reçus depuis son enlèvement. Il résistait pourtant à la violence, acceptait son malheur sans faillir à sa parole, gardait d'ailleurs une entière confiance dans l'organisation de Glivard et se persuadait que ses membres travaillaient à le sortir du piège où le chauffeur l'avait précipité pour des raisons qu'il comprenait mal.

L'ange gardien de Gloria Saphir observait le regard fixe de Mavières. Cela lui rappelait l'entêtement de ces fanatiques qui préféraient mourir que de trahir leur cause. Il ouvrit la porte de sa cellule et l'abandonna.

D'autres inquiétudes le contrariaient. Sa maîtresse avait voulu ramener Hans chez elle. Ils étaient toujours dans la chambre. L'accès lui en avait été interdit. Il n'aimait pas du tout ça.

L'Allemand ne ressemblait pas aux gigolos dont la jeune femme se jouait à

longueur de temps. Romain le sentait cruel et maniaque. Il devait donc agir au plus vite pour briser cette liaison qui pourrait conduire au pire.

C'est alors que l'homme blond sortit dans la cour et le toisa.

- Je vous reconduis ? demanda le chauffeur. Ils se jaugèrent, silencieux et menaçants. Chacun sentait que l'autre avait déjà tué. Hans Vierbrott rompit le face-à-face, passa les grilles en hâte et sauta dans un autobus qui démarrait.

Pendant le trajet, un étrange sourire flottait sur ses lèvres...

Il pensait au sort qui attendait Gloria et calculait la meilleure manière de tenir le chauffeur à l'écart sans éveiller ses soupçons...

Arrivé à la gare du Nord, un employé des Chemins de fer lui annonça que le convoi en provenance de Lille avait du retard. Le tueur patienta en s'amusant à repérer les policiers en civil qui surveillaient les lieux. Il aimait cet exercice acquis lors de ses premières armes à Munich. Cela lui avait d'ailleurs permis d'échapper à une arrestation à la suite du putsch manqué de ses amis conjurés...

On annonça enfin l'entrée du train. Hans repéra l'albinos dans la foule des passagers qui descendaient des voitures. Il lui fit un signe de reconnaissance et l'attendit à côté de la locomotive qui lâchait sa vapeur.

L'industriel avançait lentement, bousculé par des 178

gens pressés de prendre un taxi ou de retrouver un parent proche au bout du quai. La promiscuité imposée par les gares lui était insupportable. Son mépris pour les gens du peuple augmentait à chacun de ses voyages.

-J'ai réservé un taxi, l'avertit Vierbrott quand il le rejoignit.

Norbert colla un mouchoir de fine soie blanche sur ses narines et suivit l'Allemand à travers la foule.

Les deux hommes n'échangèrent plus un mot avant de se retrouver dans la garçonnière de l'île Saint-Louis.

Le téléphone sonna au moment où ils entraient.

Glivard prit le combiné, grimaça en écoutant son correspondant et raccrocha.

- C'était notre contact à la S^oreté nationale... Un certain commissaire Br^olis part aujourd'hui à Rome pour fouiller le passé de Gino... Notre zélé

camarade de la police française a pris l'initiative de prévenir Alessandro Zotti...

- On a remis ça au comte pour toi, dit alors Hans en lui tendant l'enveloppe.

- Pas de nouvelles de Louis ?

- Aucune. Il n'était pas à la soirée...

- Et Paul Albin ? -Non plus...

-Erreur, s'étonna l'industriel en prenant connaissance du contenu de la missive. Cet envoi est son œuvre.

Il s'agissait d'une photographie où Glivard brandissait un cœur humain qui dégoulinait encore de sang.

Au dos du cliché, le Belge avait écrit quelques lignes : J'ai récupéré toutes les archives de Ludovic. Elles sont en lieu sûr.

Je n'hésiterai pas à les donner à la police ou à vos ennemis politiques.

179

Nous nous verrons à la cérémonie de samedi chez Ivan Morzak pour négocier un arrangement-Paul Albin

Vierbrott examina le cliché, lut plusieurs fois le message inscrit au verso et jeta un regard inquiet à son acolyte.

- Tu penses qu'il est de mèche avec Ludovic ?

- Aucune hypothèse ne peut être laissée au hasard. En tout cas, ce crétin de Pion ne se contentait pas de prendre les photos qu'on lui

demandait.

L'Allemand se versa un verre d'alcool.

-Nous devons récupérer tout le lot...

-Albin veut sans doute beaucoup d'argent, déclara Norbert.

-Pourquoi ne pas l'avoir précisé dans son petit texte ?

-Et pourquoi ce rendez-vous chez Morzak au soir de la cérémonie ?

- A mon avis, il a une idée derrière la tête.... L'industriel donnait raison au tueur... La proposition

du Gantois comportait un piège...

-Pour l'instant, je veux que tu me ramènes Ludovic... Il doit être sur la route. Va l'attendre à son magasin.

Hans approuva d'un cillement de paupières, quitta la garçonnère de son complice, traversa la Seine, prit la rue de Rivoli, et obliqua dans le Marais.

Il s'immobilisa avec stupeur en voyant les ruines calcinées qui remplaçaient la boutique du photographe...

Sa première réaction fut d'interroger les voisins à propos du sinistre. Le marchand de mélasse lui raconta d'abord que les pompiers avaient pu sauver les maisons

180

alentour. Vierbrott l'écoutait sans l'interrompre. Il apprit ainsi que l'incendie s'était déclenché la veille au matin et que Pion n'était toujours pas réapparu...

Prévenir Glivard au téléphone lui parut alors inutile.

Attendre Ludovic était la seule chose à faire.

Il se mit à la terrasse d'un estaminet proche et commanda une bière.

Les heures passaient...

À la nuit tombante, l'Allemand aperçut enfin la camionnette du photographe qui se garait au coin de la rue Saint-Martin. Il en

approcha, constata l'étonnement du conducteur au spectacle du désastre et monta rapidement dans la cabine.

- quelle horreur ! marmonnait Pion.

- Démarre, ordonna Vierbrott.

- Mais que s'est-il passé ?

- Vite... Norbert t'attend...

Les yeux emplis de larmes, il lui obéit.

quelques minutes plus tard, l'albinos écoutait le rapport de Hans et montrait à Pion le cliché que Paul Albin lui avait envoyé.

-J'aimerais comprendre ce que tout cela veut dire, dit-il en le giflant.

- Pourquoi avoir brûlé ma maison ? Vous avez récupéré toutes mes preuves.

Cela ne vous suffisait pas ?

L'industriel essayait de comprendre.

- Tu t'étais mis d'accord avec Paul Albin pour nous faire chanter...

-Pas du tout...

- Alors, comment pouvait-il savoir où tu cachais les photos ?

- Il l'ignorait... Tout était où vous les avez trouvées... Sous le praticable du décor pour les prises de vue... Le 181

Belge n'a rien à voir dans tout ça... qu'est-ce que vous allez me faire ?

Vierbrott échangea un regard avec Norbert.

- Tu as mis d'autres preuves en sûreté ? demanda-t-il en saisissant Ludovic par les cheveux.

- Non...

- Alors, c'est Paul Albin qui les a toutes... Et c'est lui qui a mis le feu à ton magasin-Lé photographe p,lit.

- Et moi ?

- Toi, tu es fini, déclara le tueur. Glivard regarda sa montre.

- Mon train pour Limoges part dans une heure... Tu récupères les éléments de la séance lilloise et tu t'occupes de cet imbécile... On se retrouve samedi matin. D'ici là, essaie de savoir où Louis Mavières se cache... Mais arrange-toi pour ne pas attirer l'attention sur nous... Tu m'appelles tous les jours au bureau...

-J'aurai sans doute une nouvelle initiée de choix pour la cérémonie chez Morzak, ricana l'Allemand. Je t'en laisse la surprise...

Il empoigna Ludovic par le bras et le poussa dehors.

- Tu vas pas me tuer, supplia le photographe quand ils furent dans la rue.

- Donne-moi le matériel de Lille.

Pion ouvrit fébrilement la porte arrière de sa camionnette, prit l'ensemble des plaques, les lui donna, poussa un gémissement et s'affala sur le trottoir.

Hans retira délicatement l'aiguille qu'il venait d'enfoncer dans le cou de sa victime, puis balança le corps au milieu des appareils et des lampes, referma les portières du véhicule et grimpa au volant.

La lumière des becs de gaz éclairait sa course à travers la ville.

182

Il se dirigeait vers la succursale parisienne des usines Grassian qui jouxtait les entrepôts de Bercy. Le veilleur de nuit lui en ouvrit les grilles.

- Du boulot ? ricana-t-il en reconnaissant Vierbrott. -Oui, Benjamin, j'ai un colis derrière. Aide-moi à

le décharger.

Il se gara dans la cour intérieure et ils sortirent le cadavre de la camionnette.

- On fait comme d'habitude, Hans ? -Bien sûr...

Les deux hommes traversèrent des ateliers silencieux et parvinrent à une salle d'où montait une forte odeur de produits chimiques.

Benjamin toussa.

- Faut mettre les trucs, dit-il à son complice.

Ils l,chèrent leur fardeau, enfilèrent des masques à gaz, tramèrent le corps jusqu'à une cuve d'acide et l'y précipitèrent...

Un bouillonnement enfumé s'ensuivit.

L'Allemand entraîna le veilleur de nuit à l'extérieur et lui rendit l'objet qui le protégeait des émanations nocives.

- Tu continues tout seul... Ensuite, planque la camionnette.

Il regagna le véhicule de Ludovic, ramassa les plaques photographiques, les jeta dans le side-car d'une moto, enfourcha l'engin et partit à toute allure vers l'île Saint-Louis.

Norbert n'était plus dans sa garçonnière.

Le tueur y abandonna son butin, retourna dans la rue et fonça chez la veuve.

Adossée au tronc d'un des marronniers, Gloria Saphir le reçut dans la cour.

183

- Je vous attendais plus tôt, se plaignit-elle en congédiant son chauffeur d'un geste autoritaire.

- Alors, ne perdons pas de temps, répondit Hans. La jeune femme le fit monter dans sa chambre et

referma la porte à double tour.

Sans faire de bruit, Romain se glissa jusqu'au seuil de la pièce, colla son oreille contre le bois et se mordit les lèvres jusqu'au sang lorsqu'il entendit cingler le premier coup de ceinture.

15

Edouard Moreau passa la semaine suivante à Berlin et n'y eut pas le temps d'avoir une seule pensée pour Paul Albin et Gloria Saphir.

Un tourbillon l'emporta dès son arrivée à la gare au matin du mardi 7

juillet.

Le correspondant de Ciné-Miroir en Allemagne l'attendait sur le quai en compagnie d'un petit homme brun vêtu avec une grande élégance.

- C'est mon ami Jacob Kaufman qui va s'occuper de vous, dit le journaliste en désignant son compagnon. Il travaille pour Erich Pommer à la UFA. Avec lui, toutes les portes s'ouvriront... Maintenant, je dois partir... Mais vous êtes dans de bonnes mains.

Il s'éloigna en courbant le dos.

- Ne vous étonnez pas de son attitude, déclara l'Allemand quand ils furent seuls. ...rire sur le cinéma n'est pour lui qu'une vulgaire besogne alimentaire... Il consacre la majeure partie de son temps à étudier la musique dans l'espoir de devenir chef d'orchestre...

- à chacun ses passions, commenta Moreau.

- Nous allons déposer vos bagages à l'hôtel Adlon où je vous ai réservé une chambre et partir ensuite aux studios de Neubabelsberg. Fritz Lang y entame le tournage de son nouveau film... Metropolis. Une chose colossale.

185

Edouard suivit docilement Kaufman.

La journée se déroula selon un emploi du temps décidé par la production.

Moreau ne pouvait prendre aucune initiative et devait impérativement se tenir à l'écart de l'équipe et des comédiens. Jacob l'aidait parfois à

comprendre certaines expressions allemandes qui lui étaient inconnues.

Trois jours passèrent ainsi. Chaque soir, les deux hommes dînaient ensemble, parlaient de Lubitsch ou de Murnau et apprenaient à s'apprécier.

Edouard se sentait pourtant frustré dans cette belle aventure. On l'avait accepté sur le plateau du studio, mais sa position de voyeur privilégié ne le satisfaisait pas complètement. Il regrettait que le réalisateur ne lui ait jamais adressé la parole...

Le quatrième matin, Kaufman se gara le long du trottoir d'Unter den Linden où le jeune homme faisait les cent pas.

- Lang vous accorde un entretien ce matin, dit-il en ouvrant la portière de sa Mercedes SSKL.

Le Français p,lit. -Maintenant...

- Ne tremblez pas comme ça... Le grand Fritz ne va pas vous manger !

- C'est qu'il est impressionnant avec son monocle... Jacob éclata de rire et démarra.

La rencontre prévue avec le metteur en scène ne dura pas plus d'une heure.

Edouard lui confia d'abord son admiration pour ses œuvres précédentes et s'aperçut que ses compliments le touchaient beaucoup. Ensuite, le réalisateur expliqua que l'idée de son film actuel lui était venue pendant un voyage à New York. L'architecture de la ville américaine l'avait intéressé... Il précisa que son père était 186

d'ailleurs un architecte célèbre à Vienne, puis aborda son propre travail.

- Peut-être réussirai-je encore mieux dans Metropolis que dans Le Docteur Mabuse à prouver, ce qui a souvent été contesté, que le cinéma est en mesure de mettre à nu des processus mentaux, donnant ainsi un fondement psychologique aux événements dans leur nudité...

Moreau prenait des notes sans oser poser de questions. Il vivait un moment magique et ne parvenait pas à dissimuler sa joie.

Avant de le quitter, Lang alluma une cigarette et sourit.

- Je sais que Moreau est un nom très courant dans votre pays... Mais Jacob m'a raconté que votre mère tenait une librairie à Paris... Est-ce qu'il s'agit de L'Or des livres ?

- C'est exact, bafouilla Edouard.

Le cinéaste eut une moue nostalgique.

- quelle sympathique coïncidence... J'y achetais parfois des livres quand je vivais à Paris... Avant la guerre... Il me semble même y avoir acquis le premier tome des aventures de Fantômas...

Il se leva, serra la main du Français et partit vérifier si tout était en place pour la scène à tourner. Kaufman s'approcha.

- Vous repartez demain soir. Il est temps que je vous fasse visiter Berlin.

- Mais la journée de travail ici vient juste de commencer.

- Aucune personne étrangère au film n'est autorisée à rester au studio pour ce vendredi... Tournage à huis clos... Venez..

Moreau suivit l'Allemand à contrecour.

Ils allèrent d'abord déjeuner dans une grande bras-187

série populaire qui donnait sur l'Alexanderplatz. La clientèle en était principalement constituée de petits employés, d'ouvriers et de jeunes secrétaires. Edouard s'aperçut bientôt que des gens à l'aspect misérable collaient leur nez contre la vitre de l'établissement pour les regarder manger. Il ne se sentit alors plus capable d'avaler une bouchée.

- Vous n'avez pas l'habitude d'être observé ainsi par des êtres qui ont faim, lui dit son compagnon. Hélas, la crise économique dure encore en Allemagne. Nous avons presque deux millions de chômeurs. Même si l'on veut se montrer généreux avec tous les exclus, leur nombre est si grand que ça vous décourage... C'est une situation qui engendre d'ailleurs tous les maux : mendicité, prostitution, démagogie politique...

- Tout semble pourtant calme, observa le Français. Kaufman soupira.

-Méfions-nous des apparences... En ce moment, le nationalisme radical et les idées bolcheviques se disputent la cervelle de mes compatriotes...

Certains se mettent à croire au spiritisme, aux prétendus faiseurs de miracles et même aux alchimistes... D'autres se vautrent dans l'exploration de tous les vices : drogue, pédo-philie et partouzes... Nous sommes actuellement gouvernés par un Reichstag où les élus des partis de droite se sont coalisés contre les 131 députés socialistes qui ne s'allient pas toujours avec les 45 communistes. Et même s'ils le font, leur regroupement les laisse minoritaires.

- Et Ludendorff est toujours aussi populaire ?

- Ce général héros de la guerre déteste les jésuites, les francs-maçons et surtout les gens comme moi.

- Comme vous ?

- Oui. Les juifs...

188

-Vous le croyez capable d'imposer une dictature avec ses idées nationalistes ?

Jacob réfléchit un instant avant de répondre.

- Est-ce que le nom d'Adolf Hitler, ça vous dit quelque chose ?

- Il a tenté un putsch à Munich.

- Oui... En automne 1923... Cinquante mille hommes avaient adhéré à sa cause. Et Ludendorff le soutenait, mais il fut acquitté après l'échec du coup de force. Pas Hitler... Cinq ans de forteresse à Landsberg... ¿ vrai dire, il n'en a pas fait deux...

-...vadé?

- Non. Libéré prématurément. Depuis le début de cette année, il rameute ses anciennes troupes à travers toute la Bavière...

- Vous le croyez dangereux ?

- quand un pays va mal, le racisme et la xénophobie séduisent toujours trop de monde...

Ils terminèrent le repas et reprirent la visite de la ville.

¿ la nuit tombante, leur promenade s'acheva dans un cabaret.

- Faites attention à cette fille qui vous regarde, souffla Kaufman à

Edouard. C'est un homme.

- Mon cher, cela n'est pas une spécialité berlinoise... Nous avons aussi des travestis à Pigalle...

- Bonsoir, dit une voix derrière eux. Vous vous amusez bien dans cet endroit sordide ?

Jacob se retourna et sourit.

- Wieland Beiner !

Le nouveau venu semblait outrageusement ivre.

- Pour vous servir en toutes occasions... Il tendit la main à Moreau.

- Mon ami Edouard, déclara Kaufman.

189

- Vous êtes français ? demanda l'ivrogne.

-Oui... Journaliste, répondit le jeune homme.

Beiner gloussa.

-Et vous traînez dans une boîte pareille... C'est lamentable... ...coutez-moi tous les deux... La nuit est encore jeune, mais je n'ai plus un mark... Si vous m'offrez à boire, je vous emmène dans un endroit inoubliable... Vous pouvez me croire... Je suis la personne la plus dépravée du monde...

-Wieland connaît tous les bouges de cette ville, reconnut Jacob.

-Et aussi les lieux les plus sophistiqués, protesta l'intrus. Les plus secrets également... Fumeries d'opium... Lupanars pour tous les go^{ts}...

Cercles de jeux clandestins... Spectacles interdits !

- Cela vous tente ? demanda Kaufman à Moreau. -Pourquoi pas...

Ils se levèrent et suivirent l'entremetteur. La Mercedes SSKL les emporta jusqu'à la Franzô-sicherstrasse.

- Arrêtons-nous ici, ordonna leur guide. Vous allez connaître le Satanicus.

C'est un club très privé. Mais avec moi, vous pourrez rentrer...

Il bondit sur le trottoir, frappa deux coups rapides à une porte qui s'ouvrit et négocia l'admission de ses compagnons.

L'endroit était uniquement éclairé par des cierges. Des tentures noires et rouges recouvraient chaque mur. Un escalier en colimaçon conduisait à une loggia o^ù un homme en habit sablait le Champagne

avec une femme entièrement dévêtue.

Jacob semblait mal à l'aise.

- Vous avez envie de rester ici ? demanda-t-il au Français.

190

-Je ne sais pas encore...

- C'est un temple... Pour le culte de Satan... Regardez l'autel à gauche.

Et ces cravaches posées sur la table...

Edouard se souvint brusquement de la flagellation de Gloria Saphir. Il lutta contre la nausée, marcha vers le bar et se figea en voyant une photographie posée sur les bouteilles. Plusieurs personnes s'y tenaient par les épaules. L'une d'elles n'était autre que le grand blond qui avait fouetté la veuve chez le comte.

Un vertige le terrassa.

Il perdit connaissance...

Wieland appela du secours. Le patron du Satanicus s'approcha, dévisagea le jeune homme évanoui, puis se tourna vers Kaufman.

-Vaudrait mieux que votre ami...

Il s'interrompit en regardant Jacob, crispa les mâchoires et empoigna Beiner avec une extrême violence.

- Pourriture... Tu oses amener un juif chez moi ! L'ivrogne trembla.

-Je m'excuse, Hermann, mais...

Une gifle le fit taire.

-Ta gueule...

Des clients du club entourèrent Kaufman et l'empoignèrent.

Il était impossible d'échapper à leur étau.

Le directeur de l'établissement saisit une cravache et lui frappa le visage.

- Sale youpin.

Les coups se répétèrent. Le sang tachait le costume de l'israélite. Des femmes lui crachaient dessus. Sa main ne parvenait pas à atteindre le revolver qui était dans une de ses poches. Il lui fut impossible de résister au lynchage.

191

Moreau ouvrit les yeux. Il entendait les vociférations des bourreaux.

Personne ne faisait plus attention à lui. Tous s'acharnaient sur son compagnon. Seul Wieland était resté au bar Il buvait du cognac en sanglotant.

Le malaise d'Edouard s'effaça en quelques instants. Un sentiment de colère le métamorphosa en bête féroce. Il saisit un tabouret et assomma un des agresseurs de Jacob. Son intervention surprit les autres qui s'écartèrent de leur victime pour se retourner contre lui.

Moreau s'était suffisamment entraîné à la boxe française pour être capable de répondre à leur assaut. Une cruauté nouvelle l'habitait. Sa détermination sauvage effraya ses adversaires.

- Lève les mains ! ordonna soudain le directeur du Satanicus en pointant un mauser sur le jeune homme.

Un coup de feu retentit et l'arme sauta de la main du propriétaire des lieux.

Chacun se retourna vers Kaufman qui titubait en serrant la crosse de son browning.

- Je tue le prochain qui bouge, prévint-il en reculant vers la porte.

Edouard passa derrière le bar, prit la photographie qui l'avait bouleversé, ramassa le mauser et rejoignit son ami.

Ils sortirent dans la rue.

- Vous pourrez conduire ? demanda le Français.

- Oui... Je le pense.

- Amenez la voiture jusqu'ici...

quand la Mercedes fut à sa hauteur, il tira deux fois à travers la porte

du club et bondit aux côtés du chauffeur.

-Roulez vers l'hôpital, Jacob. Vous avez besoin d'être soigné...

-Non... Je vous dépose d'abord à l'Adlon... Vous 192

êtes sous ma responsabilité. Essayez juste le sang qui coule sur mes yeux.

Cela me gêne pour conduire...

- Si l'on passe devant un commissariat, arrêtez-vous pour que je puisse porter plainte.

-Ne faites pas ça... Ce serait inutile et dangereux... Enlevez-moi ce sang, je vous prie. Moreau épongea le front de Kaufman.

- Vous avez peur de ces brutes ?

-Mon peuple a l'habitude de la peur, Edouard-Us arrivèrent à Unter den Linden. La Mercedes s'arrêta devant l'hôtel.

- Merci pour tout, Jacob, dit le Français en descendant de la voiture.

- Nous ne nous verrons pas demain. Il tendit la main au jeune homme.

-Allez voir un médecin...

-Promis... Mais vous, restez dans votre chambre jusqu'à l'heure du train.

On ne sait jamais.

L'automobile démarra et disparut à l'horizon.

Le portier salua Edouard Moreau qui entra dans le hall en serrant sous son bras la photographie qu'il avait dérobée au Satanicus.

16

L'appartement du Champ-de-Mars semblait habité par deux fantômes qui s'évitaient du regard et ne se parlaient pas. Paul Albin ne quittait presque jamais sa chambre. Il y demeurait à fumer des cigarettes en ressassant la décision qu'il avait prise. Nathalie Braque errait silencieusement de pièce en pièce et n'allait au-dehors que pour acheter de la nourriture. Elle n'avait plus envie d'observer les gens qui passaient sous sa fenêtre, car cette foule anonyme l'effrayait autant

que le regard halluciné du Gantois qu'elle croisait seulement lorsqu'il se rendait aux toilettes ou prenait un repas frugal sur la table de la cuisine.

L'adolescente s'étonnait de le voir négliger son apparence. Il ne se rasait plus et gardait toujours le même linge. Sa prestance avait disparu.

Elle se comportait tout autrement que lui, changeait de vêtements plusieurs fois par jour, soignait son maquillage et prenait de nombreux bains, comme pour s'habituer à l'existence future qu'il lui avait promise. En vivant ainsi, le temps lui paraissait moins long et ses blessures semblaient se cicatriser. La nuit, elle s'éveillait pourtant sans raison. Pas un bruit ne parvenait à ses oreilles. Aucun cauchemar ne perturbait son repos. Elle sentait simplement l'imminence d'un drame et la peur l'étouffait...

195

Au petit matin du samedi, un événement la surprit quand elle ouvrit les yeux.

Paul Albin était debout devant son lit.

Il la contemplait.

Son regard n'exprimait ni le désir ni la tendresse, mais une force étrange s'en dégageait.

La jeune fille eut l'impression d'assister à une métamorphose.

-Pardonnez-moi, dit-il en constatant qu'elle était éveillée.

Nathalie n'osa rien répondre.

Il lui sourit et s'approcha de la fenêtre.

-C'est pour aujourd'hui, murmura-t-il en regardant s'achever la nuit.

Debout au milieu de la cour de l'hôtel particulier, Romain regardait le lever du soleil. Ses mains tremblaient de rage. Il ne contrôlait plus la situation.

Hans habitait ici depuis le début de la semaine. Son emprise sur Gloria Saphir était totale. Elle se pliait à sa loi. L'Allemand ne l'autorisait pas à s'absenter de la demeure. Il donnait aussi des ordres à Romain et l'humiliait à la moindre occasion.

Le chauffeur subissait cette prise de pouvoir avec amertume et s'en vengeait sauvagement sur son prisonnier.

Conscient que Louis Mavières ne lui livrerait jamais ses secrets, il avait quand même repris ses inutiles tortures. L'inverti devenait une loque humaine, malade du sevrage de drogue et indifférent aux coups. Plus un cri ne sortait de sa bouche. Son visage devenait un masque 196

de crasse et de sang. Ses yeux reflétaient presque une extase mystique...

Au long de ces derniers jours, Romain fut ainsi malheureux pour la première fois de sa vie.

En contemplant l'aube du samedi, il se demanda si tout n'était pas perdu.

* * *

Tania posa une tasse de café sur le bureau de Cyril et retint mal ses larmes.

L'épuisement de l'écrivain la bouleversait. Jour et nuit, il partageait son temps entre les récits commandés par ses éditeurs et ses recherches sur la secte des adorateurs de Satan. Les preuves de l'existence d'une organisation maléfique s'accumulaient dans ses dossiers. Il envoyait la métisse au siège des journaux pour qu'elle y compulse leurs archives et lui rapporte les articles qui allaient dans ce sens.

La jeune femme s'efforçait de lui cacher son désespoir. Il se tuait à la tâche en travaillant sur tous les fronts et s'écroulait sur sa table pour ne dormir qu'une heure ou deux.

Vandekest leva les yeux vers sa compagne et soupira.

-Rien... Je ne trouve rien sur Norbert Glivard.

-Repose-toi un peu, dit-elle d'un voix faussement neutre.

- C'est incroyable, continua Cyril. Pas de scandale-Pas de procès... Pas de louanges... Pas une ligne sur lui... Pour un industriel de son envergure, ce n'est pas possible...

Sa voix se brisa.

- Bois ton café, supplia sa compagne.

197

- Hier soir, tu es passée au Poirier ? demanda-t-il en toussant.

- Oui... Max n'y était pas... Chez lui non plus... -Personne ne l'a vu depuis une semaine...

-Il n'est jamais resté absent aussi longtemps. Nous sommes quel jour ?

- Samedi... 7 heures du matin.

-La secte peut tuer ce soir... Et moi, j'ai promis à Tardoux de ne rien dire à la police. O` peut-il être ?

17

La rumeur du marché de Campo dei fiori montait jusqu'à la chambre d'hôtel o` le commissaire Ferdinand Br°lis avait pris ses quartiers. Depuis son arrivée à Rome, il était ainsi réveillé par les cris des marchands et le bruit des carrioles. Cela ne lui déplaisait pas. Chaque matin, il s'installait à la fenêtre pour fumer sa première pipe en regardant la foule qui grouillait sur la place.

Ce spectacle le réconciliait avec l'Italie. Aucune escouade de chemises noires ne se pavanait au milieu des étals de fruits et de fleurs. Les enfants couraient dans les allées. Le bonheur semblait partout.

Br°lis n'avait pas prévu de rester aussi longtemps dans la ville. ¿ peine sorti de la gare centrale, il s'était rendu chez Bernardo Roberti. Ce fut son épouse Clara qui le reçut et lui expliqua que le policier à la retraite venait d'être victime d'un chauffard. Sa vie n'était pas en danger, mais leur rencontre serait retardée de quelques jours. Elle ajouta dans un murmure que les fascistes surveillaient la maison.

Ce contretemps agaça le commissaire. Il ne voulait pas envisager de rentrer bredouille à Paris.

-Je peux quand même le voir quelques minutes, insista-t-il.

199

- Impossible, répondit la femme en lui glissant discrètement un bout de papier dans la main.

Ferdinand la salua et marcha jusqu'à la piazza Far-nese o` se

dressaient les deux immenses baignoires des

empereurs.

La sensation d'être suivi l'inquiétait. Il serrait la poignée de sa valise en résistant au désir de prendre connaissance du message que Bernardo lui avait fait transmettre par sa femme.

Une terrasse de café l'accueillit. Le patron lui servit un marsala à l'ouf.

Il le dégusta en se composant une expression placide.

Deux hommes s'installèrent à une table voisine. Br°lis les identifia aussitôt comme des collègues d'un genre particulier. Ils ne cherchaient pas à se cacher de lui. D'ailleurs, l'un d'eux se leva pour le rejoindre.

-Documenti...

- Vous voulez voir mes papiers ? répondit Ferdinand en français. De quel droit ?

-Police, précisa son interlocuteur. Vous êtes français ? -Oui monsieur, dit Br°lis en tendant sa carte de

commissaire.

L'autre fut surpris en découvrant son identité.

- Vous êtes ici pour une enquête ? interrogea-t-il avec déférence.

-Pas du tout... Je suis en vacances... Le policier italien hésita, fit signe à son acolyte de le rejoindre et lui montra la carte barrée de tricolore.

- Vous connaissez Bernardo Roberti ? demanda le nouveau venu.

-Oui... Nous avons travaillé ensemble avant la guerre. Une affaire criminelle importante. L'assassinat d'un de vos attachés d'ambassade à

Paris... Comme je

200

venais passer quelques jours à Rome, je lui ai rendu visite, mais sa femme m'a dit qu'il a été victime d'un accident et qu'il ne pouvait recevoir personne...

-C'est exact... Nous craignons qu'il s'agisse d'un attentat et c'est

pourquoi sa maison est surveillée...

- Un attentat !

- Bernardo est notre ami, commissaire... Nous partageons ses idées.

Ferdinand sentit le piège.

- quelles idées ?

- Contre Mussolini, chuchota l'autre policier italien. -Première nouvelle, mentit Br°lis. J'ignorais qu'il

s'occupait de politique...

Son air effaré décontenança ses interlocuteurs. Ils se jetaient des regards rapides et crisaient les m,choires.

- Nous en France, continua Ferdinand, si on est flic, c'est interdit de faire de la politique... Enfin, vous saluerez Roberti pour moi.

Ils eurent un sourire distant, retournèrent lentement à leur table et se mirent à discuter.

Le commissaire en profita pour lire le mot qu'il serrait toujours dans son gros poing : Hôtel Verdi. Campo deifiori. Voir Marco, puis il simula une quinte de toux, porta sa main à la bouche, goba le message et l'avalala.

Les deux sbires continuaient à le surveiller. Il se leva, régla son verre, chercha l'enseigne de l'hôtel Verdi et la repéra à quelques mètres de lui.

-C'est propre chez eux ? demanda-t-il en montrant l'immeuble aux policiers qui venaient de le questionner.

Ils haussèrent les épaules.

- Je vais toujours essayer, bougonna le Français. Il leur sourit et se dirigea vers le Verdi.

Un géant obèse sommeillait dans l'entrée.

- Je veux une chambre, dit Ferdinand. Caméra ?

Le maître des lieux plissa les yeux et leva son corps gigantesque.

- Pour combien de temps ?

- Je ne sais pas...

Une femme entra dans la réception. -Marco ! Veni...

- C'est vous, Marco ? dit Br°lis à voix basse.

- Oui...

Il fixait le commissaire dans les yeux.

- Roberti m'envoie.

- Br°lis ? marmonna l'hôtelier en lui tendant une clef. Chambre six...
Nous parlerons plus tard-Ce n'est qu'au soir tombant que Marco monta voir le Français.

-Bernardo m'a informé de votre arrivée avant son accident. Il avait tout prévu, même un attentat contre lui... Ce sont les fascistes qui ont cherché

à le tuer. Pour le moment, ces ordures maquillent leurs actes... C'est ce qui sauve la plupart d'entre nous... Il est évident que vous êtes surveillé

si vous avez été sonner chez Roberti... Alors, jouez au touriste pendant la journée.

- Mais je dois consulter les fiches de Bernardo.

- C'est prévu... Allez dîner dehors... Fl,nez dans le quartier, puis rentrez ici vers minuit. Ne discutez pas... Faites ce que je vous dis.

Ferdinand s'arma de patience et suivit les directives qu'on lui imposait.

Il dîna dans une trattoria, se promena près des ruines, regagna sa chambre à l'heure dite et attendit Marco.

L'obèse arriva sur le coup de 1 heure.

- Suivez-moi.

Ils descendirent à la cave.

Un passage souterrain était dissimulé derrière des casiers de bouteilles.

202

-Cela date du temps des chrétiens. Ils pouvaient ainsi aller clandestinement d'une maison à l'autre. Rome est truffé de tunnels de ce genre.

L'hôtelier alluma une bougie et précéda le commissaire.

Après plusieurs centaines de mètres, ils débouchèrent dans une chapelle o

Bernardo Roberti les attendait. Il portait plusieurs bandages et s'appuyait sur une canne.

-Bonsoir Br^olis... Viens... Nous avons du travail...

Il lui désigna une table o^ù plusieurs dossiers s'empilaient.

- Tu peux m'expliquer ce qui se passe dans ce pays ? demanda le policier.

-Ce n'est pas difficile à comprendre. Le fascisme est une connerie que les gens ont prise au sérieux.   tel point qu'un porc comme Mussolini est au pouvoir... Même sous l'occupation autrichienne, nous étions plus libres que maintenant. Seuls les imbéciles peuvent penser que notre chef actuel a conservé l'idéal de son passé avec les socialistes. L'ennui vient que mes compatriotes sont lâches ou mal informés. Ils ne s'aperçoivent pas que l'opposition est brisée par des attentats ou des faux procès qui conduisent à la déportation. Ils ignorent également que les porteurs de chemises noires sont en grande partie des escrocs, des assassins et des bouchers.

Ferdinand ne trouvait rien à répondre. Il s'installa devant la documentation de son ami, enleva sa cravate et bourra une pipe.

- Tu as quoi sur ce Gino ?

Bernardo prit une chaise, fouilla dans les paperasses et tendit une fiche.

-Gino Billocci. Il débute comme légionnaire pour Gabriele D'Annunzio au moment de Fiume.

203

- En 1919, commenta Br°lis. quand ce poète voulait transformer ce port yougoslave en ville italienne.

-Oui, tout se termina la nuit de Noël de l'année suivante... C'est alors que Billocci entre dans l'entourage de Mussolini, comme garde du corps et exécuter des basses œuvres... à l'époque, les fascistes ne sont que dix mille. Mais, en 1921, ils sont déjà trois cent mille... Gino participe à

des chantages pour récolter des fonds. Il prend sa part au passage... La politique ne l'intéresse pas beaucoup. Sa chemise noire lui permet de pratiquer un banditisme nouveau. Mais il aime l'action et participe à la marche sur Rome et aux raids punitifs contre les communistes.

-Tu as une liste de ses lieutenants pour ce type d'opérations ?

-Je te la prépare pour demain... Maintenant, j'en termine avec Billocci.

Ses méthodes sont trop radicales pour satisfaire Mussolini lorsqu'il prend le pouvoir et on l'écarte des grandes manifestations. Son passage dans la police secrète reste assez mystérieux... L'an dernier, il quitte les fascistes pour entrer au service de Lydio Paniti. Une sorte d'illuminé...

Un industriel milanais féru d'égyptologie.

- quoi d'autre sur ce Paniti ?

- Un camarade de Milan réunit des informations à son sujet. Je les attends.

Br°lis sortit son portefeuille et en extirpa le scarabée d'or découvert sur Gino après sa mort.

- Tu connais ça, Bernardo ? L'Italien examina le bijou.

- Non... Il y a une nouvelle d'Edgar Poe sur un scarabée d'or... C'est aussi une amulette de l'Egypte ancienne.

- Billocci la portait sur lui...

204

- Sans doute un cadeau de Paniti... Maintenant, va dans ta chambre...

Demain, tu visites la ville sans te soucier d'être surveillé. On se retrouve le soir..

Ils se donnèrent l'accolade.

La semaine se passa comme leur plan le prévoyait. Ferdinand errait dans Rome durant des heures, achetait des cartes postales et goûtait avec gourmandise les spécialités locales. Il se gardait de montrer sa colère devant les manifestations fascistes. Après le déjeuner, la sieste le retenait à son hôtel et lui permettait de récupérer les heures sans sommeil passées en compagnie de Roberti.

La prudence lui soufflait de ne pas appeler Paris. Sa confiance en Lévrier effaçait la culpabilité que son séjour prolongé faisait naître en lui.

Chaque nuit, de nouvelles révélations le laissaient perplexe. La piste des chemises noires était sans issue. Les informations sur Lydio Paniti tardaient à venir. La police secrète de Mussolini sévissait aussi à Milan et la liaison avec cette ville était difficile.

Toute la journée du vendredi, il se sentit nerveux et fatigué déjouer les touristes. Il dressait un maigre bilan de ses consultations nocturnes.

L'impression de faire fausse route l'obsédait. La perspective de demander une aide officielle à la police italienne lui paraissait absurde et dangereuse.

À la nuit, lorsque Mario le guida dans le tunnel qui conduisait à la maison de Roberti, Ferdinand ne gardait plus aucun espoir, mais le sourire de Bernardo lui indiqua qu'il avait tort.

- Tu vas tout savoir sur Lydio Paniti, dit le Romain en brandissant une fiche.

Le Français se laissa tomber sur une chaise et soupira.

205

- Il était temps, dit-il en sortant un calepin pour prendre des notes.

-Je commence, déclara son ami. Lydio Paniti. Cinquante ans. Industriel natif de Milan. Président du Cercle international de recherches ésotériques. Financier de clubs consacrés à l'égyptologie. Ce sont des passions qui l'habitent depuis sa jeunesse. Il a fait partie de l'Astrum Argentinum, un ordre initiatique consacré à la magie noire que dirigeait Crowley, un cinglé qui croyait aux messes noires... Puis il fonde sa propre secte en 1923... Le Scarabée d'or...

- Nous y voilà, grogna Ferdinand.

-Ce n'est pas fini, s'agaça soudain Bernardo. L'année suivante, il est inquiété par la police à propos de la disparition d'une de ses jeunes domestiques qui fut retrouvée morte dans la campagne. Avec le ventre ouvert et le sexe rempli d'hosties... Mais il a un alibi imparable...

- Des rapports avec la France ?

- Il est associé en affaires avec deux gros industriels de ton pays.

Philippe Grassian, les produits chimiques... Et Norbert Glivard... Deux dernières choses qui peuvent être utiles... C'est un antisémite notoire et un fasciste convaincu...

Br°lis rangea son stylo.

-Je te remercie...

Roberti le serra dans ses bras.

-Rentre bien, Ferdinand...

-Et toi, sois prudent...

Le commissaire regagna sa chambre et dormit peu.

Au matin, il observait donc le marché de Campo dei fiori et retardait le moment de faire sa valise. Le train pour Paris ne partait que le soir.

L'envie de téléphoner à Lévrier le taquina. Il des-, 206

cendit à la réception et demanda la ligne. Assis dans le hall, un homme en costume blanc se curait les ongles. Ferdinand s'installa dans un fauteuil et attendit que l'opératrice le sonne.

Une heure plus tard, il obtint la communication.

- Lévrier, cria-t-il dans le combiné. C'est Br°lis... Je serai à Paris demain. Rien de spécial ? Parfait... Moi, j'ai du nouveau.

L'homme en blanc l'écoutait attentivement.

Le policier ne s'en rendit pas compte. Il raccrocha, remonta dans sa chambre et entreprit de faire ses bagages.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir. L'homme en blanc avança silencieusement et lui entoura le cou avec une chaînette d'acier. Le commissaire se débattit sans lui faire l'cher son étreinte. L'air lui manquait. Un voile rouge tombait sur ses yeux. Mais il sentit la pression se rel,cher et entendit le bruit d'une lutte. Sa vue lui revint peu à peu.

Il retrouvait son souffle, mais se sentait incapable du moindre mouvement.

Devant lui, Max Tardoux serrait la gorge de son agresseur. L'homme en blanc lui porta un coup de poignard au bras. Le vieux truand ne l,cha pas prise, étrangla le tueur et se releva en titubant.

- Comment allez-vous, Ferdinand ? dit-il avant de perdre connaissance.

Br°lis reprit enfin tous ses esprits et se pencha sur son sauveur.

La blessure était profonde.

Il ôta sa cravate pour faire un garrot, bondit à la salle de bains, prit son eau de Cologne, revint en asperger la plaie et transporta Tardoux sur le lit.

L'individu qui l'avait attaqué ne vivait plus... Ferdinand le fouilla. Il lui prit son portefeuille, lut des papiers 207

qui l'identifiaient comme étant Alessandro Zotti et trouva un petit scarabée d'or dissimulé dans des billets de mille livres...

Il se releva et comprit que la situation était complexe. Faire appel à la police italienne l'obligerait à lui révéler les raisons exactes de sa présence à Rome... Il serait également contraint de désigner le truand comme un allié inattendu qui venait d'ailleurs de tuer quelqu'un pour lui sauver la vie... Le risque était trop grand pour respecter la loi. Il préféra attendre Marco.

L'obèse ne revint qu'en début d'après-midi. Il affichait un visage sombre en pénétrant dans la chambre de Br°lis et s'immobilisa en voyant le cadavre.

- Il ne manquait plus que ça, dit-il en refermant la porte.

-J'ai aussi un ami blessé d'un coup de couteau, dit le commissaire.

Marco referma la porte.

- Bernardo a été arrêté ce matin... Ils vont sans doute le déporter... Nous avons passé toute la matinée à transporter ses archives en lieu s^or et à

boucher l'entrée du tunnel. Et maintenant, vous me donnez un supplément de travail. Restez ici... J'envoie quelqu'un vous prendre deux billets pour le train de ce soir. On s'occupera du mort cette nuit.

Il sortit en soupirant.

-Donnez-moi un verre d'eau, Ferdinand, réclama Tardoux.

Br^olis le servit et s'assit au bord du lit.

- qu'est-ce que vous fichez à Rome ?

- Je me doutais que vous étiez en danger... Et j'avais raison...

Il but lentement et alluma une cigarette.

- En fait, reprit-il, j'ai pris le même train que vous...

208

Le compartiment voisin... Et je vous ai suivi tout le temps... Vous admettez que je suis meilleur en filature que vos hommes... Au début, deux types vous surveillaient... Des flics... Et puis, le type que j'ai refroidi a commencé à s'y mettre... Lui, il n'est pas de la police... J'ai assez vécu pour reconnaître tout de suite un tueur par contrat... Alors, je ne l'ai plus l^oché... Tant mieux pour vous... Il a téléphoné plusieurs fois au cours de sa filature... ¿ Paris... Un numéro que je connais aussi bien que vous...

- Lequel ?

- Votre commissariat... Ferdinand baissa la tête.

Max venait de lui confirmer le soupçon qui n'avait cessé de grandir en lui.

Le soir venu, Mario les mit dans une voiture et ils roulèrent en direction de la gare.

- Vous avez un sleeping pour deux, leur dit le chauffeur. Mais soyez

prudent. Si nos ennemis ne veulent pas que vous sortiez d'Italie, votre joli compartiment deviendra une tombe.

Ils grimpèrent dans le train sans problèmes.   la frontière, Br lis déclina ses qualités et inventa qu'il transférait un criminel français jusqu'à la capitale.

- C'est à peine un mensonge, ironisa Tardoux quand la porte fut refermée.

- Les crimes commis en Italie ne me concernent pas, répondit le commissaire avec humour.

-Je vous aime bien, Ferdinand... J'ai un marché à vous proposer...

- Lequel ?

- On échange nos informations et on fait équipe dans cette affaire.

209

-Parce qu'on a tué sur votre territoire sans votre permission ?

- Non... Mais je suis persuadé que le meurtre de Marius Touré n'est pas sans rapport avec votre enquête sur Gino Billocci et José... Ces deux-là étaient plus ou moins employés par un certain Norbert Glivard.

Le policier sursauta.

- José le Brésilien travaillait pour Glivard ? -Mavières et Paul Albin aussi... -J'accepte votre proposition, Max...

Il se bourra une pipe et lui raconta tout ce qu'il avait appris à Rome...

Au même moment, Norbert Glivard montait dans le train de nuit qui reliait Limoges   Paris et le jeune Edouard Moreau ne parvenait pas à trouver le sommeil dans le wagon qui traversait l'Allemagne baignée par la pleine lune. Il ne pouvait pas quitter des yeux la photo volée au Satanicus et se demandait la signification du scarabée doré qui en décorait les marges.

18

Nathalie passa toute la journée du samedi à observer . Paul Albin.

Il fumait cigarette sur cigarette en regardant sa montre, crispait les

deux poings et se mordait les lèvres.

-Aujourd'hui, répétait-il en secouant la tête avec violence.
Aujourd'hui...

Recroquevillée dans un fauteuil, elle pensait que le Belge était devenu fou.

Le soir, il se calma et but un grand verre de cognac avant de s'enfermer dans la salle de bains.

La jeune femme entendit le bruit de la douche, puis ce fut le silence...

Pendant les minutes qui suivirent, elle se demanda s'il n'avait pas mis fin à ses jours, mais la porte s'ouvrit et Albin se rendit dans sa chambre.

Il mit des vêtements propres, enfouit dans sa poche l'automatique Ruby et les chargeurs que le chauffeur de Gloria Saphir lui avait donnés, souleva la valise qui contenait les photographies dérobées chez Ludovic Pion et se dirigea vers le salon.

- Je dois vous faire mes adieux, dit-il à l'adolescente. Nous n'allons plus nous voir...

Il lui tendit un petit morceau de carton.

- C'est un ticket de consigne. Vous irez à la gare de 211

l'Est et pourrez retirer une mallette à l'intérieur de laquelle j'ai mis beaucoup d'argent... Il est à vous...

- Pourquoi ? murmura Nathalie.

- Parce que je n'en aurai plus besoin, répondit doucement le Gantois. Je voudrais aussi que vous portiez cette valise chez mon ami Edouard Moreau...

à la librairie L'Or des livres... Ne le faites pas avant demain... Voici une lettre qui explique tout... Remettez-la-lui...

Elle prit l'enveloppe et baissa les yeux. Il l'embrassa chastement sur le front et sortit de l'appartement.

Romain frappa trois coups discrets à la porte de la chambre de sa patronne.

-Vous m'avez sonné, madame ?

Gloria Saphir ouvrit et apparut dans une somptueuse robe du soir.

- M. Vierbrott et moi, nous sortons cette nuit...

-Je me prépare...

-Non. Vous ne venez pas avec nous... C'est Hans qui conduira l'Hispano...

Il faut juste donner un coup de fer à son smoking...

...tendu sur le lit défait, l'Allemand vidait les poches de son vêtement.

Romain le vit déposer un scarabée en or sur la table de nuit et s'efforça de dissimuler sa surprise. Il avait trouvé le même bijou chez Mavières...

L'homme en caleçon le nargua en lui lançant la veste et le pantalon.

-J'aime être impeccable... Ne me contrariez pas...

Il eut un sourire de tigre et alluma un cigare.

212

I

La veuve aspergeait une longue écharpe d'un parfum d'orchidée.

Le chauffeur descendit à la buanderie et y abandonna l'habit de soirée pour se rendre à la cave où il gardait son prisonnier.

Louis lui jeta un regard éteint.

Romain sortit son scarabée d'or de sa poche et le brandit.

- Si c'est ton porte-bonheur, il a perdu ses pouvoirs... Tu n'es pas près de sortir d'ici...

Mavières regardait la broche en dodelinant de la tête.

- Hans Vierbrott a le même, ajouta le chauffeur. L'inverti sursauta.

- Hans ! hurla-t-il. ¿ moi, Hans ! Au secours ! Romain l'assomma pour le faire taire, puis il le b,illonna et alla repasser le smoking.

C'était la première fois que Louis avait prononcé quelques mots... Trop peu d'informations pour en déduire quelque chose de tangible... Le chauffeur était juste certain que le nouvel amant de sa patronne appartenait bien au même groupe qui pourchassait Paul Albin. Laisser Gloria partir seule avec cet homme l'effraya... Il devait veiller sur la veuve... Son devoir était de l'accompagner dans ses pires escapades et il ne se tenait à l'écart d'elle que quand ses délires avaient lieu dans l'hôtel particulier... Comme cela s'était passé pendant toute cette semaine...

Il remonta le smoking à la chambre.

-Sortez l'automobile, lui ordonna Vierbrott.

- Vite, ajouta sa maîtresse. La nuit tombe. Romain ne pouvait qu'obéir. La situation prenait un

tour inquiétant. Hans avait transformé la jeune femme en une adepte soumise au sadomasochisme. Cet état la mettait en sa totale dépendance... Au point de le suivre

213

n'importe où, sans que son ange gardien puisse la protéger...

quand la voiture fut en place devant les grilles ouvertes, le chauffeur regarda les bornes qui balisaient le chemin du garage. Elles étaient peintes avec de la peinture au phosphore afin qu'on puisse se repérer dans l'obscurité.

Se souvenant qu'il restait encore un pot intact de cette substance, Romain se hâta de le prendre et d'enduire le pare-chocs du véhicule avec cette matière. Puis il se plaça devant la surface lumineuse afin que Hans ne puisse pas s'apercevoir de son stratagème.

Le couple arriva quelques secondes plus tard et l'Allemand prit le volant de l'automobile.

Romain attendit que l'Hispano se soit éloignée pour monter dans la Bugatti et il commença la poursuite à l'instant où la nuit fut complète.

Au loin, une tache brillante le guidait.

* * *

Norbert Glivard raccrocha violemment le téléphone.

Son correspondant à la police venait de l'informer de l'étrange disparition d'Alessandro Zotti. ¿ Rome, personne ne savait si le tueur avait pu se débarrasser du commissaire Br°lis... L'industriel n'aimait pas cette approximation.

Il contempla le ciel, vit la pleine lune sortir d'un nuage et se félicita que la conjonction des astres soit parfaite pour la cérémonie chez Ivan Morzak.

Les initiés venus de l'étranger en seraient contents. Les principaux membres de la secte aussi. Depuis la nuit du 1er mai, tous attendaient ce moment...

Un détail g,çait pourtant son plaisir... Paul Albin et 214

son chantage... Le Belge possédait assez de preuves pour détruire l'organisation... Il n'y avait pas le choix. Un accord s'avérait nécessaire...

Lydio Paniti et Philippe Grassian paieraient pour leur tranquillité...

Il vérifia son matériel, le disposa dans une petite valise et rejoignit la rue.

La gigantesque demeure de Morzak s'élevait de l'autre côté de la Seine.

Tout en marchant lentement vers elle, l'albinos s'enivrait déjà de voir couler le sang.

19

Dissimulé sous une porte cochère, Paul Albin observait le ballet des voitures qui pénétraient dans la cour de la maison d'Ivan Morzak. Il reconnaissait toutes les personnes qui en descendaient... La duchesse de Bamaulles et Kita, sa jeune protégée créole. Contran Cordaves. Le professeur Gérald Septimus. Asta Mar-den, la milliardaire américaine.

Gustaf Surdom, un proche de la cour de Suède. Le colonel Luis Cosuto d'Aragon. Toshio Tanaka, le mage nippon, en compagnie de la vieille princesse russe Natasha Grinko. Friedrich M°ller, un industriel bavarois.

La diva italienne Sylvana Carozza qui tenait le bras de Lydio Paniti.

Tous figuraient sur les photographies dérobées à Ludovic Pion...

Chacun présentait le scarabée d'or à l'entrée du salon et rejoignait

ensuite un petit groupe autour du buffet.

Le Belge attendait son heure. Tant que la cérémonie n'avait pas commencé, il jugeait préférable de ne pas se montrer.

L'arrivée de l'industriel Norbert Glivard ne le fit pas changer de stratégie, mais il s'étonna en voyant se garer l'Hispano noire de Gloria Saphir et il comprit mal pourquoi c'était Hans Vierbrott qui la conduisait.

217

Le couple entra dans la demeure et se mêla aux autres invités.

Albin décida d'entrer en action.

C'est alors qu'une main se posa sur son épaule.

- Je vous retrouve enfin, dit la voix du chauffeur de la veuve.

Paul se retourna et regarda Romain.

- que fait votre patronne avec Hans ?

- Rien qui me semble bon. J'ai très peur pour elle... Vous savez ce que signifie tout ce cirque ?

Le Belge ne tricha pas.

- Une messe noire se prépare... Avec un vrai sacrifice humain... Je suis ici pour l'empêcher, mais il me sera impossible de protéger Gloria.

- C'est mon affaire, dit Romain.

- Ils ne vous laisseront pas entrer sans ceci. Albin sortit un scarabée d'or de sa poche et le montra

à son interlocuteur.

- Ce n'est pas un problème, déclara le chauffeur. J'ai celui de Mavières.

- Louis ?

-Il est mon prisonnier...

- Pourquoi ?

-Beaucoup de choses se sont passées au cours de ces derniers jours.

Vos amis vous cherchent autant que vos ennemis et la police. Le jeune Edouard Moreau est particulièrement inquiet à votre sujet...

Paul n'avait pas le temps d'en apprendre davantage. Il glissa le Ruby et les chargeurs dans la poche de son pantalon, ôta sa veste et la tendit au chauffeur,

-Mettez ça... Votre livrée attirerait leur méfiance. Moi, je peux entrer ici en bras de chemise. On m'attend...

- Très bien... Allons-y.

218

-Non... Ne vous présentez pas à la porte avant que tout le monde soit descendu dans le temple souterrain. Alors, quelqu'un vous y conduira et vous profiterez de la confusion que je vais créer pour sauver Gloria. Ave/

vous une arme ?

-Un petit browning...

- Parfait. Suivez scrupuleusement mes indications et attendez mon signe pour intervenir.

Il quitta sa cachette, entra dans la cour, montra le bijou et pénétra dans le salon.

Hans présentait Gloria Saphir à Glivard.

- Madame est la petite surprise dont je t'ai parlé... Tout à l'heure, nous lui donnerons le rôle principal de notre grande fête...

-J'en suis ravi, déclara l'industriel. Ce sera certainement...

Il s'interrompit en apercevant Paul Albin qui avançait vers eux.

- Un revenant, gloussa la veuve en agitant la longue écharpe qui lui couvrait la gorge. Et dans quelle tenue ! Pas de jaquette...

- Hans, occupe-toi de Madame, dit Norbert. Elle doit avoir soif.

-Nous nous verrons plus tard, lança la jeune femme au Gantois en s'éloignant avec Vierbrott.

-Vos conditions ? demanda aussitôt l'albinos. Paul alluma une

cigarette. -

Nous en parlerons plus tard...

- C'est vous qui avez incendié le magasin de Ludovic ?

-Oui. J'ai tous les clichés qui vous accusent.

- Et Louis Mavières ?

- Il est mon prisonnier, mentit Albin.

219

- Pourquoi attendre ? s'agaça l'industriel. Dites votre prix...

- Après la cérémonie... Je vous conduirai à l'endroit où sont les photos.

Nous négocierons seulement à ce moment-là...

Norbert soupira. -D'accord...

-Auparavant, j'ai décidé de vous accorder une faveur, ajouta le Belge.

- Je ne comprends pas.

- J'accepte de me charger du sacrifice. Comme pour les autres fois...

Glivard se méfia.

- Pourquoi ?

- C'est la femme blonde qui accompagne Hans qui sera ma victime...
Je suis d'ailleurs certain qu'elle est ici pour ça... En l'absence de
Mavières et de moi, Vier-brott est votre seul pourvoyeur...

-Je croyais que vous ne vouliez plus tuer de la sorte?

-C'est différent... Je déteste cette créature. L'éventrer de mes mains
doit faire partie de notre marché.

- Hans devait le faire.

-C'est un boucher... Les adeptes de la secte détesteront ses méthodes.

L'industriel resta silencieux pendant quelques instants.

- Vous saviez qu'elle serait là ? reprit-il en désignant discrètement la

veuve.

- Non... C'est en la voyant avec votre tueur que j'ai deviné qu'elle ne sortirait pas vivante de cette maison... Au départ, mon idée n'était que de vous donner rendez-vous à l'aube dans l'endroit o' je cache une partie des photos.

220

- Une partie ?

- Oui. Le reste vous sera envoyé après notre accord... quand je serai loin de Paris... S'il m'arrivait quelque chose d'ici là, une personne de confiance porterait ces preuves à la police.

- Vous avez tout prévu.

- Exact... C'est moi qui suis en situation de force et j'exige de m'occuper de Gloria Saphir.

Glivard haussa les épaules.

-C'est d'accord.

Il se dirigea vers Hans et lui parla dans l'oreille. L'Allemand grimaça de dépit.

Gloria jouait avec son écharpe et vidait des coupes de Champagne.

Ivan Morzak demanda soudain le silence.

-Mes amis, il va bientôt être minuit. Je vous demande donc de me suivre au temple.

Un domestique écarta une tenture qui dissimulait un escalier de pierre.

Dehors, Romain attendit que les membres de la secte soient tous descendus pour se présenter à l'entrée du salon. Le scarabée d'or de Mavières lui permit de pénétrer dans la demeure... Il emprunta le passage secret, déboucha dans une large salle éclairée par des cierges et se plaça derrière un piler.

La jeune créole qui accompagnait la duchesse de Bamaulles montait sur l'autel surmonté d'une étoile cabalistique.

- Satan ! crièrent les invités.

Elle ôta ses vêtements, prit le coq vivant que Norbert lui tendait et mordit dans son cou. Le sang du volatile emplît sa bouche, puis dégouлина sur son corps nu. Les mains de la jeune femme l'étalèrent voluptueusement sur sa poitrine et son ventre. La milliardaire américaine 221

s'approcha d'elle, se déshabilla et l'enlaça. Les deux femmes se frottaient l'une contre l'autre de manière obscène.

Ce spectacle excitait Gloria.

- Frappe-moi, dit-elle à Hans.

-Pas maintenant, répondit l'Allemand. Tout ça ne fait que commencer.

Ivan Morzak amena un agneau et l'égorgea. Lydio Paniti recueillit le sang de l'animal dans une coupe qui passa de lèvres en lèvres. Chacun buvait.

Albin aussi... Romain fit semblant pour ne pas attirer l'attention sur lui.

Le colonel Luis Cosuto d'Aragon se mit ensuite un masque de bouc, montra son sexe en érection et urina sur le professeur Septimus avant de l'empaler.

Plusieurs invités se livrèrent alors à la sodomie sous le regard des autres. La veuve se collait contre son amant. Paul prenait Sylvana Carozza en même temps que Gustaf Surdôm. L'orgie se développait... Romain fut contraint de se laisser caresser par la vieille Natasha Grinko.

Le claquement d'un fouet couvrit soudain les gémissements de plaisir.

Chacun porta son attention sur Vier-brott et Gloria Saphir. Hans flagellait la veuve avec une grande sauvagerie. Il n'arrêta ses coups que lorsqu'elle s'évanouit.

L'albinos la prit alors dans ses bras, la déposa sur l'autel et fit signe à Paul Albin de l'y rejoindre.

Le silence régna quand l'industriel mit un poignard dans les mains du Belge.

Romain écarta la Russe et serra la crosse de son browning.

- Azazel ! cria Morzak. Accepte notre offrande.

222

Albin leva lentement sa lame, mais se retourna d'un mouvement vif et la planta dans la poitrine de Norbert.

La surprise figea les assistants pendant quelques secondes qui suffirent à

Paul pour sortir le Ruby et abattre Ivan Morzak, puis Lydio Paniti.

Hans dégaina son mauser et tira sur le Belge sans le toucher.

Romain fit feu à son tour vers l'Allemand qui évita la balle en se jetant sur le sol.

Tout le monde cherchait un abri.

Le chauffeur bondit sur l'autel et empoigna sa maîtresse encore inconsciente.

- Filons vite, cria-t-il au Belge.

-Non... Sans moi. Je vous couvre...

Romain n'insista pas. Il remonta les marches, bouscula les domestiques qui tentaient de lui barrer le passage et parvint jusqu'à la Bugatti.

Hans se leva, courut dehors et vit la voiture démarrer.

Il monta dans la Farman de Morzak et se lança à sa poursuite.

Dans le temple, Norbert Glivard agonisait en regardant le gigolo accomplir un massacre.

-C'est fini pour votre secte, lui déclara Paul.

Gustaf Surdôm, le colonel Luis Cosuto d'Aragon, Contran Cordaves et la princesse Natasha Grinko gisaient dans leur sang.

Il mit un nouveau chargeur dans l'automatique, fit sauter les cervelles de Toshiro Tanaka et Friedrich Millier, visa les femmes et les exécuta sans pitié.

-Vous êtes fou, dit l'industriel avant de succomber à sa blessure.

Les deux domestiques de Morzak étaient les seuls survivants.

Le Gantois ne les épargna pas.

223

Puis il contempla le charnier.

L'image de sa jeune sour noyée remonta en lui, ainsi que le souvenir de ses camarades morts dans les tranchées. Toutes les femmes qu'il avait assassinées au cours des messes noires semblaient l'appeler à les rejoindre.

Sa mission était terminée. Le reste était entre les mains d'Edouard Moreau. Il se tira une balle dans tête.

* * *

Romain conduisait le bolide de course à toute allure. La veuve revenait à

elle. Son écharpe volait dans le vent.

- que s'est-il donc passé ?

- Albin vous a sauvé la vie. Le boche voulait vous faire tuer. Il s'en est fallu de peu pour qu'il y réussisse.

- quelle horreur ! s'écria la jeune femme.

- Maintenant, tout danger est loin... Détendez-vous... -Et Paul?

- Il est resté là-bas pour nous permettre de fuir...

- quelle bravoure pour un l,che... Je n'aurais jamais cru qu'il puisse...

Elle mit brusquement la main à son cou et n'en dit pas plus... Son écharpe s'était enroulée autour d'une des roues arrière de la voiture et l'avait étranglée en un

instant.

Le chauffeur freina, constata la mort de sa maîtresse et entendit alors un bruit de moteur qui se rapprochait.

Une Farman arrivait sur lui et ne freinait pas.

Sans l'cher le volant, Hans visa Romain qui reçut la balle dans le bras gauche, tandis que l'index de sa main droite appuyait sur la détente du browning.

224

La tête de l'Allemand explosa en même temps que le pare-brise de la voiture de course qui s'écrasa contre un mur.

Les flammes éclairèrent la nuit.

Romain pleurait sous leur lumière et caressait le cadavre de Gloria.

Des gens apparurent aux fenêtres.

On entendit bientôt la cloche des pompiers.

Un car de police arriva sur place.

Ses occupants furent surpris de voir le conducteur de la Bugatti venir vers eux en tendant ses poignets.

20

Ferdinand aida Max Tardoux à descendre du tram çt le soutint dans sa marche jusqu'à la station de taxis.

-J'ai de la fièvre, murmura le vieux truand.

-Votre blessure est peut-être infectée, répondit le policier. Nous allons faire le nécessaire.

Ils montèrent dans une voiture qui les conduisit au commissariat o' Br°lis avait son bureau.

Un ciel noir et menaçant recouvrait toute la ville. Il faisait presque froid. Les Parisiens affichaient des visages maussades à cause de ce changement de climat.

- Il faudra que je téléphone à Cyril Vandekest, prévint Max. Pendant que nous étions à Rome, il a certainement fait des recherches sur toute cette affaire... Elles pourront vous être utiles...

-D'abord, il faudra vous soigner.

- Je suis solide... Ce n'est pas la première fois qu'on me file un coup de surin.

- Ça votre ,ge, ce n'est pas la même chose... Tardoux sourit et alluma une cigarette.

- On arrive, grogna Br°lis.

Ils sortirent du véhicule et Ferdinand apostropha l'homme de garde.

- Prends mes bagages.

Une odeur de saleté flottait dans les couloirs. Des 227

individus attendaient sur les bancs. Certains se tenaient la tête dans les mains. D'autres grattaient leur corps couverts de parasites. quelques-uns portaient des menottes...

- La récolte du samedi soir, soupira Ferdinand. Ils entrèrent dans son bureau.

Viard et Fossard sursautèrent en voyant leur chef. - Vous êtes rentré, patron...

- Alcide, va chercher un toubib, ordonna Br°lis.

Il s'installa dans son fauteuil et se bourra une pipe.

- O' est Lévrier ?

- Pas encore arrivé, dit Fossard.

- Du nouveau ?

- Rien d'important dans notre quartier, mais les collègues du Marais ont une tuerie dans l'hôtel particulier de l'importateur Ivan Morzak... Une vingtaine de morts parmi le gratin ! Industriels... Nobles... Savants..

Princesse russe... Attachés d'ambassade... Milliardaire américaine...

Chanteuse d'opéra italien... C'est Deriau qui est chargé de l'enquête. Il semblerait que tout ce beau monde partouzaît...

Le commissaire aspira une bouffée de tabac.

- Toujours pas retrouvé Louis Mavières ? -Non-Ferdinand regarda Tardoux.

- Vous ne deviez pas téléphoner à votre ami ? Max décrocha le combiné et composa le numéro de

Vandekest.

C'est Tania qui décrocha. Cyril dormait... Elle préférait ne pas le réveiller car il n'avait pas pris de repos depuis une semaine...

- Désolé, dit le truand. Tu le secoues quand même... qu'il m'amène vite tout ce qu'il a pu amasser sur la

228

secte de Norbert Glivard... Non... Pas chez moi. Je l'attends au commissariat de Br^glis... Il raccrocha.

- Je me demande ce que fout Lévrier, grogna Ferdinand.

* * *

Nathalie Braque constata que la librairie L'Or des livres était fermée le dimanche. Elle posa la valise et chercha une sonnette au nom de Moreau.

C'est alors qu'un jeune homme arriva de la gare du Nord.

Il regarda l'adolescente.

- Vous cherchez quelqu'un ? Elle ne répondit pas.

Edouard l'écarta doucement et introduisit la clef dans la serrure.

- Je dois voir M. Moreau, dit Nathalie.

- C'est moi.

-Paul Albin m'envoie.

Il la fit entrer précipitamment dans la maison.

- Comment va-t-il ? -Je ne sais pas...

Simone Moreau apparut en haut des marches.

- Tu as fait bon voyage ?

- Maman, elle vient de la part de Paul.

La libraire descendit l'escalier et déverrouilla la porte qui donnait sur le magasin. -Entrez ici, mademoiselle... Elle alluma les lampes. Nathalie tendit la lettre.

- Il m'a dit de vous donner ceci.

Edouard décacheta l'enveloppe avec fébrilité.

- Je vais chercher du café, dit sa mère.

229

Trop concentré sur sa lecture, il ne l'entendit pas. Ce dont il était en train de prendre connaissance le bouleversait.

Je serai mort quand tu liras ces lignes.

Toute ma vie, je me suis conduit comme un l,che. Et j'ai commis les pires des crimes.

Il m'a fallu du temps pour changer.

La gamine qui t'a donné ma lettre va te remettre des photos. Elles constituent des preuves accablantes contre une organisation secrète de meurtriers.

Si j'ai réussi à faire ce que je prévois, une partie de ces monstres ne seront plus de ce monde en ce dimanche matin.

Mais il y a les autres... Ils doivent être abattus. Le plus vite possible.

Porte toutes ces preuves au commissaire Br°lis. Je pense qu'il fera le nécessaire. Ne lui parle pas de la petite qui est mon messenger.

Adieu.

Tu étais mon seul ami.

Paul Albin.

Il éclata en sanglots.

Nathalie baissait les yeux en serrant le ticket de consigne dans ses

doigts.

-Paul est mort, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Edouard acquiesça de la tête.

L'adolescente arracha la croix qu'elle portait à son cou et la jeta sur le sol.

- Dieu est un salaud !

Moreau la regarda.

-Il faudrait d'abord qu'il existe.

Elle eut un sourire amer et lui désigna sa valise.

230

- C'est pour vous...

Le jeune homme la remercia d'un geste vague.

- Je peux faire quelque chose ?

-Non, répondit Nathalie en montrant le ticket de consigne. Paul a tout prévu.

Elle s'enfuit du magasin à l'instant où Simone apportait le café.

Son fils ouvrit la valise et découvrit les nombreux clichés pris par Ludovic Pion.

Au dos de chaque photographie, on pouvait lire la date de la scène et le nom des protagonistes.

Edouard commença la descente aux enfers.

Il identifiait parfois des gens célèbres, voyait Gloria Saphir figée dans des poses aberrantes, s'écroulait devant ce qui se rapportait aux sanglantes messes noires et vérifiait le rôle assassin joué par son ami Albin.

L'homme qui avait fouetté la veuve figurait sur quelques planches. Moreau se rendit compte que d'autres visages lui étaient vaguement familiers. Il réalisa que c'étaient ceux des hommes qui entouraient l'Allemand sur la photographie volée au Satanicus de Berlin. Soudain,

il sursauta en reconnaissant la femme brune qui avait tué Marius Touré. C'était une série d'images... Un vieillard enlevait les vêtements de la meurtrière. Au fil des photos, on découvrait que la créature était un garçon. La dernière épreuve avait saisi l'instant où la perruque tombait.

Edouard reconnut alors Louis Mavières.

* * *

Romain marchait sur la plage. Les vagues montaient en furie et s'arrêtaient brusquement à sa hauteur. Des oiseaux rapaces obscurcissaient le ciel. Leur bruit

231

d'ailes couvrait le vacarme de la marée. Mais la plainte de Gloria Saphir parvint à ses oreilles. Le chauffeur la chercha vainement des yeux et se réveilla.

Un policier en uniforme était assis sur une chaise à côté de son lit. Les murs blancs de la chambre et le silence lui firent comprendre qu'il se trouvait dans un hôpital. Son poignet gauche était attaché à la table par une paire de menottes. Un pansement entourait son bras gauche. Sa bouche conservait un désagréable goût de chloroforme.

Romain tourna la tête vers la fenêtre, regarda le ciel gris et les événements de la nuit lui revinrent en mémoire. Il se retint de crier son chagrin en pensant à la mort de sa maîtresse...   présent, plus rien n'avait d'importance pour lui...

Son gardien s'aperçut de son éveil.

- Tu as soif ? demanda-t-il. Le chauffeur ne répondit pas.

Le sergent de ville appuya sur une sonnette. Une infirmière vint ouvrir la porte et approcha du blessé pour poser la main sur son front.

- Pas de fièvre, dit-elle.

- Alors, on peut l'interroger ?

- Je vais demander au médecin. Elle repartit.

Romain sourit en pensant à l'éclatement de la tête de Hans Vierbrott.

Jadis, il aurait plaidé la légitime défense...

Un homme en blouse blanche revint avec l'infirmière.

-Tout va bien, dit-il après l'avoir examiné. Je vais le garder quand même en observation. Vous pouvez lui poser des questions.

Le chauffeur remarqua qu'un autre individu avait rejoint le trio.

232

- Je suis l'inspecteur Deriau, lui dit le nouveau venu. Grâce aux papiers de la Bugatti, nous avons pu vous identifier comme étant Romain Ducasse, employé au service de Gloria Saphir. Pouvez-vous m'expliquer la raison de ce duel ? Pour votre patronne, l'accident ne fait aucun doute, mais je ne peux pas en dire autant au sujet du conducteur de la Farman. Il vous a tiré

dessus. Vous avez riposté... C'est ça ?

Le blessé conserva le silence.

-Une chose me chiffonne, continua son interlocuteur. L'Hispano de votre maîtresse a été retrouvée dans la cour d'une maison où s'est déroulé un massacre. L'auteur de la tuerie semble s'être ensuite brulé la cervelle...

Alors, j'aimerais bien que vous m'expliquiez les raisons de la présence de cette voiture de Mme Saphir sur les lieux.

-J'ai envie de fumer, répondit Romain. Et aussi qu'on me détache la main.

Deriau lui ôta les menottes pendant que le sergent de ville tendait son paquet de cigarettes.

-Maintenant, je vous écoute, monsieur Ducasse...

- qui s'occupe des meurtres à Montmartre ? demanda le chauffeur.

L'inspecteur hésita.

- En quoi ça vous intéresse ?

-Non, c'est lui que ça va intéresser... à propos de la mort d'un nommé

Gino... La semaine dernière... Trouvez le flic qui enquête là-dessus. Je

ne veux parler à personne d'autre.

Le policier se leva et regarda l'infirmière.

- Je peux téléphoner ?

Romain imprégna ses poumons de nicotine et attendit la suite des événements.

F

21

-Tu es certaine que c'était Max ? demanda Cyril à Tania.

- Oui. Il t'attend chez les poulets.

-Je n'y comprends plus rien, avoua l'écrivain. La métisse lui tendit une tasse de café.

- Comme dit ton ami Jean Cocteau : il ne s'agit pas de comprendre. Il s'agit de croire.

Vandekest l'embrassa, prit ses notes et sortit appeler l'ascenseur.

Une pluie fine tombait sur le boulevard.

Cyril releva le col de sa veste et avança en gardant la tête baissée.

Ses vêtements étaient humides quand il entra dans le commissariat et gravit les marches jusqu'au bureau de Br°lis.

Un médecin y refaisait le pansement de Tardoux.

Alcide Viard et Fossard se parlaient à voix basse.

Ferdinand nettoyait sa pipe.

Le vieux truand sourit à son ami.

- Tu as trouvé des choses intéressantes ? L'écrivain s'affola.

- O° tu étais, Max ? C'est grave ta blessure ? Tu es en état d'arrestation ?

- Pas du tout...

Il lui expliqua brièvement son alliance avec la police, puis le pria de dresser le bilan de ses recherches.

-Je sais que cela va vous paraître rocambolesque, dit Vandekest. Mais il ne fait aucun doute que des cinglés s'adonnent aux messes noires. Ils opèrent pendant les nuits de pleine lune, ainsi qu'aux grandes dates du sabbat ou quand certaines conjonctions célestes sont réunies. Leur secte est puissante, internationale et bien organisée... Plusieurs cadavres déjeunes filles éviscérées ont été retrouvés dans la campagne autour de capitales européennes. J'en ai dressé la liste...

Vandekest tendit son dossier à Br°lis et continua son exposé.

- Selon les cas, les services de police ont parfois pu identifier les victimes. Ce sont presque toujours des gamines en fugue ou sans attaches.

Chaque fois, on a retrouvé des hosties brisées dans leur sexe. Leurs corps portaient également des cicatrices en forme d'étoile de David ou de serpent crucifié... Ces horreurs semblent avoir débuté en 1923... Du moins, c'est à

partir de cette année qu'elles apparaissent dans les journaux. Pour ce qui est de Norbert Glivard, je n'ai rien trouvé de compromettant... Nulle part... C'est un industriel sans histoire.

-Non, c'est un assassin, dit une voix tremblante d'émotion.

Tous regardèrent en direction de la porte où Edouard Moreau ruisselait de pluie en tenant une valise à la main.

-J'en ai la preuve, continua le jeune homme. J'ai toutes les preuves...

Tenez... Voyez...

Il avança dans la pièce, déversa les photographies de Ludovic Pion sur le bureau du commissaire et en brandit quelques-unes.

236

-Glivard dans ses ouvres!... Et ses complices... Tous ses complices... Leur nom est derrière chaque cliché... Elles sont très instructives, ces épreuves... Celles-ci par exemple intéresseront beaucoup Max. On peut y voir le meurtrier de Marius Touré.

Le truand écarta le médecin qui terminait son pansement et s'approcha

de la table de Br°lis.

-Le meurtrier ? Tu disais que c'était une femme...

Il examina la suite de photos et comprit.

- Mavières... Louis Mavières.

- Vous êtes s°r de le reconnaître ? demanda Ferdinand à Moreau.

- Certain...

- Le salaud ! cria Tardoux.

Cyril regardait les autres tirages avec effroi. Il les retournait en énumérant à voix haute les noms des individus saisis par l'objectif du photographe.

-Gérald Septimus. Asta Marden. Hans Vierbrott. Duchesse de Bamaulles.

Sylvana Carozza. Ivan Mor-zak.

- Ivan Morzak, dit Fossard. Mais c'est chez lui que s'est déroulé le massacre de cette nuit !

- Appelle-moi tout de suite Deriau, ordonna Br°lis. L'inspecteur allait composer le numéro quand le téléphone sonna.

Il décrocha le récepteur.

- Bureau du commissaire... Deriau ? quelle coïncidence... Nous cherchions justement à te joindre. Je te passe le patron.

- Allô ! Henri ? Oui... qui ?... Romain Ducasse ? Le chauffeur de Gloria Saphir... quand ça ?... Comment ça ?... Très bien... D'accord... Je vais venir, mais dis-moi d'abord si tu as la liste des victimes de l'affaire Morzak... C'est ça... Prends ton carnet... Bon... Je note...

237

Pendant que le policier inscrivait le nom des morts sur une feuille de papier, Cyril observait Moreau. Son neveu était en proie à une extrême nervosité. Il se tordait les mains en cherchant sa respiration.

Ferdinand raccrocha. Des gouttes de sueur dégouлинаient sur son visage. Une expression hagarde le défigurait.

Il essaya sans succès de rallumer sa pipe.

-Messieurs, Paniti et Glivard figurent parmi les morts de chez Ivan Morzak.

Paul Albin est l'auteur du massacre. Il s'est suicidé.

Edouard se concentra pour poser la question qui lui brôlait les lèvres.

- Et Gloria Saphir ? Brôlis soupira.

- Morte par accident. Son chauffeur a tué un nommé Hans Vierbrott. Il est aux mains de Deriau, mais ne veut parler qu'à moi...

Tardoux extirpa une photo du désordre de la table. Un homme y plantait une dague dans le cour d'une adolescente.

- Philippe Grassian en action, dit Max en lisant la légende au verso.

Le commissaire vérifia la liste dictée par Deriau.

-Il ne fait pas partie des victimes...

La porte s'ouvrit à nouveau et Léopold Lévrier entra.

- Enfin revenu de Rome, dit-il en tendant la main au commissaire.

Ferdinand le foudroya du regard.

- C'est à cette heure-ci que tu arrives ? -J'étais de garde toute la nuit...

- D'accord... J'ai rien dit... Fossard... File avec Viard chez Grassian et ramène-le-moi ici-Lévrier fronça les sourcils.

238

- Grassian ! L'industriel... Tu veux l'arrêter ?

-Et ce ne sera pas le seul... Les photographies qui sont sur cette table vont en faire tomber d'autres... Examine-les pendant que je m'absente.

-Je veux vous accompagner pour Romain, exigea Edouard Moreau.

- Moi aussi, déclara Cyril. Tardoux approcha.

-J'en suis. Ma fièvre est tombée... Brôlis leva les yeux au ciel. -Très bien... Mais dépêchons-nous... Ils quittèrent le bureau.

Resté seul, Lévrier prit connaissance des photographies, réfléchit un instant et décrocha le téléphone.

* * *

Romain repensait aux années passées dans l'ombre de Gloria Saphir.

Depuis la mort de la veuve, il désirait boucler la boucle avec élégance et terminer la tapisserie en chargeant le commissaire Ferdinand Br°lis d'en tisser les derniers fils.

L'échec de sa mission l'abattait. Il n'avait pas réussi à rendre la jeune femme heureuse. Elle n'était pas morte par sa faute, mais il s'en sentait quand même coupable et n'avait plus de go°t pour la vie.

Un souvenir d'enfance remonta à la surface. Deux gamins de bonne famille s'amusaient à crucifier des oiseaux vivants sur le tronc d'un arbre. Il corrigea sauvagement ces bourreaux et leur cloua ensuite les mains au mur d'une grange o° personne ne venait plus. Ils en moururent. Ce qui lui fit un immense plaisir...

239

La porte de sa chambre s'ouvrit et plusieurs hommes entrèrent.

Il reconnut Moreau.

- Vous intégrez la police ? interrogea-t-il avec un sourire narquois.

L'inspecteur Deriau s'étonnait de la présence de Max.

- que fait Tardoux avec toi ? -Max m'aide, répondit Ferdinand.

Romain demanda une cigarette et raconta calmement tout ce qui s'était passé

dans le temple d'Ivan Morzak.

Il enchaîna sur la course en Bugatti, l'étranglement malheureux de sa maîtresse et le duel avec Hans.

Deriau n'en croyait pas ses oreilles.

-C'est moi qui ai tué Gino pour protéger Albin, ajouta le chauffeur.

Br°lis écoutait la confession avec une apparente impassibilité.

Il sentait que le chauffeur n'avait pas encore tout dit.

- Les membres de cette secte utilisent un petit scarabée d'or pour signe de reconnaissance, continuait Romain. Un bijou comme celui que vos hommes ont trouvé dans ma poche... Je l'avais pris à Louis Mavières.

- OÙ se trouve cette ordure ? demanda Max.

- Il est mon prisonnier. Je peux vous conduire à lui.

- Vous vous sentez capable de marcher ? questionna Ferdinand.

- Ce n'est pas la première fois que je reçois une balle, commissaire. Romain se leva.

- Pour une fois, ce n'est pas moi qui conduirai, railla-t-il en touchant son bras blessé.

Le groupe monta dans des voitures qui roulèrent 240

jusqu'à l'hôtel particulier de Gloria Saphir. La pluie ne tombait plus, mais un vent glacial soufflait à présent sur la ville. Il secouait les branches des arbres plantés dans la cour de la demeure.

- Je n'ai pas réussi à le faire parler, signala le chauffeur en déverrouillant la porte de la cave qui servait de cellule au gigolo.

Mavières pendait lamentablement à ses chaînes. Des excréments souillaient son pantalon. Du sang séché barbouillait son visage.

Il ouvrit les yeux et contempla les hommes d'un regard vide.

Pris de nausée, Cyril retourna dans la cour et vomit contre un mur.

Tardoux approcha de l'inverti.

- Pourquoi tu as tué Marius ? Louis ne réagit pas.

Max l'empoigna de sa main valide. - Je veux savoir.

- Il ne dira rien sous les coups, signala le chauffeur. J'ai essayé pendant toute une semaine-Br°lis écarta le vieux truand.

-Mavières... ...coutez-moi bien... Glivard et Paniti sont morts. C'est terminé. Vous n'avez plus à les craindre... Je sais que c'est vous qui avez tué Marius...

Louis cligna des paupières.

- Il n'y a plus rien à cacher, continua le commissaire. Je possède assez de preuves pour vous envoyer à la guillotine. L'organisation du Scarabée d'or ne fonctionne plus... Vous êtes tout seul.

Ferdinand sentait que sa méthode pouvait réussir. Les lèvres du prisonnier frémissaient. Ses yeux reprenaient vie.

241

-Dites-moi si ça vous a fait plaisir d'abattre Touré. C'était bon ?

L'inverti hocha imperceptiblement la tête.

- Vous vous êtes habillé en femme parce que c'est ce que Marius aimait quand vous montiez avec lui pour faire l'amour ?

-C'est lui qui achetait mes robes, répondit l'inverti dans un souffle.

- Il connaissait l'existence de la secte ?

-Je le lui avais dit sous l'emprise de la drogue, nonna Mavières.

-Et quand vous lui avez volé de la cocaïne, il a menacé de tout raconter à

Max.

Louis reniflait en répondant.

- Je l'aimais, Marius... C'est le seul que j'aie jamais aimé...

-Alors, vous vous êtes travesti pour l'abattre...

- Je voulais qu'il me voie une dernière fois comme ça lui faisait plaisir, articula péniblement l'inverti.

Sa voix devenait inaudible. L'épuisement le brisait. Des larmes jaillirent de ses yeux rougis par la faim et la captivité.

Tardoux semblait soudain plus vieux. Son désir de vengeance s'estompait. Il caressa son bras blessé.

-Transportez-le à l'hôpital avant qu'il crève, dit-il à Deriau.

- Trop tard, dit Br°lis. C'est fini.

Mavières n'était plus qu'un cadavre pendu à des chaînes.

* * *

Philippe Grassian raccrocha le téléphone et alla ouvrir la porte.

242

- Police, dit Fossard.

L'industriel eut une moue indifférente.

- En quoi puis-je vous être utile, messieurs ? -Veuillez nous suivre, s'il vous plaît. Le commissaire Br°lis souhaite vous poser quelques questions...

- Un dimanche matin ?

- Ce ne sera pas long, intervint Alcide Viard. Grassian sourit avec arrogance.

-J'en suis certain...

Il suivit les deux hommes sans inquiétude.

22

Les voitures de la police retournaient à Montmartre.   l'arrière de celle conduite par l'inspecteur Deriau, Romain Ducasse et Max Tardoux se tenaient l'un à côté de l'autre, chacun avec un bras blessé... Ils restaient silencieux.

Dans l'autre véhicule, Edouard Moreau éprouvait un dégoût plein de tristesse. Le monde lui paraissait infect et corrompu. Il devenait adulte et le regrettait.

Près de lui, Br°lis regardait la rue balayée par le vent. Presque toutes les pièces du puzzle étaient maintenant en place. Celles qui lui manquaient encore n'allaient pas tarder à lui parvenir.

quand ils parvinrent à destination, il descendit de l'automobile, leva les yeux vers le ciel et vit de la fumée sortir d'une des cheminées du commissariat.

- Lévrier ! cria-t-il en bondissant pour gravir les trois étages qui menaient à son bureau.

Les autres le suivirent en courant.

La porte de la pièce était fermée à clef.

Deriau l'enfonça d'un coup d'épaule.

Il n'y avait plus une seule photographie sur la table.

L'inspecteur Léopold Lévrier était devant le poêle de fonte et il attisait le feu avec un tisonnier.

Les clichés se tordaient sous les flammes.

245

Br°lis se rua sur son collègue pour le maîtriser. La lutte fut brève, mais il ne restait plus que des

cendres...

- Salaud ! dit le commissaire en giflant Léopold.

C'était toi qui les renseignais.

Lévrier essuya le sang qui coulait de sa bouche.

- ç chacun son idéal, Ferdinand... Moi, j'ai choisi ma cause... Parce qu'il faut changer les choses...

- Avec la magie noire ? Le traître éclata de rire.

- Tu crois avoir tout compris ? Mais tu n'y es pas du tout... Et ce qui se prépare est irrémédiable... Maintenant que tu ne pourras plus rien prouver, je vais tout te dire... C'est sans importance parce que tu ne pourras plus rien y faire... Nous sommes partout... Partout... Les messes noires n'étaient qu'un moyen d'avoir prise sur ceux qui pouvaient nous servir...

Leur soutirer l'argent dont nous avons besoin... En les tenant par le sexe et le chantage... Le Scarabée d'or est une secte qui cache une organisation bien plus importante. Avec des ramifications dans le monde entier... Dans les gouvernements et les banques, nos fidèles sont prêts à tout faire pour que nous prenions le pouvoir... Comme en Italie... Afin que nous puissions imposer un ordre nouveau...

Léopold reprit son souffle et continua son discours fanatique.

- La différence qu'il y a entre nous et toi, Ferdinand, c'est que mon groupe a un idéal pour lequel il sait se vautrer dans le pire... Au-delà des lois caduques et contre tout ce qui représente une race inférieure.

Rien ne peut nous arrêter pour accéder au pouvoir... Chaque fois que l'on croira nous détruire, une nouvelle tête surgira de l'hydre...

Il crispa les mâchoires, déglutit et s'affala sur le sol.

, 246

Deriau se pencha sur lui.

- Empoisonné. Sans doute du cyanure dissimulé dans une dent...

Des pas s'entendirent dans l'escalier, puis Philippe Grassian apparut encadré par Viard et Fossard. Il jeta un regard amusé en direction du cadavre de Lévrier, tourna la tête vers le poêle encore rouge et afficha un sourire méprisant.

- Je suis à votre disposition, commissaire. Ferdinand enrageait. Le téléphone sonna. Il décrocha.

- Allô ? Oui, monsieur le directeur... Il est actuellement dans mon bureau pour que je l'interroge... Non... à vrai dire, je n'ai plus aucune preuve pour l'instant, mais... Comment ? Le ministère ? Mais... Très bien...

Il raccrocha et lança un regard de haine en direction de l'industriel.

- Vous êtes libre, monsieur Grassian. -qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Deriau. -Intervention en haut lieu, Henri... L'affaire m'est retirée.

Edouard Moreau saisit le bras du commissaire.

- C'est impossible... Vous avez vu les photos... Vous savez qu'il est coupable...

- Je ne peux rien prouver, mon petit.

Le jeune homme s'abattit sur une chaise et baissa la tête.

Max Tardoux se cacha le visage dans les mains en contenant toute sa rage.

Cyril Vandekest avait les larmes aux yeux.

L'industriel alluma une cigarette avec un briquet en or et nargua Br°lis.

- Tout le monde peut se tromper, commissaire... Ayez 247

donc l'obligeance de faire venir un taxi. Mon temps est précieux...
Même un dimanche.

Romain regardait la scène et ses lèvres esquissaient un étrange sourire
en pensant à Gloria, puis au courage de Paul Albin...

D'un mouvement lent, il se rapprocha de Grassian, lui saisit
brusquement la taille de son bras valide et l'emporta en courant vers
la fenêtre.

Les vitres éclatèrent sous le poids des deux hommes.

Ils basculèrent dans le vide.

Leurs corps s'écrasèrent sur le pavé humide de la cour du
commissariat.

DU M ME AUTEUR

Il était une fois Samuel Fuller

en collaboration avec Jean Narboni

Les Cahiers du cinéma, 1986

Sacha Guitry Les Cahiers du cinéma, 1988

Clint Eastwood Les Cahiers du cinéma, 1990

Ciel noir

Gallimard

Série noire^a, n° 2266, 1991

Un travelo nommé désir

...ditions Baleine 'LePoulpe^a, n° 8, 1996

Couleur sang

...ditions Baleine

´ Les instantanés du polar ^a, 1996

Apocalypse Nord

...ditions Baleine ´ Les instantanés du polar ^a, 1997

Les Enfants de l'enfer

...ditions Baleine ´ Les instantanés du polar ^a, 1999

Conversation avec Sergio Leone Les Cahiers du cinéma, 1999

Retour à Lille

...ditions Baleine ´ Les instantanés du polar ^a, 2000

COMPOSITION : I.G.S. - CHARENTE-PHOTOGRAVURE ħ L'ISLE-D'ESPAGNAC

IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTR...E

D...P'T L...GAL : JANVIER 2000. N[∞] 37610 (49276) Collection Points

S...RIE POLICIERS

PIS. L'Héritage empoisonné, par Paul Levine P19. Les ...gouts de Los Angeles, par Michael Connelfy P29. Mort en hiver, par L.R. Wright

P81. Le Maître de Frazé, par Herbert Lieberman P103. Cadavres incompatibles, par Paul Levine P104. La Rosé de fer, par Brigitte Aubert P105. La Balade entre les tombes, par Lawrence Block P106. La Villa des ombres, par David Laing Dawson P107. La Traque, par Herbert Lieberman

P108. Meurtre à cinq mains, par Jack Hitt P142. Trésors sanglants, par Paul Levine P155. Pas de sang dans la clairière, par L.R. Wright P165. Nécropolis, par Herbert Lieberman P181. Red Fox, par Anthony Hyde

P182. Enquête sous la neige, par Michael Malone P226. Une mort en rouge, par Walter Mosley P233. Le Tueur et son ombre, par Herbert Lieberman P234. La Nuit du solstice, par Herbert Lieberman P244. Une enquête philosophique, par Philip Kerr P245. Un homme peut en cacher un autre, par Andreu Martin P248. Le Prochain sur la liste, par Dan Greenburg P259. Minuit passé, par David Laing Dawson P266. Sombre sentier, par Dominique Manotti P267. Ténèbres sur

Jacksonville, par Brigitte Aubert P268. Blackburn, par Bradley Denton

P269. La Glace noire, par Michael Connelfy P272. Le Train vert, par Herbert Lieberman P282. Le Diable t'attend, par Lawrence Block P295. La Jurée, par George Dawes Green

P321. Tony et Susan, par Austin Wright

P341. Papillon blanc, par Walter Mosley P356. L'Ange traqué, par Robert Crais

P388. La Fille aux yeux de Botticelli, par Herbert Lieberman P389. Tous les hommes morts, par Lawrence Block P390. La Blonde en béton, par Michael Connelfy P393. Félidés, par AkifPirinçci

P394. Trois Heures du matin à New York, par Herbert Lieberman P395. La Maison près du marais, par Herbert Lieberman P422. Topkapi, par Eric Ambler

P430. Les Trafiquants d'armes, par Eric Ambler P432. Tuons et créons, c'est l'heure, par Lawrence Block P435. L'Héritage Schirmer, par Eric Ambler P441. Le Masque de Dimitrios, par Eric Ambler P442. La Croisière de l'angoisse, par Eric Ambler P468.

Casting pour l'enfer, par Robert Crais P469. La Saint-Valentin de l'homme des cavernes

par George Dawes Green P483. La Dernière Manche, par Emmett Grogan P492.

N'envoyez plus de rosés, par Eric Ambler P513. Montana Avenue, par April Smith P514. Mort à la Fenice, par Donna Léon P530. Le Détroit de Formose, par Anthony Hyde P531. Frontière des ténèbres, par Eric Ambler P532. La Mort des bois, par Brigitte Aubert P533. Le Blues du libraire, par Lawrence Block P534. Le Poète, par Michael Connelly P535. La Huitième Case, par Herbert Lieberman P536. Bloody Waters, par Carolina Garcia-Aguilera P537. Monsieur Tanaka aune les nymphéas par David Ramus P538. Place de Sienne, côté ombre par Carlo Fruttero et Franco Lucentini P539. ...nergie du désespoir, par Eric Ambler P540. ...pitaphe pour un espion, par Eric Ambler P554. Mercure rouge, par Reggie Nadelson P555. Même les scélérats..., par Lawrence Block P571. Requiem caraÔbe, par Brigitte Aubert P572. Mort en terre étrangère, par Donna Léon P573. Complot à Genève, par Eric Ambler P606. Bloody Shame, par Carolina Garcia-Aguilera P617. Les quatre Fils du Dr March, par Brigitte Aubert P618. Un Vénitien anonyme, par Donna Léon P626. Pavots br'lants, par Reggie Nadelson

P627. Dogfish, par Susan Geason P636. La Clinique, par Jonathan Kellerman P639. Un regrettable accident, par Jean-

Paul Nozière P640. Nursery Rhyme, par Joseph Bialot P644. La Chambre de Barbe-bleue, par Thierry Gandillot P645. L'...pervier de Belsunce, par Robert Deleuse P646. Le Cadavre dans la Rolls, par Michael Connelly P647.

Transfixions, par Brigitte Aubert P648. La Spinoza connection, par Lawrence Block P649. Le Cauchemar, par Alexandra Marinma P650. Les Crimes de la rue Jacob, ouvrage collectif P651. Bloody Secrets, par Carolina Garcia-Aguilera P652. La Femme du dimanche par Carlo Fruttero et Franco Lucentini

P653. Le Jour de l'enfant tueur, par Pierre Pelot P669. Le Concierge, par Herbert Lieberman P670. Bogart et Moi, par Jean-Paul Nozière P671. Une affaire pas très catholique, par Roger Martin P693. Black Betty, par Walter Mosley

P706. Les Allumettes de la Sacristie, par Wilfy Deweert P707. O mort, vieux capitaine..., par Joseph Bialot P708. Images de chair, par Noël Simsolo